



Le passé se lève
à l'aube

Publishroom
www.publishroom.com

ISBN : 979-10-236-0872-4

Jacques Roure

Le passé se lève à l'aube

Roman





À Colette

Du temps que j'étais écolier
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère

Alfred de Musset



Préface

« Si les mots justes vous font peur ne lisez pas ce livre ! Mais si vous aimez la vie, sa violence et sa poésie, alors mettez vos pas dans ceux d'Albert Ducreux. Suivez-le sur le chemin accidenté d'une existence où le subtil côtoie le trivial, où les rencontres abondent, si disparates et si riches, jalonnant une trajectoire peu commune. De l'oral au phallique jusqu'à la sublimation, ne craignez pas de franchir avec lui, une à une, ces étapes semblables aux stades du développement psychique décrits par le père de la psychanalyse, sans éviter celui auquel la littérature a laissé peu de place : le stade anal. En France, dit-on, tout se termine par des chansons, il en est de même pour le parcours d'Albert Ducreux: c'est pourquoi, arrivé au dernier chapitre, vous aurez le sentiment d'avoir visité le « Musée d'Athènes », chanson chère au cœur de la communauté des carabins à laquelle l'auteur a appartenu et faute d'y avoir croisé la femme d'Hercule ou le père Platon, c'est Freud, Lacan, Béjart, Brel ou Reggiani qui seront venus à votre rencontre dans cet impertinent, joyeux et si riche maelstrom… le tourbillon de la vie ! »

Philippe Grimbert

L'aube. Le soleil se lève et des milliards de culs se lèvent aussi.

La vie matinale tourne autour d'un orifice. On va commencer la journée en mettant déjà un peu sa merde. Les toilettes se ferment de l'intérieur, se referment sur notre moi-même, concentré sur une seule chose, l'exonération.

Quel bonheur ! D'abord péter plusieurs fois, sèchement. Obligatoire. Puis un vent continu et moins bruyant et derrière ce dernier cri le premier excrément, un peu sec, qui a passé la nuit dans le rectum. Enfin des choses plus fines et plus molles amenant une tout autre odeur.

Drôle d'aube. Un jour nouveau commence dans le parfum de décomposition de la matière. On s'essuie, on se lève, on scrute l'intérieur de la cuvette. Le petit bouton pressé, au-dessus du réservoir, libère le flot sonore de l'eau longtemps retenue. Un coup de balai pour enlever les traces colorées sur la porcelaine. Un peu de liquide bleu pour traquer les microbes. Enfin un coup de bombe pour masquer ce mélange d'odeurs que même, en été, la fenêtre ouverte ne parvient pas à laisser s'enfuir.

Belle journée. Je viens de dire bonjour à la vie.

Je m'appelle Albert Ducreux. On s'en souvient facilement. D'abord, à l'école :

– Vous, Ducreux, par exemple, qui portez bien votre nom, vous pourriez répéter ce que je viens de dire ?

Il avait fait de l'esprit, le con. Il s'appelait Archibald Matamore. Avec son nom, j'aurais aussi fermé ma gueule. Les coliques ont commencé à cette époque. J'avais sept ans. Je restais de longues minutes à écouter le lent cheminement d'une douleur, d'abord sourde puis brûlante progressant le long de mes boyaux. Je contractais longtemps l'ultime orifice. Je savais qu'à l'intérieur, il n'y avait rien de consistant. Je levais le doigt.

– M'sieur, M'sieur, je peux sortir ?

Il me regardait de son œil torve. J'avais l'impression qu'il lisait au travers de mon corps le conflit noué entre le petit déjeuner du matin et mes tripes.

– Vous attendrez l'heure de la récréation.

Le sort en était jeté. J'allais une fois de plus me chier dessus. Liquide puant, traversant d'abord ma culotte « Petit Bateau » puis imbibant le tissu laineux de mon pantalon. Je pleurais.

Le programme suivant était écrit d'avance. Mon plus proche voisin se pinçait le nez en hurlant :

– M'sieur, m'sieur, ça pue, ça pue.

Toute la classe sur l'air du pin-pon des pompiers reprenait en chœur « ça pue, ça pue ». Honteux et merdeux je me levais pour suivre la direction du doigt vengeur de Matamore qui m'indiquait la porte.

Ah ! Cette cour de récréation. Je la retrouvais avec bonheur. Une rangée de petits cabinets, presque clos par une demi-porte laissant passer vers le bas une souveraine aération. Nettoyés le matin, ils sentaient encore l'eau de Javel. Je pouvais enlever les chaussures pour baisser mon pantalon. Les dégâts n'étaient pas irréparables. Je retirais le slip par la même occasion et les deux pieds posés sur le bord de la cuvette à la turque, je poussais. Après les quelques pets habituels, tout le flot de mon dérangement venait tigrer le réceptacle. De la joie. Je baissais un peu la tête pour regarder entre mes jambes et humer les effluves de ma liberté retrouvée.

Qu'elle sent bon notre propre merde ! J'avais, pour moi, à cet instant, un amour quelque peu excessif. La vie tournait bien autour du trou du cul.

Toutes ces manifestations ont commencé, le jour de ma naissance, en 1938, cet âge où l'innocence est encore un vêtement relativement pur et trop large pour être souillé par les questions existentielles. Bien sûr, ne sont présents, qu'à l'état de souvenirs racontés, les premiers résultats de l'absorption des « blédines » et des laitages. Les premières expulsions sont vécues, par un entourage admiratif, comme des cadeaux :

– Oh ! Il a dû nous faire encore un beau caca. Viens, mon amour, je vais te changer.

Nous voilà, le cul à l'air. On se laisse tranquillement décoller d'une paire de fesses un peu rougies la garniture, qui dans l'instant d'avant faisait doubler l'importance de notre arrière-train. Premiers émois sensuels dans ce tripatouillage tiède. Que de précautions prises sur cette table à langer, table à démerder, à contempler la couleur, la consistance de ces matières fécales.

– Qu'elles sont belles. Tu nous as fait un beau caca.

Cette nauséabonde constatation finit dans la poubelle refermée précipitamment pour que le chien, si l'on n'y prend pas garde, ne cherche à en bouffer une partie.

Un nouvel emballage vient clore l'incident jusqu'à ce que la prochaine tétée ne reconstitue, après une digestion plus ou moins longue, le contingent suivant. Pipi, caca. Ça va nous faire des souvenirs pour chaque jour de notre vie.

Allez savoir pourquoi, je suis arrivé le premier à la porte de l'ovule. Il en faut de la chance pour un jour exister. La chance d'un spermatozoïde sur cinq milliards. Dans la fusion intime de mes parents, ce jour-là, le destin m'avait souri. À partir de là et jusqu'à ma naissance, rien dans ma mémoire. Même en fouillant bien les méandres d'un inconscient prénatal, il ne m'est apparu aucune image aquatique.

Je devais donc sortir par là même où j'étais entré neuf mois plus tôt. Il y avait dehors de la lumière. Je suis arrivé dans le monde des êtres à respiration pulmonaire. Un premier cri annonça le déploiement de mes alvéoles, une première grimace pour regretter déjà la chaleur humide et aqueuse de l'aquarium abandonné. Deux couilles, une toute petite bite, permirent à l'entourage médico-gynécologique d'affirmer :

– C'est un garçon.

– Et vous allez l'appeler comment ?

– Albert.

Le sort en était jeté.

Je n'eus conscience, que beaucoup plus tard, du fonctionnement de cette usine à merde. J'ai très tôt pensé au magma plus ou moins compact, transitant journellement dans nos conduites intérieures. À un moment ou un autre il devait être expulsé. J'imaginais le poids et l'importance d'un individu, normalement constitué, accumulant, au fil des jours les tonnes d'excréments métabolisés par notre usine interne.

J'ai assez vite trouvé merveilleux le fonctionnement de cette cuisine invisible, gérée par des millions et des millions de bacilles, tous plus difficiles les uns que les autres, à identifier et demeurant « troglodytement » parlant dans notre monde secret.

Je me suis rapidement contemplé, comme un entrelacs de tuyaux et de réservoirs, constituant une incroyable usine à trier, détruire, digérer, métaboliser le monde extérieur.

Et puis, ces chevauchées avançant tantôt tranquillement, coulant des jours paisibles jusqu'à la dissolution finale. Lovées, benoîtement, dans toute la largeur des conduits, avant de s'échapper, au cours de poussées successives et vigoureuses, pour terminer leur route, par un ploc, humidifiant délicatement la partie postérieure de notre corps, avachi sur la lunette. Parfois serpentant, tel un ruisselet de printemps, dans un gargouillis

à peine perceptible, et venant éclabousser, d'un seul coup la cuvette, comme un orage d'été.

Et cette aube toujours recommencée autour de ces préoccupations matinales.

Que de pensées nous assaillent, à nouveau, sur ce siège occupant la partie proximale de notre réveil.

Voyons, que vais-je faire de cette journée. D'abord ce rendez-vous avec la porte du collège. Vais-je encore entendre, à peine le cul posé sur le petit banc de ma classe :

– Voyons, voyons, Monsieur Albert Ducreux si vous êtes ce matin dans de bonnes dispositions.

Mais ce matin-là, triomphant de mon habituelle constipation j'avais déjà accompli cet acte de première nécessité. Archibald Matamore pouvait toujours essayer de me faire chier.

En 1938, j'étais un produit d'avant-guerre. Quand elle arriva, j'avais six ans, l'âge des premiers souvenirs, me permettant d'emmagasiner des images et des sons, pour mieux comprendre, les bouleversements provoqués par les forces alliées, débarquant sur notre sol. La guerre a toujours envoyé au front des soldats assez jeunes. Mieux vaut mourir avec peu de souvenirs. On n'a pas encore, à ce moment-là le temps de regretter beaucoup la vie. Par la même occasion, elle faisait entrer à l'école, des élèves au sortir des langes. Ça permettait de compter et de recompter une population en voie de devenir. Si le conflit durait, celle-ci viendrait grossir, à son heure, le peuple de la relève. On faisait, à cette époque, pas mal d'enfants.

– Vous savez, on en perd toujours un ou deux à la guerre.

Comme s'il était plus facile, avec le nombre, d'oublier les absents. Étant resté petit assez longtemps, j'eus le bonheur de connaître la fin des hostilités, dans une relative indifférence.

Tout marchait bien pendant le conflit. On devait manger quand même pas mal, malgré les restrictions, car mes évacuations quotidiennes demeuraient stables.

À l'avant, dans les troupes, il y avait d'autres évacuations, appelées, pudiquement, sanitaires. Toujours le sanitaire en place, pour récupérer les restes transformés, par ces suppositoires d'acier, des victimes de ces combats.

Drôle de genre que le genre humain. Méchant comme une teigne, si on lui en donne l'ordre. Prêt à créer quelques trous de balle supplémentaires, dans un buffet garni de rata, sans lui laisser le temps de terminer son parcours.

Bref, tout ça pour vous dire que j'étais heureux. Les jours avaient le même nombre d'heures, de minutes, de secondes. Les saisons ressemblaient à des saisons. Les maisons ne ressemblaient déjà plus, dans certains endroits à des maisons. Le toit manquait à l'appel.

Les étés demeuraient beaux à la campagne. On labourait les champs. On y semait de l'orge et des pois chiches. On tuait le cochon à l'automne et on finissait par tout lui bouffer. Là, les tripes, servaient à quelque chose de plus. Emballer le sang coagulé par une dose de vinaigre finissant en boudin, créer des serpentins de saucisses et produire de quoi assurer le remplissage de nos tubes digestifs. Ils allaient avoir, malgré tout, la satisfaction de pouvoir continuer à déjectionner.

L'école, ce n'était pas de la rigolade, à partir de quatre ans on te mettait à la maternelle. Tu y restais toute la semaine, samedi compris. On te cousait, l'hiver, les gants aux manches du manteau, pour pas que tu les perdes. Des gens heureux de nous accueillir. On les écoutait avec respect et tendresse. Six ans, pas vieux ! Mais j'ai quand même gardé au fond de ma mémoire ces feuilles de mûrier, cueillies dans la cour de récréation, pour nourrir les vers à soie, bien à l'abri dans une boîte en carton. On avait plus qu'à attendre que la chenille s'entortille et voir sortir, devant nos yeux émerveillés, le papillon.

Et le spectacle de fin d'année où, dans la crèche vivante, sur les planches de notre petite salle de spectacle, j'avais tenu le rôle

de l'enfant Jésus, avec en première partie un drame amoureux torride « Aucassin et Nicolette », entre un enfant de Beaucaire et une esclave sarrasine. Drame de sang, de soufre et d'amour, à faire basculer dans le stupre les demoiselles du Pensionnat, dont certaines n'avaient encore entendu le loup péter sur la pierre du bois. J'avais compris « mocassin » et fus déçu de ne pas voir apparaître les Indiens. La guerre avait dû les laisser enfermés dans leur réserve.

Elle est belle l'enfance. On allait pisser tout seul. Pour le reste, c'était un peu plus compliqué. On ne savait pas encore s'essuyer. Il restait, sur le fond de la culotte, de petites traces de caca.

Le papier n'était pas très hygiénique. Des dames devaient certainement nous torcher les fesses avec des feuilles de journaux, découpées en petits carrés. Il demeurait tatoué sur la tendre peau de notre postérieur, imprimé à l'envers, d'abord, la dernière offensive des Allemands sur le front de l'est et plus tard le débarquement allié sur les plages de Normandie. J'ai dû prendre à ce moment-là le goût de l'Histoire.

Ma maîtresse, mademoiselle Blondie avait des lunettes. Elle m'a dès le premier abord paru constipée. Lèvres étroites, une robe noire à pois blancs, serrée à la taille, comme pour empêcher le contenu de son abdomen de remonter par mégarde au-dessus de la ligne de flottaison. Elle avait mauvaise haleine. Elle suçait à longueur de journée des pastilles à la menthe et à la saccharine en oubliant évidemment de nous en offrir. Ses retenues intestinales se traduisaient dans le quotidien par la même avarice. Elle prenait délicatement au fond d'un cartable en carton un bonbon, sans jamais sortir la boîte et tout en toussant légèrement elle plaçait son pouce et son index devant la petite fente qui lui tenait lieu de bouche. Elle enfournait, s'imaginant ne pas être vue, la gourmandise à travers le petit

trou laissé par le manque de deux dents sur le côté droit de sa mâchoire. Quelques instants après, elle pouvait se remettre à parler. Nous percevions tout de suite un changement d'effluves dans l'atmosphère de la classe. Pendant longtemps j'ai cru que l'odeur de cette haleine venait du fait qu'elle ne devait jamais péter. J'imaginais qu'elle avait entre les fesses, à force d'oublier d'aller au petit coin, une sorte de soudure. Une cicatrice en quelque sorte due au non fonctionnement de son orifice naturel. On l'avait surnommée : Cul Pincé. Ne connaissant pas encore l'autre orifice en avant de cette voie naturelle j'avais décidé, une fois pour toutes, qu'elle ne devait plus, grâce à cette mutation anatomique, porter de culotte.

J'essayais en vain de percer ce mystère en laissant rouler jusqu'au pied de l'estrade un crayon, à l'aplomb de la table pour jeter un coup d'œil entre ses deux chaussures et en remontant le long de ses bas de laine, l'obstruction définitive de cette voie. La nuit était trop profonde. Au-delà des genoux : obscurité totale. Je renonçais à en savoir davantage, mais de peur d'avoir un jour un fondement aveugle, je me jurai, pour le reste des temps, de considérer les cabinets comme le passage obligatoire de chacun des matins de ma vie. Comme il fallait compter environ, chaque jour, entre quatre et sept minutes pour déposer quelques crottes, sans calculer les passages successifs des évacuations vésicales, j'en conclus être dans l'obligation de passer, pendant les soixante et quinze années suivantes, quarante-deux heures par an, dans cette entreprise. Ces trois mille cent quatre-vingt-treize heures, ne faisaient au bout du compte, que cent trente-trois jours réservés à nos besoins.

Conscient de la brièveté toute relative de cette activité, comparée à l'importance existentielle de cette fonction j'imaginai que la rareté temporelle de ces exigences, nécessitait une attention toute particulière. J'eus l'impression, en même temps, de posséder un penchant certain pour les mathématiques. J'appris, durant mes premières années d'étude, facilement la table de

multiplication, les quatre opérations, les fractions. Quand vint le moment d'aborder des choses plus complexes, dont même les noms commençaient à m'effrayer, je décidai que la mathématique ne serait pas ma spécialité.

C'est en allant un matin à l'école, en observant les chiens, parsemant les rues de leurs déjections, qu'arriva l'illumination. En effet, avez-vous observé un chien en train de satisfaire sa fonction. Il hume, sent, s'arrête, plie un peu les pattes arrière, soulève sa queue, expulse le contenu de son intestin, contracte à plusieurs reprises son petit trou, gratte un peu parfois le sol comme s'il voulait recouvrir le tout puis s'en va, sans avoir été essuyé. Et pourtant le petit orifice, sitôt son action terminée, paraît propre comme un sou neuf. Je décidai de comprendre un jour l'assainissement immédiat de cette partie de son corps et de permettre aux humains de pouvoir en faire de même. J'optai, immédiatement, pour un avenir de vétérinaire pour soulager dans l'avenir le monde entier de l'emmerdement supplémentaire de se torcher le cul, ruinant en même temps les fortunes colossales accumulées par les fabricants de papiers hygiéniques. J'imaginais, par cette action révolutionnaire sauvegarder pour les oiseaux tous les perchoirs de la terre.

Je regardais les arbres d'une autre manière. Eux, savaient qu'ils pouvaient compter sur moi. Ils ne seraient plus obligés de pomper les substances nutritives contenues dans les diverses matières organiques pour voir leur tronc transformé en pâte à papier. Ils se contenteraient désormais de nous donner de l'ombre, des fleurs et des fruits. J'allais réinventer le paradis terrestre.

Nous quittions très souvent Marseille, direction la campagne. La maison de mon cœur, la bastide de Solliers, nichée aux alentours d'Aix-en-Provence. Le dîner tournait autour d'une soupe au lait dans laquelle étaient broyés des grains de blé. Une quantité suffisante pour une exonération dans les

heures suivantes, en s'adaptant à l'installation sanitaire de ces lieux.

Cela se passait à la fosse. À quelques mètres de la maison, une petite bâtisse surmontée d'un grand trou, dans lequel on jetait, outre le fumier des chevaux, quelques déchets alimentaires. À travers ce trou, en soulevant le couvercle de bois, on pouvait humer des effluves mêlant la décomposition des matières animales, à l'odeur aigrelette de quelques résidus d'aliments. Sur le tas trônaient les matières plus ou moins desséchées des derniers visiteurs des lieux. Ces merdes entrecroisées dégageaient un fumet tout à fait supportable. J'allais la rafraîchir par un nouvel apport.

Je m'asseyais sur le bord de l'orifice en m'agrippant bien à la planche pour éviter de tomber dans le réceptacle. Bonheur de cet exercice de plein air. J'avais presque le temps de compter les chutes de corps devenus, au cours de cette séparation, étrangers. Nouvelle constatation de la gravitation universelle. Délice de cette fonction sans cesse renouvelée. Béatitude de rendre à la nature tout l'amour dont elle nous entourait.

Les jours suivants furent sans histoire. Les nuits constituaient des aubaines propres à satisfaire nos imaginations enfantines. Dans la chambre avec mes deux sœurs, nous étions regroupés pour veiller les uns sur les autres.

– Vous dormez ?
– Je ne dors pas.
– Si on jouait à Dodo.
– Allo Dodo, tu viens réparer la cuisinière ?

Fallait en avoir de l'imagination pour transformer un fourneau en ustensile à égayer les prémices du sommeil.

– Je viendrai demain matin.
– À quelle heure ?
– Dès que je serai réveillé. Si j'ai trouvé les pièces.

Brillante conversation qui allait faire plonger rapidement dans l'inconscience les deux tiers des participants.

– Allo Dodo…A llo Dodo…

Cette dernière question et l'absence de réponse éteignaient définitivement l'ultime velléité de dialogue.

Conscient que toute la chambrée était endormie, j'en profitais pour chasser impulsivement, de l'intérieur de mes boyaux, l'air emmagasiné dans la soirée. En un mot j'allais péter. Je cherchais d'abord, avant de passer à l'action, à imaginer l'impact sonore de mon mini-concert. Fallait savoir si l'air seul était présent à la porte. J'essayais de sentir s'il n'existait pas une interposition de matières, mêmes minimes, qui seraient entraînées par le passage des gaz. Cet instant de réflexion finit par me convaincre que l'issue était libre. Je lâchai un premier frémissement, quelque peu prolongé, une petite brise retenue par un doigt posé délicatement entre mes fesses. Tout s'était bien passé. J'humai mon index. C'était l'odeur habituelle, un mélange de fragrances de méthane mêlées à des effluves aigrelets assez concentrés. Je lui donnai d'entrée la note de huit sur dix. Je soulevai un instant le drap en l'agitant doucement de haut en bas pour me baigner de cette atmosphère. Je récidivai. Cette fois le bruit fut plus sec. Un claquement de fouet. Un coup bref suivi d'un deuxième presque imperceptible se perdant dans l'aigu. Tout s'était bien passé. Je m'endormis, tranquille, dans la voluptueuse ambiance de cette récréation odoriférante.

L'aube à nouveau. Le coq de la ferme voisine venait de chanter, posé béatement sur les déjections jonchant le poulailler. Les deux pieds dans la merde il saluait le lever du soleil. S'étant tu, je l'imaginais en train de gratter de ses petites pattes nerveuses la terre. Après deux ou trois mouvements brefs et saccadés de la tête il plongeait à différentes reprises son bec dans le sol entrouvert, picorant les résidus alimentaires et les vers qui leur tenaient compagnie. Sa viande allait se gorger de ces déchets organiques qui, mêlés à quelques grains d'orge, allaient

donner à ce volatile le bon goût du poulet de ferme. Solide et bien en chair il viendrait, un dimanche, améliorer l'ordinaire.

Cette période militaire et campagnarde donnait aussi aux fraises des saveurs exceptionnelles. Les engrais demeurant naturels, le fermier, le père Bagnis, avait l'habitude de les arroser une fois par semaine du jus délié de la tinette, seau dit hygiénique, servant à ses exonérations nocturnes. Au matin, après avoir tiré de l'eau du puits, il délayait délicatement l'urine et les matières fécales pour obtenir une substance assez liquide. Il écrasait les deux ou trois étrons dont le délitement allait constituer la nourriture azotée de ces fruits encore verts.

– Il n'en faut pas trop, disait-il, car c'est assez fort.

Si l'enfance est bénie, la mienne était sereine. J'y puisais des lueurs et des ombres, des sentiments dans la lumière des regards, des émois dans la nature, colorée par la tendresse des miens. Papa, debout de bonne heure, allumait sa première cigarette pour couvrir l'odeur de l'ersatz de café, composé d'orge grillé. On partageait avec les poules cet agrainage quotidien, mais torréfié. On échangeait les premières tendresses. Je présentais chaque fois un endroit différent de mon visage. Après maman et ma tante j'avais, collé sur ma peau, trois pastilles d'amour. Je réservais tout le reste à ma grand-mère. Je me serrais très fort contre elle, une joue après l'autre sur son visage à peine fripé, pour imprégner plus profondément les empreintes de tous ces baisers. J'avais déjà, pour la journée, du bonheur quoi qu'il arrive.

C'était la guerre et la vie passait quand même. La vie, une écluse je vous dis. Ça vous fait monter pas bien haut et ça vous emmène, finalement, jusqu'à la mer. Ne pas s'emberlificoter si le gouvernail s'étrangle. Ce n'est pas toujours vous le maître à bord. L'eau, sous le navire, était glauque. Les poissons

dégueulaient des saletés. Je ne les voyais pas, ces bêtes idiotes, nager sur les fonds troubles des fureurs belliqueuses.

Si j'avais su ça, à ce moment-là, est-ce que j'aurais voulu naître ? Mais quand on a l'âge de glapir, on ne sait pas encore penser. Et plus tard on pense, va savoir à quoi ? La vie c'est pouvoir et pognon. Ces deux-là dirigent à ta place, étranglés, on essaie de vivre. La vie, ce sursis face à la mort. Joseph, il n'avait pas voulu engrosser Marie, il a laissé faire le Saint-Esprit. Il savait peut-être ! Et Jésus a fini comme une peau de lapin. Pas vieux, 33 ans, pas même un miracle pour le décrocher du panneau. Pourtant, c'était si beau, quand tout a commencé.

Alors, pourquoi : 1944 ? Une trentaine d'années après la « der des ders ». Tu savais, toi, qu'après rien, il y avait encore quelque chose ? Les neurones perdent la mémoire, comme les chênes se déplument. Des trous dans les hémisphères, dans la couche d'ozone du ciboulot. Des plages de débarquement à se fissurer sous les obus. Et déjà des morts en avance sur l'horaire, des jeunes plutôt, c'est plus fringant. La patrie ? Patatras, ça bombe le torse avant de se faire miter les éponges, raboter les fémurs, dégonder les articulations. Pantins de pantomime macabre, bidoche à décorer la nature, comme des arbres de Noël. Et des pleurs anonymes pendant que les généraux se mouchent.

Bon, on était envahi. Des cohortes armées venues prendre leur revanche sur 14-18. Des immigrés à l'assaut de la Tour Eiffel. Et nous pendant ce temps ? Putain… Pétain, que sa vie était finie et juif ou pas juif, il en avait rien à tondre. L'État c'est moi. En amont Laval, tirant sur ses clopes, aussi vide et avide que les autres, béat d'être là, président de quelque chose.

Chez nous, on ne savait pas grand-chose. On bouffait mal, à cause du rationnement ou on bouffait mieux grâce au marché noir. Mais pourquoi, les pommes de terre ne poussent pas en temps de guerre, seulement les rutabagas ? Ces tubercules, il faut aussi les planter, les arroser au jus de tinette. Rien que

le nom te fait peur. Au goût c'est entre l'artichaut et le carton-pâte, mais ça tient au corps et puis quand tu as faim, tu ne regardes pas, tu ne sens pas, tu mastiques

Car la guerre… Ah! La guerre. Saloperie de bordel de merde. Mais les chefs s'en foutent. Ils envoient sur les champs de bataille les soldats et les ambulances. Eux demeurent aux commandes dans les États-majors, toujours hors des champs de tir et l'Hitler il se l'était placé sur les hauteurs le « Kehlsteinhaus », son nid d'aigle où avec sa couille unique, il *galipéttait* avec l'Eva Braun. Lui a pas beaucoup fait de mal, paraît-il. L'était resté longtemps collé à sa mère, avant se faire dépuceler dans les tranchées par quelques compagnons d'armes. Il avait testé avec sa nièce Géli Raubal le sado, le maso, le scato, que la petite finira par se suicider. Cognait finalement sur tout ce qui bougeait. Seules, les éructations publiques, le faisaient bander. Qu'il s'était plaint à son médecin de ces érections gênantes pendant ses harangues. La faculté refusa d'adoucir ces pulsions, craignant de le voir perdre de la persuasion dans ses discours. Par contre ils firent valser la piquouse… Des flots de vitamines dans les veines et des amphétamines à te faire sortir, deux mille ans après, Lazare de terre. L'a fallu un Anglais pour le finir, un certain Parkinson, qui lui colla ce qu'il avait de mieux, la maladie portant son nom…

Même lui avait les préoccupations de tout un chacun: le pipi, le caca et quelques amorces sur le zizi que semble-t-il il ne maîtrisait pas terrible.

Imagine l'Adolf, cerné de fripouilles, autour d'une carte d'État-major où selon, son humeur il faisait avancer ses drapeaux, pris soudain d'une colique. Il délaisse cette compagnie de tordus, prétextant un ordre urgent à donner, pour se diriger vers les « cagouinces » et après avoir baissé son froc, il badigeonne la porcelaine des résidus de sa nourriture végétarienne. Il se torche le cul, prend soin de remonter son futal et après avoir reboutonné sa vareuse, il sort triomphal, pour

aller retrouver ses « joyeux » compères et à nouveau penché sur la carte, complète ses ordres rapidement, dans la crainte de survenue brutale d'une autre alerte.

T'imagine l'Adolf dire à Goëring : « Dis, grosse enflure, je vais caguer, n'en profite pas pour de talquer le pif, car, si je te retrouve en forme à mon retour je saurai que tu viens de te faire un rail. Et les rails, ils sont réservés à Himmler pour le transport de ces tas de merde, que sont la juiverie internationale. Il aurait dit ça sans s'étrangler, à cette grosse vache, qui devait plomber les fosses de gigantesques étrons. Eh ! Oui, la saloperie, la pourriture, la trahison, la barbarie, la cruauté, la putasserie, en un mot la merde, ça existe au propre mais aussi au figuré.

Quand je me retourne sur tout ça, à soixante et quinze balais, je me demande ce qu'il me resterait sans tout ce bastringue. Peut-être des souvenirs de cache-cache, de vélo, de pique-nique, de couillonnades. On en fait, à cet âge, des couillonnades. Après aussi, mais ça ne porte plus le même nom. Un adulte ne peut pas être couillon. Enfin c'est eux qui le disent. Faut toujours laisser les grandes personnes à leurs illusions.

La guerre c'est le plus vieux truc du monde. Des siècles de déraison, d'inventions à la troue-moi-les-tripes, des gaz à te miter les éponges plus vite qu'un bacille de Koch, un gigantesque concours Lépine d'inventions à trucider. D'accord, maintenant que la vie s'étire et que les centenaires seront bientôt à la recherche d'un emploi, faudra dégager la planète pour éviter les embouteillages. Déjà à l'âge de pierre ils savaient se fracasser le crâne, même avant d'avoir taillé leurs premiers cailloux. Des sauvages, je vous dis. Depuis on a eu la civilisation mais le monde est toujours du même genre, pas plus sapiens qu'avant. Aujourd'hui, on organise, pour de délirantes raisons, des zigouilleries en tous genres. Même la paix devient dangereuse parce que là, on ne se méfie pas…

M'a fallu bien un quart de siècle pour comprendre. C'était beau pour moi quand tout a commencé.

Les guerres, ça finit toujours par finir. Trêve, armistice, patin couffin. On s'embrase puis on s'embrasse. Péril en la demeure jusqu'à épuisement des stocks de munitions. Après la paix jusqu'à la prochaine. Depuis, ça se bouscule. Il y a toujours quelque part des raisons d'aller se foutre sur la gueule. Je ne me plains pas, je suis passé à travers tout. Même « l'Algérie » ils ne m'ont pas voulu. Sursitaire, échappatoire légale. Des évènements qu'ils ont appelés cette expédition. Des évènements ! Ce qui arrive, quoi ! Dans la vie tout n'est qu'évènement. De l'évènementiel, cinéma permanent, scénario à trouver des fêtes pour le calendrier. Entre deux saints, ça vous a de la prestance. Et puis, des défilés pour montrer les joujoux accrochés sur les poitrines. Pathétiques breloques, bons points distribués à ceux qui ont oublié de mourir.

Des gentils, il y en avait chez les Allemands. Tous ceux qui n'étaient pas contents d'avoir délaissé leurs turnes, leurs femmes. À l'avant ils tiraient en pensant à celles qui se faisaient sauter à l'arrière. À l'arrière on copule toujours. La libido redouble quand l'absence se prolonge. Elles ne savaient pas s'ils reviendraient vivants ou si vivants, ils seraient encore entiers. Parce que la guerre ne fait pas dans le détail. Même Jean Bouin en 14 il n'avait pas couru assez vite. Pourtant courir il savait faire. Il avait quand même décroché une médaille d'argent aux 5.000 des Jeux olympiques de 1912. Fallait le mettre estafette mais pas en première ligne avec une pétoire. Les pointes, il connaissait, au bout de ses chaussures mais pas celles des casques de ceux d'en face. Xivray dans la Meuse que ça s'appelait, Xivray ou Xivray pas… Poussé au cul, c'est un ordre et tu avances. Que c'est pour la France et que la France pour le moment ce n'est pas le demi-fond qui l'intéresse, c'est la victoire. T'as vu la tronche des vainqueurs. Ils étaient surtout

contents de rentrer chez eux même cabossés. Des gazés, des manchots, des unijambistes qui avaient quand même rallongé l'heure de la sortie de route. Et « Les gueules cassées » ! Ils se sont mis à vendre des billets de la Loterie nationale. Le pays leur devait bien ça. Avec la tronche en biais tu ne peux pas retourner enseigner les gosses, si t'étais instituteur.

Près de chez nous, à la campagne s'étaient pointés les « frisés », dans une auto pas catholique, vert de gris avec des petites fenêtres où tu glissais juste un œil. Pas du panoramique. Rien que pour le passage d'un cinéma, couleur sang et merde, étal de boucherie et craquemuche en tous genres. Dedans, quand ça roulait t'avais pas un poil de sec, que même tu pissais en roulant, comme autrefois au Tour de France. Maintenant, tu pourrais plus, hygiène, hygiène.

Ils étaient arrivés, nos vainqueurs, dans un cliquetis de ferraille et s'étaient garés le long du pré devant la maison. On m'avait dit : ce sont les Allemands. Leur véhicule paraissait fatigué. Leurs occupants s'étaient approprié l'ombre d'un grand chêne pour une nuit paisible. À une centaine de mètres de chez nous, ils paraissaient encore ensommeillés. Je décidai de leur rendre visite. Mes espadrilles se frayaient un passage dans l'herbe un peu haute, couverte de rosée. Cette déambulation humide, m'amena au pied de l'engin. Un jeune homme sortit de l'habitacle et vint près de moi.

– Bonjour, dit-il en souriant.
– Bonjour, répondis-je.
– Toi, enfant de la maison ?
– Moi, enfant de la maison.
– Toi, réveillé tôt !
– Toi, aussi.
– Mauvaise la guerre. Enfants à moi, loin.
– Tu as des enfants ?
– Deux petits et un grand.

– Qu’est-ce que tu fais ici ?
– J’obéis.
– À qui ?
– À des idiots.
– Tu es seul ?
– Nein, chef à moi encore endormi. Lui, conduire longtemps, très fatigué.
– Tu as un lit là-dedans.
– Ja, mais dur, très dur.
– Tu me fais voir ta maison ?
– Ja.

Il me fit grimper sur sa carriole. Il se dégageait de l’engin une odeur nauséabonde, un mélange de vieilles fripes et de sueur, mêlée à un parfum plus corsé. J’essayai d’identifier les différentes composantes de ce mélange. Je pensai qu’il y avait positionné à l’intérieur de l’habitacle une sorte de cabinet permettant de satisfaire les besoins des occupants pendant la marche de ce gros tas de ferraille.

Je humai l’air à plusieurs reprises. Mon hôte s’en aperçut et se mit à rire.

– Ça va pas sentir la campagne, dit l’allemand.

En effet ce n’était pas une odeur de bouse, même pas l’odeur de l’écurie. Je la connaissais bien l’odeur des chevaux. Ce mélange de pailles fermentées, roulées en petites boules parsemant la litière de « Blond » et de « Gari », les deux plus belles conquêtes de l’homme remisées chez le fermier. J’y allais de temps en temps pour caresser le museau tendre et soyeux de « Blond », une espèce de velours au-dessus des narines laissant échapper à chaque exhalaison, une chaleur douce et humide. Un peu de paille fraîche répandue le soir avant le nettoyage de la litière apportait sur ce tas de déjections, l’odeur d’une fin de moisson après le passage de la batteuse où une fois le grain chassé des épis, elle sortait compressée de la machine, pour donner la future litière de ces travailleurs infatigables.

– Ça sent le caca, dis-je.

– Caca…Qu'est-ce que c'est ? reprit l'Allemand.

Je me pinçai le nez pour essayer de traduire le mieux possible mon affirmation.

– Ah ! Caca ! Oui caca, à la guerre comme à la guerre.

La guerre était vraiment une faiseuse de merde. Il en fallait du courage pour affronter l'adversité dans une ambiance pareille. Déjà loin de chez eux ils emportaient, dans leur maison ambulante, les remugles de la transformation de leur rata. Il finit par m'apprendre qu'il était professeur de français dans un collège de Berlin, mettant fin immédiatement, à la croyance que j'avais, de comprendre une langue étrangère. Il sortit d'un étui de cuir deux photographies. Sur la première, une femme blonde chevauchait un vélo. Une jupe longue lui couvrait les chevilles et l'échancrure de son corsage me montra le visage d'un été de là-bas. Sur la deuxième il y avait deux garçons. L'un paraissait avoir mon âge, le deuxième un peu plus grand, posait délicatement sa main sur l'épaule de ce qui devait être son frère.

– Ça Siegfried et ça Willem, et toi ?

– Moi c'est Albert.

– Ah ! Beau prénom Albert. Comme Albert Camus, Albert Londres.

Je me demandai bien qui pouvaient être ce Camus et ce Londres mais comme il paraissait bien les connaître je ne voulus pas paraître ignorant de ces gens, qui étaient peut-être mes voisins. Je répétai machinalement.

– Oui, c'est ça.

– Vous les connaissez ?

– Moi non, mais papa sûrement et maman aussi. Ils ont beaucoup d'amis.

Il me tendit la main et je grimpai sur la machine. Escaladant la chenille je me retrouvai en compagnie de mon guide à côté

de la tourelle. Je regardai autour de moi, heureux de cette nouvelle vision de la campagne environnante.

Papa revenait de ramasser des pois-chiches. Il salua nos hôtes de passage et du haut de mon perchoir, je sautai dans ses bras. Me prenant la main nous partîmes vers la bastide.

Ah ! Les pois-chiches. Des choses qui poussent quand même sans trop de soins. Tu n'arroses pas souvent, tu les oublies. Ça se cueille comme les fraises. C'est moins goûteux mais ça tient au corps. En soupe, en salade, ça te fait l'entrée et le plat de résistance.

En matière de résistance on en avait besoin, vu que les « Résistants » n'avaient pas encore pris leurs marques. Sur la fin on en a trouvé de partout, même chez les trafiquants du marché noir. Façon de se blanchir. Le courage, c'est d'être là au bon moment. Résistants de la vingt-cinquième heure, tu résistes d'autant mieux que ça ne pète plus. Il en sortait même de la rue Lauriston, colonisée par la Gestapo. Tous les tire-au-cul, câlineurs de l'occupant, planquouzars demeurés à l'ombre. Fiers à bras de pacotille, héros ignorés d'eux-mêmes, pères tranquilles et délateurs, canailles à montrer du doigt le juif, le tzigane. Tout ça on ne le savait pas encore. Que je te criais : vive Pétain, puis, aussi fort, après vive de Gaulle. Le général savait tout ça, mais il fallait réconcilier les Français. Alors, même Bousquet, le spécialiste de la rafle du Vel d'Hiv, bien épaulé par la maréchaussée française, est devenu membre bienfaiteur de la nouvelle république. Il a fallu tout à l'heure un demi-siècle pour lui faire comprendre, qu'il avait mis les doigts dans le pot de confiture.

Vous allez me dire « mais tout ça n'occupait pas tout le paysage ». La douce France n'avait pas disparu. Elle s'était un peu endurcie, façon nougat de Montélimar laissé trop longtemps à l'air libre. Les familles se reproduisaient moins vite. Les bouches que l'on nourrissait le plus étaient celles des canons.

Le Pétain, de son côté, il n'avait pas besoin de ça pour bander, vu qu'à son âge il furetait encore dans les petites culottes. À Vichy il ne suçait pas que des pastilles : gaga, gâteux, gâtés, gâteries. Il se frisait la moustache sur les monts de Vénus, entre deux signatures sur la dernière loi raciale et l'entretien de sa haine personnelle contre ce Laval, léchant les bottes d'Otto Abetz et marchant à pieds joints sur l'autorité du « vieux ». Le Laval, il avait même fourgué l'or des Belges, confié à la Banque de France. Pour une fois, qu'un politique ne grevait pas le budget de son pays, on aurait dû le gracier. On l'avait déjà fait pour Pétain. Il était pas flambard quand il s'est rendu. Son procès, une tristesse. Mornet en accusateur public c'était déjà prémonitoire et Mongibeaux en président du tribunal, que la presse avait déjà surnommé « Mongibet ». Pouvait pas s'en sortir. Il a eu l'île d'Yeu pour pleurer et Laval au poteau, ficelé pour qu'il tienne debout après sa tentative d'empoisonnement. C'était pas pire que pour la famille Ceausescu, à part que là c'était Français…

C'est bien, les souvenirs, tu peux te les rembobiner chaque fois que le présent ne te fait pas un cinéma terrible. Quand tu t'emmerdes à trois sous l'heure et qu'à part le foot à la télé y a pas grand-chose de comestible. Les souvenirs c'est ton archéologie à toi, ce que personne ne peut te prendre et ça reste même quand tu finis un jour par voir tes méninges labourées par les oublis de l'âge. Tu te souviens plus de ce que tu as bouffé la veille mais tu peux décrire en long, en large et en travers le goût des confitures aux mûres cuisinées par ta grand-mère. Dans les souvenirs, y a pas comme les guerres pour laisser partout des traces. Des breloques, sur la poitrine des combattants, encadrées plus tard sous verre et pendues au-dessus de la cheminée. Des commémorations pour fabriquer parfois des jours de congé, comme l'angine attrapée dans un courant d'air, une chute de neige pour faire demeurer ta bagnole tranquille le

long du trottoir. Pas plus, pas moins. Et des stèles où tu peux lire le nom de tous les allongés, tous ceux qui étaient là, pas au bon moment. Tu cherches un nom qui ressemble au tien. Pour t'attendrir un peu plus, en pensant à la connerie humaine qui aurait fait de la viande morte avec un lointain parent. Car faut une belle dose de connerie pour fabriquer des héros. Une grande dose d'inhumanité pour croire encore qu'il faille mourir pour des idées.

Quand ça commence la guerre, ça finit quand même par finir. Faudrait débuter par là. L'Hitler, on le sait maintenant, il n'avait pas inventé l'eau tiède. En 36 déjà, l'était pas copain avec les juifs. Il aurait mieux valu l'accepter aux Beaux-arts. Il aurait pu barbouiller à l'aise et pas se prendre pour le « Messie » de la nation allemande. Ce n'était pas sa faute si le pays était cul par-dessus tête. Les politicards de tous bords avaient soigneusement préparé la mouscaille à venir. Que l'inflation était telle, qu'il te fallait une brouette de billets pour acheter une flûte de pain. Lui, il se préparait devant son miroir à prendre des allures martiales pour cracher sur le peuple anéanti des slogans à te réveiller un ossuaire. Et de profiter d'un petit passage en prison pour nous rédiger « Mein Kampf ». Là, il s'était documenté l'Hitler, et de te passer en revue toutes les élucubrations fantasmatico-séculaires sur les juifs à travers les âges, trouvées dans les bibliothèques de l'époque. Historien qu'il aurait dû être, pas chef de troupe. Il lui a suffi de regarder en arrière, de piocher dans les décrets promulgués depuis le début du monde, pour fixer son délire sur « l'Aryen Prométhée de la nation ».

Louis IX avait déjà collé la rouelle, devant et derrière le dos de ses juifs à lui. L'autre dézingué avait trouvé plus poétique. Des relents d'artiste beauzartesques, un design original, l'étoile du berger, cousue sur la laine des moutons, précautionneusement tondus. Il voyait plus des ghettos, rien que des voies lactées.

Après, il a fait dans l'industriel, le con, suivi par une horde d'aboyeurs à sa botte, et de fonctionnaires assidus. Il a fallu les pendre pour qu'ils se rendent compte des horreurs commises. Et même là ils gardaient la tête haute, mais les bourreaux leur ont placée encore plus haute, en leur allongeant le cou.

Avant de naître, j'aurais su tout ça, j'aurais refusé de mettre le nez dehors. Pourtant l'enfance est un pays extraordinaire, même si on n'y fait pas deux fois le voyage. On peut toujours imaginer dans sa tête les paysages, les retrouver sur des photographies. La photo, c'est la seule machine à arrêter le temps, un moment volé dans l'espace, une mémoire de la mémoire. Si on te cambriole un jour, on peut tout t'emporter sauf tes souvenirs, ce qu'il y a sur la péloche, tu ne le retrouveras jamais. Même avec du fric, le temps arrêté ne s'achète pas. On le saisit, sur le vif, on le conserve, on y jette un regard furtif ou attendri, on l'agrandit, on l'encadre, on le biche, on le dorlote.

Tout ça pour vous dire qu'à six ans encore j'étais heureux. Famille, rien à dire, que du bon. On zigzaguait entre Marseille et Puyricard, un petit village près d'Aix-en-Provence et on terminait la guerre comme on l'avait commencée… Peinards !

Ils ne devaient pas rester paisibles longtemps, les frisés. Le débarquement avait commencé en Provence et les premiers amerloques avaient pointé leurs frimousses dans les environs de chez nous. Tatave, le garde canal, revenant à bicyclette de la ferme voisine, racontait volubilement, qu'il avait laissé au carrefour de la Glacière un camion carbonisé par une attaque en piqué venue bombarder le pont du chemin de fer. « Coquin de sort », éructait-il, l'œil sorti de son orbite dans une jubilation guerrière, affichée d'autant plus ouvertement que tout danger semblait pour le moment écarté…

– Le con, il était cramé avec un citron dans une main… L'avait pas fini de sucer… Ah ! Le con.

On l'avait entendu ce bombardement. Pendant que ça pétait pas mal, notre tata, la bien-nommée Gracieuse, si elle ne souriait pas c'est qu'elle dormait, nous avait tous réunis contre le mur de la cuisine. Pourquoi le mur de la cuisine ? C'était le lieu où elle officiait avec tendresse. Elle aurait mal vu son laboratoire partir en fumée sous les coups d'une quelconque pétoire. Elle y cuisait là, avec amour un des rares gâteaux qu'on pouvait s'offrir dans ces périodes de restrictions : le castagnacci : de l'eau, de la farine de châtaigne, deux œufs généreusement fournis par les volatiles de la mère Bagnis, et du beurre… Parce que même en temps de guerre les vaches continuent de faire du lait et celle qui paissait dans le pré en face de la maison ne pratiquait pas le marché noir et se laissait écraser les pis tout en continuant de ruminer un peu de paille tirée du râtelier. Je plantais mes petits doigts dans le trou de mes oreilles.

– Dis ! Tata, c'est quoi tout ça ?

– Tout ça quoi mon chéri ?

– Tout ce bruit…

– C'est la fête de la sainte Vierge.

– Et pourquoi elle fait tant de bruit ?

– C'est pour réveiller les consciences.

– J'imaginais que les consciences étaient des sortes d'animaux ayant sorti de leur sommeil un prince charmant arrivé par les airs. Une espèce de Père Noël pour bestioles.

– Et c'est méchant les consciences ?

– Tu verras, mon chéri ; il y en a de toutes sortes mais la plupart du temps elles sont gentilles.

Rassuré, j'entendais survoler ces réveilleurs de consciences et j'imaginais, après leur passage, voir défiler au milieu des champs et des prés une armada ordonnée de drôles d'animaux que ce ballet aérien avait fait sortir de terre. En allant, le lendemain, sur le pont surplombant la voie ferrée, près de notre bastide, je vis le travail effectué par le passage des bombardiers. Dans le concert du ronronnement des moteurs ils

avaient buriné en deux ou trois passages les rails, le ballast, le pont et la route. Un entrelacs de fonte tordue, mêlée à du goudron et des pierres éclatées constituant, dans ce paysage champêtre, le premier musée en plein air. J'en fus persuadé sur les lieux de cet exploit. Une foule de badauds admirait le résultat de ce travail. J'étais moi-même subjugué par la rapidité et l'efficacité de ces machines créatives, ayant créé, en plein air, un musée de sculptures non figuratives. Je bénissais le génie qui les avait conduites jusque-là. Je ne vis pas les consciences, elles avaient dû déjà s'enfuir.

Je compris dans le regard éperdu de certains spectateurs que le spectacle n'avait pas plu à tout le monde. À l'odeur répandue sur les lieux je sentis que quelques-uns s'étaient chiés dessus. Ce devait être la joie de voir une telle merveille. Le bonheur était aussi un vidangeur de tripes.

Quand les raids reprirent, j'étais heureux à l'idée d'entendre se bâtir, peu à peu, cet ensemble artistique. J'imaginais la beauté du monde et l'avenir radieux dans lequel je posais mes pas. Je ne regrettais pas un seul instant d'être né.

Quelques heures après ce feu d'artifice, l'automitrailleuse avait quitté le pré, juste avant l'arrivée terrestre de nos libérateurs. J'allais découvrir, en même temps que la venue inopinée d'autres envahisseurs, l'étiquette de mon petit déjeuner : « Y'a bon Banania ». C'était permis de saliver devant, ce qu'on appelait encore un nègre et l'on bénissait tous les matins ce zouave, noir ébène, souriant sur la boîte, dégusté gloutonnement, en le remerciant de produire de si bonnes choses.

J'allais enrichir ma réserve de tendresse, de douceur et de joie à la vue de Bill, un grand noir américain venu camper avec toute une escouade près de chez nous. Je le vois encore croquer, avec ses grandes dents blanches encore plus blanches sur cet environnement sombre, une tomate écarlate qu'il dévorait avec gourmandise, dans la plénitude d'un bonheur retrouvé. Avec ses compagnons il venait de se castagner avec quelques

occupants attardés, avait perdu sûrement des amis, des compagnons d'arme, oublié depuis pas mal de temps sa famille et là, tout d'un coup, il était remué jusqu'au plus profond de ses tripes par le goût sucré d'une tomate fraîchement cueillie, se demandant si le monde n'aurait pas dû simplement commencer par-là, sans aller plus loin.

On avait toujours dans le séjour un piano. Papa, merveilleux musicien libéra les touches du couvercle qui les protégeait, se mit à jouer. Il attaqua « Moonlight Cocktail » de Glenn Miller. Bill s'était arrêté de croquer sa tomate et vint poser la main sur l'épaule de papa. Il écouta, avec toute son âme la mélodie et attira, petit à petit, tous ses compagnons se prélassant encore sur la terrasse. Ils s'approchèrent de l'instrument, puis Bill s'écarta, les autres firent cercle autour de lui et tandis que la musique inondait la pièce, les fleurs, les arbres et peut-être le monde il se mit à danser en rythmant sa danse avec des claquettes. Il résonnait dans la pièce un goût d'éternité, comme une nouvelle aurore crée par un artiste génial, la matérialisation d'une paix, pleine d'amour et de soleil.

Il se tourna vers maman qui ressemblait, à ce moment-là, à une petite fille, la salua, lui tendit la main et l'invita à danser. Elle avait ouvert le bal et dans la foulée, les soldats deux par deux se prirent dans les bras les uns des autres et dansèrent. Ce fut, sans Alice, le monde au pays des merveilles et l'on se mit à pleurer de bonheur.

Quand la musique s'arrêta, au milieu des applaudissements je me précipitai contre Bill, qui me souleva au-dessus de sa tête et me serra contre lui, en déposant sur mes petites joues roses de grands et gros baisers dont je garde encore aujourd'hui la trace.

Quand le lendemain ils montèrent tous dans le camion qui les avait conduits jusqu'à nous je me mis à chialer comme une fontaine :

– Pars pas… Pars pas… Je viens avec toi.

Bill, redescendu du camion, décrocha de sa poitrine l'insigne US, l'accrocha à mon tricot, m'embrassa une dernière fois et je me tournai pour ne pas voir partir « mon ami » vers un pays que soudainement je détestais. J'avais l'impression de voir s'en aller la liberté.

Un an après il écrivit à maman pour lui dire qu'un deuxième garçon était né dans sa famille et qu'il l'avait appelé : Albert, en souvenir d'une petite tête blonde trouvée un jour sur sa route, qu'il avait décorée comme un soldat et n'oublierait jamais. Sur la photo accompagnant sa lettre, je retrouvai le grand et beau sourire de Bill. En regardant cette photo, tous les matins avant de partir pour l'école, il est longtemps resté près de moi « Mon unique Banania » du petit-déjeuner. Après, fallait se la reprendre la routine mais d'abord fêter cette libération. Quand t'es petit, à la campagne, loin des lieux où ça meurt, pour toi la guerre c'est rien d'autre qu'un va-et-vient inhabituel. Quelques soucis dans les yeux des grands puis des baisers et des sourires comme pour te dire : « tout ça c'est pas grave ». Alors quand tu découvres quelques années plus tard toute la charpie et l'étripage, les trahisons, les complicités, la putasserie des hommes, t'es content de pas être né trop vieux.

La guerre c'était beau, c'était mon enfance, et l'André Dassary qui te chante « Maréchal, nous voilà ». Si tu crois que ton avenir dépend de toi, tu te goures méchant. L'André, l'était masseur, qu'il a même accompagné l'équipe de France aux Jeux olympiques de 37. Et en 41 je te vocalise dans une opérette *L'auberge qui chante*, et dans la foulée je te balance l'Hymne au Maréchal. Un onguent mielleux et patriotique à te tapisser le péricarde. On l'a pas tondu pour ça, ni emprisonné comme le Guitry qui pourtant, n'avait jamais passé la pommade. L'André c'était surtout la guimauve, la chansonnette d'amour, la romance. Les paroles de cet hymne ce n'était pas

sanglant comme *La Marseillaise*. Ça t'avait de la gueule. Alors t'es môme et tu écoutes.

Une flamme sacrée
Monte du sol natal
Et la France enivrée
Te salue, Maréchal

Enivrée, enivrée ? Je me demande bien avec quelle bibine. On n'avait peut-être pas tout distribué aux combattants de 14 qui montaient à l'assaut bien imbibés. L'alcool, cet anesthésique des sorties de tranchées. Le Pétain l'était déjà là. Il avait pu expérimenter, savait endormir le guerrier, alors, tu penses, le civil, tu le travailles à la tripe, tu lui balances une scie musicale qui te pénètre chaque jour un peu plus, tu la sais par cœur et tu finis même par la chantonner, sans y penser.

Moi le Dassary, je ne l'aimais pas. Mon cœur courait après Leo Marjane. Bon Dieu, c'était beau ce qu'elle chantait. Elle avait une voix, tout droit sortie de son cœur. C'était quelque chose les galettes 78 tours, quand l'aiguille du phonographe Pathé-Marconi parcourait les sillons, ça te donnait l'impression d'avoir la chanteuse enfermée dans la boîte. Ça grattait à peine un peu. Attention à ne pas faire dérailler l'aiguille. La cire c'était fragile. Mais quand même, ça t'avait une de ces gueules. Elle te balançait *Je suis seule ce soir* à te tortiller les tripes de tous ceux partis pour un combat douteux. D'accord, la soldatesque française s'était peut-être pas bien battue, vu que les boches avaient rapidement mis fin aux hostilités. Mais ça t'avait fait des prisonniers. Je parle pas de ceux qui s'étaient fait trouer dans des champs de luzerne, car la guerre avant de faire des victoires ça fait d'abord des macchabées. Mais la mémoire des guerres c'est comme celle des poissons, ça dure le temps d'un tour de bocal.

Marjane, elle était belle. Bien sûr, elle chantait pendant l'Occupation. Occupés, fallait bien s'occuper. On l'a emmerdée à la Libération autant qu'un Guitry, lui, qui s'était même farci

un temps de prison. Il avait assisté à quelques sauteries avec la « gentry » étrangère. Difficile de faire autrement. Il n'y avait pas dans le tas que des sauvages. Fallait pas oublier leurs ancêtres : Bach, Hegel, Goethe ou Schiller, z'étaient pas nazis. Il a fallu que le peuple crève la faim, que l'économie s'effondre, pour que le moustachu en vienne à prendre le pouvoir.

À la fin des repas je balançais de ma voix de soprano timide, accompagné au piano par papa-Paul :

Je suis seule ce soir avec mes rêves
J'ai perdu l'espoir de ton retour

C'était le succès assuré.

Ah ! Marjane… Tu m'as bercé dans ces nuits où la crainte des jours suivants ne touchait que les grands. L'enfance est belle, même en plein désastre. Les souvenirs sont heureux, quand l'insouciance prend la place de la réalité.

Marjane en 1950 s'est arrêtée de chanter. Elle avait encore des mots à nous dire, mais elle a préféré élever des chevaux et poursuivre cette passion jusqu'au bout.

J'ai longtemps cherché à savoir, devenu adulte, où elle était passée. Pendant longtemps j'ai cru qu'elle avait tiré sa révérence, sans bruit, avec classe. Et un soir de 2012, je la vois paraître à la télé. On fêtait son centenaire. Elle a interprété, *a capella*, cette même chanson, mon tube des années 44. Je la bouffais des yeux, elle chantait : *Seule ce soir*, simplement pour mon bonheur.

Papa-Paul était un personnage extraordinaire. Moi, je l'appelais papa, maman l'appelait Paul, en fait, il s'appelait Emmanuel. Dans ma famille, on a toujours aimé changer les prénoms. Pour mon grand-père, Pierre devint Émile. Cet Émile-là, je vous le narrerai plus tard, car il mérite le détour.

La guerre, m'a dit plus tard papa, je l'ai faite en première ligne, sur le front de Lacordaire. En fait, pas loin, du côté de Saint-Just, un quartier limitrophe de Marseille, où se tenait l'antenne militaire d'un entrepôt pharmaceutique.

Il avait commencé par être pharmacien, avant d'entreprendre ses études de médecine. Installé dans le quartier du Panier, 72 rue Caisserie, il potardisa là une bonne dizaine d'années. Il commercialisa, pendant cette période, sa spécialité décorative : le Baoba, teinture à base d'aloès, pour tartiner les jambes féminines et leur donner l'illusion de porter des bas. Une fois libéré de sa ligne de front, il nous rejoignait, au 48 de la rue Ferrari, d'où il partait tous les matins, à cheval sur sa pétrolette. C'était comme une moto, avec l'avantage de marcher, en ces périodes de pénurie, avec n'importe quoi. Il revint un soir, ayant ce jour-là, donné à manger à son réservoir de l'éther. Arrivé sain et sauf, il se garda de renouveler l'expérience. Ma mère lui confirma, incidemment, les propriétés volatiles et inflammables de ce produit. Ayant jeté un coton fortement imbibé de cette substance, dans la cuvette des vécés, juste avant l'utilisation matinale par mon père. Papa, terminant sa première cigarette, après avoir absorbé sa dose de nicotine, jeta le mégot dans la cuvette. L'effet fut immédiat. Une flamme brève et verticale prit naissance à partir des cotons en sommeil, le temps de lui ratiboiser tous les poils du cul. Il poussa un cri de surprise qui fit accourir maman.

– Regarde, Yvonne, si, je ne me suis pas brûlé ?

– Non mais tu es complètement « bédusclé ».

L'histoire fit le tour de la maison et j'appris ce jour-là que béduscler, c'était passer le poulet une fois plumé à la flamme, pour le débarrasser de ses restants de duvet. Papa ne jeta plus aucun mégot dans la cuvette. Au déjeuner de midi, nous dégustâmes un poulet, sorti de je-ne-sais-où, avec une bonne humeur inhabituelle, pas seulement due à cette nourriture exceptionnelle en ces temps de disette.

La guerre, elle a duré. Il a fallu que les Teutons commencent à vouloir aller titiller les Russes, en oubliant que, dans ces pays-là si on joue de la balalaïka, il y a aussi pas mal de neige. Et la neige ce n'est pas bon pour les pieds. Tu marches, si tu

peux, tu t'enfonces de toute façon et tu te les gèles. L'Hitler n'avait sans doute pas retenu, dans sa grande connaissance de la tactique invasive, qu'un autre petit caporal, avait déjà essuyé les plâtres de cette météorologie saisonnière. Une nouvelle Bérézina et la menace bolchevique allait se transformer en ratatouille.

Pendant ce temps, ceux qui faisaient du tourisme dans le nord de la France, avaient fini par trouver la région trop étroite. Et je te fais sauter la ligne de démarcation et je te débarque un beau jour sur la Canebière. En bas de la rue Ferrari se trouvait la prison Saint-Pierre. On construisait à l'époque les prisons dans les villes, comme aujourd'hui les maisons de retraite. Ils n'en sortaient plus, une fois la main prise dans le sac, mais ça leur permettait, à travers les barreaux, de prendre un peu l'air de la civilisation ce qui, pour certains, ne devait pas leur faire regretter beaucoup la liberté.

Tous les matins, descendait le long de notre rue, un peloton en bon ordre de marche, dans un alignement impeccable, vocalisant des chants, que je trouvais extrêmement mélodieux. Oubliant Dassary, les semaines passant, je finis par retenir toutes les paroles et un jour, à la fin d'un repas, je me mis à entonner, dans la langue germanique, apprise phonétiquement par cœur, le tube de l'année.

Stürmt oder schneit,
Ob die Sonne uns lacht,
Der Tag glühend heiß,
Oder eiskalt die Nacht.
Bestaubt sind die Gesichter,
Doch froh ist unser Sinn,

J'appris plus tard la traduction, plutôt sympathique :

Qu'il s'agisse de pluie ou de neige,
Ou le soleil nous sourit,
Le jour est brûlant,
Ou la nuit glaciale.

Tristes sont les visages,
Mais joyeux est notre esprit,

Je ne remportai pas ce jour-là le succès de *Seule ce soir*, mais ça occupa quelques soirées et l'Émile, passablement farceur, me le faisait chanter chaque fois que la grand-mère paternelle, cul-bénit notoire, venait nous rendre visite. Grande musicienne, cette mamie-là, avait appris à ses enfants le solfège et le piano. C'était une magnifique organiste, s'occupant davantage de son salut que de charité chrétienne. Notre ami de toujours, Jean D. vice-doyen de la faculté de pharmacie, l'avait aimablement surnommée « Le serpent à sonates ». Papa Paul devint l'artiste le plus émérite. Après la guerre, comme il l'avait commencé avec Marjane, il me fit découvrir, au fur et à mesure de leurs sorties tellement de chansons françaises, que je finirai un jour par me plonger dans le bouillon de cette création.

À la Bastide de Solliers, à Puyricard, tandis que l'avancée des libérateurs se poursuivait, notre vache continuait de paître. T'as déjà regardé dans l'œil d'une vache, c'est que tendresse et beauté. Tu lui presses les pis, elle devient encore plus pacifique. Blanchette aimait tout ce qui passait à sa portée, les Français, les Allemands, l'herbe des prés, les odeurs de bouse et les pisses retentissantes imbibant la paille de son étable, mais surtout elle donnait du lait. Le lait c'est bon pour tout le monde, pour les chiens, les chats, les chèvres, les enfants, surtout le lait de cette époque. Tu le laissais reposer dans la bassine, au frais et le lendemain matin, tu prélevais sur le dessus une grosse couche de crème. Cette crème on se la barattait, avec du jus de coude. Tu finissais par la faire durcir, l'eau se barrait, vite fait bien fait et te restait dans le fond de la baratte une motte de beurre que tu conservais dans un récipient avec de l'eau. Elle ne fondait pas même si la température augmentait un peu. Fallait quand même la consommer assez vite pour pas qu'elle te vire, avec un arrière-goût de Roquefort. C'était bon quand même, t'avais pas

de date de péremption, pas tout un tas de merdes agglutinées pour te la conserver, te lui donner du goût, te la colorier pour qu'elle soit un peu plus jaune.

Le grand-père Émile, qu'on appelait Pépé, se couvait la Blanchette, comme un Cézanne ou une bouteille de Gevrey-Chambertin. Il avait fait ses classes en 14-18 dans le service de renseignements. Après la Victoire, comme on disait de cette der des ders, il avait commencé une carrière d'instituteur dans le primaire. L'Émile, avait délaissé les galons de l'armée, pour prendre le grade d'instituteur. Il n'avait pas fait long feu aux écoles. Après quelques mornifles distribuées aux récalcitrants, quand ça dérapait dans les sous-préfectures des départements et qu'au-delà de la table de multiplication par deux ça coinçait raide, il fut rendu à la vie civile. Civilisé, le pépé, il l'était à sa façon. Déjà du temps de sa carrière militaire il avait frisé la correctionnelle. En 14, on ne rigolait pas avec le patriotisme, surtout aux avant-postes. Il avait interprété, après s'être piqueté le nez avec un tord-boyaux solidement alcoolisé, le célèbre : *Mourir pour la patrie.* Ce n'était certes pas du Déroulède, cet écrivailleur de couplets revanchards, qui faisait chanter les nourrices de 14-18, en parlant des enfants des boches.

Vous n'aurez pas mon lait
Ma mamelle est française

Ça disait ça :

Mourir pour la patrie
C'est le sort le plus beau
Le plus digne d'envie

Pour lui ce fut bref et laconique, il chanta : « Mourir pour la patrie, pas tant couillon. » Le texte avait le mérite de remettre les idées à leur place. Fallait s'en tenir aux objurgations du père Émile, un précurseur, un pacifiste au grand jour, comme Giono. Que le Jean, on est allé à la libération lui chercher des

poux dans sa demeure des Basses-Alpes, avant de le mettre en taule, lui, qui ne voulait simplement pas qu'on s'étripe…

L'Émile, c'était une confiture à étaler un peu partout avec délectation. D'abord vous dire que c'était le père de maman Yvonne, que papa appelait « Vovo ». Elle avait pondu sept enfants, avant, pendant et après la guerre, avec au début une régularité de métronome. Une fille, un garçon, une fille, un garçon. Après ça s'est gâché, trois mâles à la suite. Elle a préféré s'arrêter là. L'occupation avait fini par dérégler la hausse.

L'Émile, il roulait dans des Hotchkiss avec à cette époque des marchepieds. Nous filions à la vitesse grisante, au-delà du 80 km/h et que je t'accroche le tramway que dans sa mauvaise foi il accusait de s'être écarté de la ligne de ses rails. C'était l'époque où les bagnoles avaient des tôles à te faire un blindage anti-char. Alors, tu parles, un tramway, cette roulante électrique, perfusée au courant alternatif, n'était pas de taille à en découdre avec des bagnoles françaises. Celles-là résistaient à tout. Il l'acheva dans les années 50 en l'échangeant pour une remorque. Elle avait vécu toute une époque et était partie avec elle.

Il « clopait » des Gitanes, gardait, lui le mécréant, dans son portefeuille la photo de Sainte Rita, nous racontait qu'il venait d'une famille de Romanichels, alors que son père était peseur-juré et qu'il avait vécu une enfance heureuse et déjà aventureuse, pour s'être échappé de la maison familiale en suivant à 15 ans (il en paraissait 18) la patronne d'une bonneterie. Il entrait, par sa fille qui venait d'épouser mon père, dans une famille suffisamment folklorique. Adhérent au Parti communiste français, il débauchait les dimanches matin, notre « baby-sitter », pour vendre avec elle « l'Humanité Dimanche », devant la porte de notre domicile. Mon père, plutôt porté à « droite », trouvait ce débauchage tout à fait dans l'air du temps

après ces années d'entrave à la liberté d'expression. Il demeurera avec nous, dans notre cœur, jusqu'à la fin de ses jours.

Nous finîmes par constituer une véritable tribu en 1948. Le père, la mère, les grands-parents maternels et sept enfants. Onze à table tous les jours et le dimanche le nombre doublait. On se retrouvait dans cette maison de campagne, où l'on avait vécu la guerre et la fête n'a jamais cessé tant que ce bien resta dans nos mains.

Au sortir de la guerre on avait déterré les fusils de chasse, de bons vieux fusils à chiens, nourris exclusivement de poudre noire. Je fis connaissance avec le maniement de ces pétoires dans l'antre des affûts. Ce terrain privilégié des exploits cynégétiques de mon aïeul s'adaptait parfaitement à sa philosophie d'un partisan du moindre effort quand tout mouvement pouvait être remplacé par une station assise et prolongée, provoquant, avec un peu de patience, les mêmes résultats.

Les écolos n'avaient pas encore pissé dans leurs langes et les combats avaient donné l'exemple en incitant à tirer sur tout ce qui bougeait. Il a suffi au grand-père de transposer ces manifestations guerrières en comportements à visée nutritive. Le ciel foisonnait de volatiles de toutes sortes. Après les migrations « teutonesques » d'autres migrations chanteuses et pacifiques avaient à nouveau attiré l'attention, interdites qu'elles étaient de chasse quand ça pétait encore bien au-delà de la ligne de démarcation. J'appris par cœur le pinson du nord, le moineau-gaveau, la linotte mélodieuse, le verdier d'Europe, l'alouette lulu, le gros bec casse-noyaux. On fabriquait d'abord les munitions. Une douille sur laquelle on remplaçait l'amorce percutée précédemment, puis, je te mets une demi-dose de poudre noire, une bourre grasse, une dose de plombs du 12, le tout fermé par un rond de carton. L'arsenal était prêt.

Pépé avait acheté à l'automne ses appelants. Dans l'arrière-boutique d'un quincailler ornithologue, qui avait pris soin l'année précédente d'engluer quelques vergettes pour saisir

vivants ces passereaux destinés, la saison suivante, à trahir leurs frères en appelant à tue-tête, à chaque passage des vols, leurs congénères. Ils venaient se poser sur les cimes des arbres placés devant le poste à feu, dont le toit couvert de branchages et dépassant à peine le niveau du sol ne pouvait les dérouter d'un repos mérité, à l'appel de ces Judas. Alors Pépé me disait :

– C'est à toi.

Je posais doucement le canon du fusil sur le rebord de la petite ouverture à l'avant du poste, cherchais le lieu où plusieurs oiseaux détendaient leurs pattes et leurs ailes et là retrouvant tout l'instinct sauvage d'un Robinson Crusoé, je faisais péter la poudre noire projetant sa gerbe de plomb sur les victimes trompées. Nous attendions que la fumée se disperse pour évaluer le tableau de chasse.

– Avec ces trois-là, ça fait seize. On en fait encore trois ou quatre et on laisse le reste pour les pauvres.

C'était du prélèvement raisonnable. Bougrain-Dubourg était alors trop jeune pour s'en prendre à la défense de ces petits oiseaux, lui, dont le grand-père général avait dû, dans sa famille, entendre autre chose que le chant des armes visant ces chanteurs à plumes. Remarque, il s'est rattrapé plus tard en poursuivant jusque dans leurs palombières pyrénéennes les effroyables massacreurs en leur interdisant la fabrication de salmis.

La sagesse me vint un beau matin quand, ayant rechargé le fusil, je voulus armer les chiens. L'un d'eux m'échappa. Le percuteur écrasa l'amorce, la poudre prit feu et la gerbe de plomb fut propulsée hors du fût du canon. Celui-ci était fort heureusement tourné vers la porte du cabanon dans laquelle il fit un trou gros comme une orange. Pépé, qui en avait vu d'autres, ne bougea pas. Quand je fus remis de mes émotions, il me regarda tendrement du fond de ses yeux bleus :

– T'as failli me faire ce que les boches en 14 n'ont pas réussi, me trouer le bide. Tu sauras que les armes c'est dangereux même en temps de paix, ne l'oublie jamais.

Je sautais dans ses bras en pleurant, il m'embrassa tendrement, me donna un berlingot :

– On en parle à personne. Tu verras, tu deviendras le plus prudent des chasseurs.

Ce coup de fusil raviva mes souvenirs. Quand t'es petit, à la campagne, loin des lieux où ça pète, pour toi la guerre c'est rien d'autre qu'un va-et-vient inhabituel, une foire à Neuneu. Quelques soucis dans les yeux des grands puis des baisers et des sourires comme pour te dire : « tout ça c'est pas grave ». Tu as passé ton temps à déguster au printemps les fraises gorgées de soleil, les poules picorant les graines mêlées à leurs fientes ramollies et les soupes au lait de la Blanchette.

Alors quand tu découvres, quelques années plus tard, toute la charpie et l'étripage, les trahisons, les complicités, la putasserie des hommes, t'es content de pas être né trop vieux. T'en seras quitte pour découvrir, assez tôt, que toute cette fiente répandue sur le chemin des hommes sera bientôt remplacée par d'autres déjections, certes plus civilisées, mais tout autant détestables.

Le monde est un immense remueur de merde, de décompositions de toutes sortes où, maintenant, le tri sélectif entasse au propre comme au figuré, tout ce dont l'individu cherche à se débarrasser, quitte à lui faire traverser les frontières.

C'est en 1948, grâce à Archibald Matamore, que je pus enfin structurer les différents concepts attachés à ma propre défécation, en me préoccupant davantage du devenir de mes observations pour en trouver la finalité immédiate. J'ai longtemps tenu envers lui des propos venimeux, imaginant l'absorber dans des rêves anthropophagiques, après l'avoir préalablement mastiqué, pour le rejeter, une fois débarrassé des

quelques substances nutritives, dans la fosse commune de mes souvenirs. Finalement ce grand homme allait ouvrir devant moi des perspectives insoupçonnées et me conduire par la réflexion et l'introspection, à la connaissance approfondie et combien indispensable de cette fonction digestive.

À l'école, ce matin-là, je montrai à mon voisin de bureau, la table des matières de mon livre d'histoire et lui fis remarquer que, sur celle-ci, ne figurait aucun inventaire des différentes formes de déjections et le nom savant attribué à tous les cacas ayant traversé l'histoire. Nous nous mîmes à imaginer que dans le livre de grammaire, on énumérait dans cette table des matières, le nom des déjections de toutes sortes : étron, fiente, bouse, fumier, pétoules, selles, colombin… etc. Évidemment, comme nous pouffions de rire, Matamore nous demanda quel était le sujet de notre hilarité. Notre silence nous valut trois heures de retenue pour le prochain jeudi, avec l'espoir d'enrichir davantage le vocabulaire des différentes sortes de caca, décidés tous les deux à finaliser notre propre table des matières. J'avais déjà dans mon vocabulaire un certain nombre de noms avec lesquels je pouvais passer quelques journées. Nous irions donc les compléter au cours de notre pénitence.

Après cet intermède hilaro-scatologique, j'eus l'occasion deux heures plus tard, après avoir dégusté à la cantine une tranche de melon de Cavaillon, de retourner aux matières qui seules m'intéressaient. Indisposé, au cours de la journée, par un remue-ménage intestinal, concerto interne et douloureux composé de bulles paraissant éclater le long de parois de mon intestin, je courus pendant la récréation du début d'après-midi vers les cabinets de la cour. J'entrai prestement dans cet antre salutaire et familier et desserrai rapidement la boucle de ma ceinture. Le pantalon et le slip sur les chaussures, je m'accroupis au-dessus du petit trou du sanitaire à la turque. J'imaginai que cette position était la meilleure pour un cavalier, descendant de sa monture, pouvant continuer à

faire semblant de chevaucher son pur-sang, tout en écartant le mieux possible l'orifice anal pas mal écrasé par des heures de galop. Ayant abandonné sa monture, il continuait d'aller à la selle. Ça partit d'un seul coup. Des pets, de la flotte, du mou, surtout du mou descendant rapidement, sous l'effet de la pesanteur et des contractions de tous mes muscles pour venir tigrer la cuvette déjà pas mal souillée par des visites antérieures. Concentré par cette évacuation salutaire je n'eus pas le temps de m'intéresser à l'environnement. Le premier orage passé, je commençai à contempler les murs de mon abri provisoire. Sur un torchis de couleur verdâtre, une série d'inscriptions témoignaient du passage des hordes m'ayant précédé et d'un certain goût pour la littérature due à l'inspiration d'un poète de passage et à l'absence de papier. Des tags rupestres, en forme de virgules dont les couleurs variaient du jaune citron au marron foncé décoraient la partie moyenne des murs. Le plus important, au milieu de cette littérature, développait dans le fond et la forme une pensée profonde concernant le surveillant des études, affirmant péremptoirement « Bosca c'est de la merde ». Ce brave homme, sale et taché, passait le plus clair de l'étude à nettoyer consciencieusement et méthodiquement le devant de sa chemise, les revers de sa veste et sa cravate, en crachant discrètement sur son mouchoir puis en frottant d'abord énergiquement et amoureusement les taches accumulées sur les différentes parties de sa garde-robe. Je ne comprenais pas l'acharnement accumulé sur cet individu faisant un maximum pour se rendre plus présentable. Perdu dans mes pensées et les effluves qui me paraissaient supportables, je n'entendis pas approcher l'adversaire cherchant à dévoiler à toute la cour de récréation ma semi-nudité accroupie. La porte, que rien ne retenait, s'ouvrit brutalement au milieu du dernier flot de mes tripes révoltées. Une bande de camarades, ayant résisté plus longtemps à la douloureuse alchimie du fruit incriminé, étaient là, hilares, me montrant du doigt et criant en chœur :

– Il a la chiasse, il a la chiasse…

D'abord honteux d'être surpris dans une position peu avantageuse, je restai un instant interdit puis me ravisant, je plongeai mes doigts dans l'orifice, saisis à pleines mains les résidus les plus compact et avant qu'une retraite s'engage, j'expédiai le paquet à la figure du premier assaillant. Il demeura interdit, heureusement bouche bée. Les rires cessèrent. L'heureux récipiendaire s'essuya la figure d'un revers de main et se retourna vers les autres assaillants. Les éclats de rire reprirent ce qui déclencha immédiatement une crise de larmes de ce nouvel indien barbouillé de peintures de guerre. Le chœur alors, prompt à saisir les changements de situation, sous l'impulsion de Pitteroles se mit à chanter d'une seule voix.

– Carutti est emmerdé, Carutti est emmerdé.

Dignement je remontai ma culotte et mon pantalon, sans empressement, je serrai ma ceinture autour d'un ventre ayant retrouvé quelque peu la paix et sorti des cabinets en prenant royalement le temps de descendre la volée de marches. Je toisai la foule d'un air conquérant et me dirigeai vers la table de ping-pong, après m'être vaguement rincé les mains au robinet « d'eau potable » de la cour, pour proposer de prendre le gagnant. L'odeur et la persuasion libérèrent tout de suite un des côtés de la table et je pus terminer la récréation en ventilant par mes déplacements les derniers miasmes de cette aventure.

Le retour à la maison n'échappa point à l'odorat aiguisé de ma mère qui avait des odeurs une connaissance scientifique. Le matin elle respirait le dessous de nos aisselles pour savoir si la toilette avait été bien effectuée, elle poursuivait en humant profondément la chemisette, continuait en nous faisant souffler sur son nez pour connaître la fraîcheur de notre haleine et terminait en demandant si nous avions bien changé notre petite culotte.

L'année suivante, en classe de cinquième, alors que mes débuts en latin et en grec avaient été favorables sous l'impulsion du professeur Rosset, je pensai développer tranquillement ces bases chèrement acquises pour poursuivre ma métamorphose. On me l'avait vantée cette connaissance du latin et du grec, source de l'origine de bien des mots de notre chère langue. Je pouvais désormais proposer, à une assistance ébahie, l'étymologie du mot hippopotame naissant de la combinaison de deux racines grecques : hippos, le cheval et potamos le fleuve. Je m'imaginais déjà, brillant et écouté, dans une assemblée d'adultes égrenant les problèmes de leurs marmailles respectives et échangeant les dernières recettes culinaires avec toutes les denrées qui depuis bien longtemps avaient refait leur apparition. J'abandonnai bien vite cette combinaison grammaticale pour me pencher sur celle qui venait de jaillir dans le discours *ex cathedra* de monsieur Pincet, le magister de notre section. Perdu dans mon rêve de savante grandeur, je l'entendis prononcer cette phrase que je ne suis pas près d'oublier :

– Elle pisse et fait caca.

Je me retournais discrètement sur mon banc pour savoir si la classe était devenue soudainement mixte mais je ne vis personne à qui ce féminin très singulier pouvait être attribué. Les élèves demeuraient silencieux et appliqués. Pincet que l'on avait surnommé « Cul Mou », en raison de ses pantalons pendant au-dessous de ses fesses, reprit une deuxième fois la phrase, mais cette fois sur un mode interrogatif. Les têtes étaient baissées craignant l'interpellation, moi-même je n'en menais pas large. Il me regarda fixement :

– Oui, vous, c'est à vous que ce discours s'adresse. Alors, monsieur, j'attends la réponse…

Je sentis dans mon dos les ricanements sournois d'une flopée d'imbéciles entendant, avec ravissement le moment où j'allais me trouver dans la merde. Me redressant sur mon banc et le fixant dans les yeux je repris, j'avoue, un peu théâtralement :

– Plisthène, c'est à vous que ce discours s'adresse… Jean Racine Monsieur.

Il me toisa d'un air dédaigneux et reprit :

– Vous n'allez pas vous enraciner longtemps dans cette classe, regardez le tableau et lisez.

Sur le tableau noir figurait en lettres cyrilliques la phrase suivante : ελπις εφε κακα et « Cul Mou » de traduire :

– Elpis : l'espoir… éfé : promettait… caca : de mauvaises choses. Vous me copierez cent fois cette devise, quelque peu désespérante comme vous d'ailleurs et vous irez rendre compte de sa traduction à Monsieur le Préfet de discipline, pour lui expliquer que vous avez confondu une fonction évacuatrice avec une perle hellénique. Il vous autorisa d'enfiler, cette dite perle, au cours de deux heures de retenue jeudi prochain.

Je ne devais pas poursuivre le trimestre dans ce lieu que pourtant j'adorais. C'était le pensionnat diocésain du Sacré-Cœur, au 22 de la rue Barthélémy, berceau de mon éducation depuis la classe de onzième. Maman s'était retrouvée, un beau matin, envahie de phobies et d'angoisses, elle était devenue insomniaque et ne mangeait plus beaucoup. Docteur Papa avait diagnostiqué une dépression nerveuse et avait fait appel au Professeur Boudouresque. Il prescrivit, après une écoute longue et patiente, ce qui à l'époque en matière de déprime s'apparentait à un cataplasme sur un tronc d'arbre, du repos, une alimentation saine, quelques gouttes de Sédatonyl, un barbiturique en liquide et des bons mots en guise de psychothérapie :

– Prenez-le sur vous, ayez de la volonté et surtout reposez-vous…

En sortant de la chambre je surpris entre papa et le professeur quelques phrases pas très rassurantes.

– Tu sais, Paul, ça peut durer, ça finira par guérir, mais ce sera long. Je reviens la voir la semaine prochaine. Et les enfants, surtout le plus grand, ce serait bien pendant ce temps qu'elle en soit soulagée.

Mon sort était scellé, j'allais devoir quitter mes parents pour aller en pension et diminuer le poids familial. L'amour porté à maman me fit dans un premier temps accepter d'avance cette déchirure. La nouvelle me fut confirmée dès le lendemain. La semaine suivante je faisais mes premières armes comme pensionnaire aux Maristes à la Seyne-sur-mer. On allait me séparer de tout cet amour dans lequel baignait la maison. Je devais consentir à ce sacrifice puisqu'il y allait de la santé de maman.

Les matins de la vie sont parfois porteurs d'orage. Le ciel s'assombrissait sur mon existence et je me trouvai, alors que l'hiver sortait de sa tanière, confronté à la fois aux rigueurs d'une discipline de fer et à celle d'un climat qui n'était ni celui de ma bonne ville de Marseille, ni celui de la campagne aixoise que je me voyais abandonner pour longtemps. Et les vacances, oui les vacances, aurais-je le droit, à ce moment, de sortir de prison pour retrouver mes chers amis, le petit Jean de la bastide des fusains, si près de notre maison de campagne, avec lequel je partageais tant de jeux et de balades. Ce Jean là il était un peu comme mon grand frère. Peu bavard, affublé aussi d'une quantité relativement importante de frères et de sœurs, un peu plus âgé que moi et dont j'épiais chaque geste avec beaucoup d'admiration qui s'amplifia encore le jour où il me montra, peint sur un blason dont la décoration m'impressionna, les armes de sa famille. Sur fond d'azur et de fioritures alambiquées était gravée en lettres jaune d'or la devise de cette portée : « Triste ne suis, Fier ne daigne, Jauffret suis ». Il m'en avait bouché un coin et je ravalai ma jalousie, moi qui n'avais dans mes ascendants que des paysans. Pourquoi aurait-il été anobli, lui dont le père vendait du matériel de restauration et dont l'enseigne indiquait qu'il s'occupait aussi de l'agencement des navires ? J'en parlais un jour à papa, il me rassura.

– C’est la devise de Louis de Rohan, chevalier de Louis XIV, qui ayant comploté contre lui, finit à la Bastille et fut décapité pour crime de lèse-majesté.

Voilà qui rétablissait l’équilibre. Je pensais que la noblesse, n’ayant pas terminé sa course sous l’échafaud à la Révolution, avait fini par se reconvertir dans la quincaillerie. Ce n’était plus l’armure qui brinquebalait mais les marmites et les couverts sonnant la fin d’une période glorieuse, où un titre de noblesse dispensait le porteur de se livrer aux activités des manants. Jean était donc un manant comme moi et de ce jour il me devint encore plus sympathique.

L’ombre des jours s’étalait monotone dans les classes humides et dans la cour de récréation des Maristes, où quelques platanes dont les dernières feuilles tombaient me faisaient rêver à la nature de ma chère campagne. À la récréation on s’approchait d’un tas de feuilles entassées par le jardinier, pour les brûler. Au goûter on nous donnait des tranches de pain. La ration de chocolat était distribuée au début du mois et comme nous avions, la plupart du temps déjà dévoré ces tablettes, il ne nous restait plus qu’à faire griller, au bout d’un bâton, ces tartines devenant, par la grâce du feu, une friandise. Mais le soir, dans le dortoir lugubre, nous nous introduisions dans des draps humides. Le surveillant faisait une dernière tournée pour savoir si personne, dans l’obscurité propice, n’avait commencé à se tripoter. Mais comme son esprit était déjà obscurci par une consommation excessive de boissons alcoolisées, nous le vîmes disparaître derrière les rideaux qui constituaient son repère, au milieu dortoir. Rapidement le ronflement de ce garde-chiourme signifiait le début des festivités.

Les parents du petit Berluque, grossistes en fruits et légumes avaient confié leur fils à cette sainte institution, ayant décidé pour lui d’une carrière de diplomate ou de médecin. Ils auraient dû l’orienter vers une carrière d’artificier. Il avait déjà abaissé

les draps jusqu'au pied du lit. Palanque, un ancien parmi les anciens, se tourna vers moi et me dit :

– Regarde, la séance va commencer.

L'artiste, le pantalon de pyjama sur les chevilles et armé d'une allumette, fit naître, dans cette obscurité silencieuse, par la magie du phosphore gratté sur le côté de la boîte, une lueur rouge bleutée. Il approcha, tout doucement, à la hauteur de son fondement la flamme. Il lâcha un long pet qui, immédiatement au contact de la flamme, fit naître une languette lumineuse, un feu-follet fantasque éclairant un instant ses attributs. Des rires étouffés par les draps rapidement rabattus sur notre tête vinrent ponctuer cette démonstration flamboyante.

– Un autre, un autre, réclama Langevin.

Berluque se concentra, comme un artiste avant d'entrer en scène, craqua une deuxième allumette et lâcha cette fois un pet tonitruant, dépassant, sans doute, ses espérances et la flamme rouge et bleu donna l'impression d'avoir accroché à son cul un lampion de quatorze juillet. Les rires éclatèrent en cascade, la lumière de l'antre du surveillant se mit à briller et notre surveillant de nuit aimablement surnommé Biture, sortit d'un bond de sa demeure et se précipita vers Berluque dont il pensait avoir repéré les évacuations sonores.

Quand il arriva près du lit, Berluque était en pleurs :

– Monsieur, Monsieur, je suis malade… J'ai la colique.

– Et bien, Monsieur, allez dans la cour satisfaire vos besoins naturels.

Il lui toucha le front pour lui annoncer qu'il n'avait sans doute pas de fièvre. Je trouvais cette attitude paternelle et empreinte d'une certaine indulgence. Finalement, ce Biture devait être un brave homme, et il laissa sortir rapidement Berluque.

– Rendormez-vous et vous, Monsieur Berluque, en rentrant de votre promenade nocturne, ne réveillez pas les pensionnaires.

Ça alors, je n'aurais pas pensé me servir de mon tube digestif, pour échapper à une punition. Je découvrais que la ruse pouvait s'insinuer dans cette partie du corps et je retenais la leçon pour le futur.

À la messe du mardi matin, ennuyé par les « *dominus vobiscum* » et les « *mea culpa* » je décidai au moment de l'élévation de célébrer ce mystère par un pet insonore dont j'avais le secret. Malheureusement ce courant d'air nauséabond, destiné à empoisonner le banc de derrière, se transforma, indépendamment de ma volonté, en une explosion. Le bon père Vial qui célébrait la messe, étant sourd comme un pot, poursuivit comme si de rien n'était, mais Cerbère, le préfet des études assis deux bancs plus loin, se leva, me saisit par l'oreille et me traîna hors de la chapelle. J'eus beau pleurer et crier que j'étais malade, il me conduisit séance tenante dans le cachot.

J'y demeurai une journée entière. Quand le soir arriva, l'obscurité envahit ma prison. Je repérai un interrupteur mais il était situé à une telle hauteur que je ne pouvais pas l'atteindre. J'essayai de tirer la table mais elle était fixée au sol ainsi que la chaise. Enfin je m'aperçus que la table présentait deux tiroirs. J'en pris un et m'en servant comme d'un escabeau je pus atteindre l'interrupteur. La petite lumière de ma prison me rassura et l'oppression qui écrasait mes côtes et faisait battre trop vite mon cœur s'apaisa.

Là, je pris ma décision, j'allais m'évader.

Le lendemain matin je me présentai contrit et repentant devant les autorités promettant de ne plus recommencer, mais j'avais durant cette nuit échafaudé mon plan de fugue. Au petit matin, après le déjeuner, au moment de la récréation je me dirigeai vers la conciergerie pour voir si mes parents n'avaient pas téléphoné ou s'ils n'avaient pas envoyé de courrier. Je dis au portier que ma mère était malade et que j'étais très inquiet. Le brave homme pour me rassurer alla à l'arrière de sa loge et dès qu'il eut le dos tourné je déverrouillai la porte et me

retrouvai rapidement dans la rue. Je pris mes jambes à mon cou et demandai à la première personne rencontrée, la direction de la gare. Je partis à nouveau en courant et arrivé sur place je vis que le premier train pour Marseille démarrait vingt minutes plus tard. Je trompai la vigilance des surveillants et me cachai dans la salle d'attente. Je grimpai dans le train, en aidant une dame à monter ses valises, comme si j'étais avec elle et quand la locomotive démarra, je savourai d'avance, ma liberté retrouvée. Par la même occasion, j'allais retourner, dans mon cher pensionnat du Sacré-Cœur et traverserai son histoire, pendant quelques années pour prolonger mon combat éducatif.

Mon cher vieux collège de la rue Barthélémy, serait bientôt le centre d'une affaire rocambolesque. Nous vîmes arriver, un beau matin, une délégation de pandores, armés de la panoplie complète de combattants se lançant à l'attaque d'une prise d'otage. C'était un mardi matin, nous sortions de la messe hebdomadaire, oints et sanctifiés par une présence attentive dans la chapelle. J'avais, comme à l'accoutumée, participé au balcon derrière l'harmonium, aux vocalises de la chorale dont je faisais partie depuis 3 ans, dans la catégorie soprano. Nous avions voluptueusement chanté, dans tous les moments d'interruption de la liturgie. Quand soudain, l'habile harmoniste, Monsieur Trouillet, professeur de quatrième et surnommé Trompe-la-Mort, en raison de son faciès quelque peu famélique, se mit à la fin du chant à improviser. Et là, à la stupeur du maître de chant, le sympathique abbé Gaubert, notre virtuose se mit, aux détours d'une aria de Bach, à moins que ce fut une mélopée slave, à laisser traîner les doigts sur son clavier, pour interpréter une version lente de « Ah ! Le petit vin blanc ». C'était pourtant bien après l'offertoire alors que le vin dans le calice s'était déjà métamorphosé et que la communion battait son plein. Nous nous retournâmes vers le soliste, dont la vue était brouillée par une immense mèche de cheveux lui cachant les yeux jusqu'au

menton. Il faut dire que le brave Trompe-la-Mort, avait depuis longtemps perdu ses tifs. Il avait laissé pousser, sur le côté gauche de son crâne, une longue mèche capillaire que chaque matin il enduisait de gomina. Puis, opérant un mouvement ascendant et circulaire, il recouvrait son crâne de cette fausse moumoute, qui une fois appliquée sur le cuir chevelu regarnissait tout l'espace laissé vacant. Nous comprîmes en entendant une série de fausses notes, qu'il avait dû ingurgiter, avant son récital, une boisson non hygiénique.

Bref nous en étions là de notre poilade, quand la porte de la chapelle s'ouvrit brutalement devant la horde d'autant plus courageuse qu'il n'y avait en face d'elle qu'une flopée d'enfants en voie de mutation. L'abbé Lemoine, supérieur de l'établissement, célébrant la messe, interrompit la distribution des hosties à la Sainte Table. Il regarda un instant les assaillants et fit retentir un sonore :

– Dehors !

L'armée se replia en toute hâte et nous pûmes terminer le Saint Sacrifice, alors que notre musicien attaquait les notes de *La java bleue*. Il termina le spectacle en tombant de sa chaise et en se mettant immédiatement à ronfler. L'abbé Gaubert profita de cette interruption pour faire entonner à notre chorale À la claire fontaine sans doute pour laver dans une eau limpide et pure les divagations musicales du trublion. Et puis, l'abbé Lemoine prit la parole pour nous dire de sortir de la chapelle et d'aller dans nos classes respectives dans le plus grand silence et en récitant le « Notre Père » :

– Mes enfants, je vais sans doute vous manquer quelques jours, mais soyez sans crainte, vous saurez que cette intervention déplacée est due à un geste de charité, accompli dans la période troublée que nous venons de vivre.

J'ai toujours imaginé, en explorateur pas trop téméraire, que l'aventure commençait à la porte de sa maison et là j'allais

être servi. Le « Notre Père » de la sortie se transforma en une série de bavardages tous plus imaginatifs les uns que les autres :

– Tu crois qu'il va aller en prison ?

– Il a pas tripoté, d'ailleurs, lui, il tripote jamais.

C'était un super mec, les cheveux gris taillés court et droit sur la tête, qu'avec notre imagination « débordante », nous avions surnommé : Brosse !

– Je sais, je sais dit Pistre, à la cantonade, mon père m'en a parlé ce matin, depuis quelque temps il est dans le colimateur. Il a caché pendant la guerre des enfants juifs.

Alors là je ne comprenais plus rien. D'habitude, ces gens-là, on leur donne des médailles. Mais l'affaire était beaucoup plus compliquée.

Le 4 février 1953 la France entière découvre l'affaire Finaly. Le père un médecin juif autrichien est arrêté avec son épouse par la Gestapo. Ils ont le temps de mettre à l'abri leurs deux garçons, Robert et Gérald, qui à l'époque ont 2 et 3 ans. Les parents furent exterminés à Auswichtz. Après de multiples pérégrinations les enfants se retrouvèrent, la guerre terminée, aux mains d'une mère adoptive qui s'empressa de les plonger dans les fonts baptismaux. Quand on lui demanda de rendre les enfants, ils furent cachés de couvent en couvent car si on avait protégé deux petits juifs de l'extermination ce n'était pas pour les voir retourner à la synagogue. Curieuse mentalité des vainqueurs. « Le Méridional » publie en première page la photo de l'arrestation de mère Antonine muette durant sa garde à vue. Il fera passer cette histoire de conversion forcée, au rang de chronique pour la presse à scandale. On avait, à l'époque, les *people* qu'on pouvait. La morale, à ce moment-là n'était pas catholique mais républicaine. On finira par restituer les héros inattendus de ce fait divers aux parents proches de la famille. On oubliera vite, après le retour à la case départ du bon abbé Lemoine, les vaticinations politico-religieuses de tous ces biens pensants, croyant avoir sauvé une deuxième fois « ces petits

mécréants » des flammes, celles-là éternelles. On eut pendant quelque temps une paix royale car l'affaire avait fait tâche. Mais il en faut plus, à une communauté, pour ne pas retomber sur ses pieds. Et tout reprit comme avant. « Trompe-la-Mort » continua à gominer sa mèche sur son crâne, « Brosse » réintégra le collège en héros de la Résistance et la chorale put entonner à nouveau *Colchique dans les prés* oubliant, par la même occasion, que cette plante au si joli nom est un poison violent, dont 40mg peuvent envoyer *ad patres* un individu, omettant au passage, que les vaches qui paissent tranquillement ces jolies fleurs, à l'automne, demeurent à jamais les premières représentantes de l'élevage bio, vanté pour ses vertus éminemment nutritives, car intoxiquées seulement par des éléments naturels.

J'étais entré dans l'actualité par la petite porte. Déjà, cette époque, les faits divers étaient la principale nourriture des lecteurs des quotidiens. À peine quelques *people* et le trombinoscope des hommes politiques changeant de ministère comme de chemise. Il y avait, beaucoup plus intéressant, « la réclame », vantant des produits extraordinaires pour faire grossir la poitrine. Ça se présentait sous forme d'une ventouse de verre, dans laquelle on produisait du vide à l'aide d'une pompe aspirante manuelle. Le résultat était attesté par deux images : avant et après, sans être bien sûr de voir les deux mêmes roploplos. J'adorais aussi : « vous savez écrire, donc vous savez dessiner ». S'ensuivait une proposition alléchante de cours par correspondance, et l'on pouvait obtenir les détails de ces cours moyennant l'envoi de 10 timbres postes. Et puis « grandir à tout âge » : je me demandais s'il s'agissait d'une machine à étirement ou l'envoi de talonnettes. Mais la plus extraordinaire était la publicité, vantant la possibilité de détruire d'un seul coup tous les insectes : poux, puces, punaises, qui en l'absence de DDT croissaient et multipliaient. On avait bien inventé « La Marie-Rose », la mort parfumée des poux, comme le vantaient

les affiches déposées dans toutes les « bonnes pharmacies » mais jamais la thérapeutique radicale d'extermination de ces bestioles inhospitalières. Séduit par cet appel, je me décidais d'envoyer à l'adresse indiquée, une boîte postale sise à Monte-Carlo, mes dix timbres-poste, une fortune, pour recevoir cette méthode miracle. Je reçus quelques jours après, dans une enveloppe au format réduit, un petit marteau de bois, accompagné du mode d'emploi. Le conseil était intéressant mais je m'aperçus, en l'absence d'un bureau de vérification des annonces, que j'avais été couillonné. Cette notice ne présentait aucune difficulté quant à l'application du procédé. Il était écrit, encadré au centre de la feuille, en gros et gras caractères : « Prenez le maillet, visez derrière la tête et frappez fort ». Comme j'avais annoncé à la cantonade la commande dont j'étais en attente, je pris devant la famille un air furieux en annonçant, au bout de 15 jours, que le « produit » ne m'étant pas parvenu, j'allais adresser une réclamation à l'envoyeur. Évidemment je n'en fis rien, mais je conservais cette onéreuse leçon comme un gage de prudence pour mes achats futurs.

Tous les matins j'attendais au 48 de la rue Ferrari le passage de mon ami Philippe. Nous faisions route commune jusqu'au collège du Sacré-Cœur, en passant par la place Jean-Jaurès, qui s'appelait « La Plaine », allez donc savoir pourquoi, car c'était une des parties les plus hautes du centre-ville, et après la rue Saint-Savournin nous descendions la rue du Loisir, la rue la plus vantée de Marseille, pour débouler dans la rue Barthélémy où se trouvait notre cher collège.

Un matin où je demandai à Philippe s'il avait des frères ou des sœurs, il m'avoua avoir un frère aîné qui s'appelait Maurice et faisait de la danse. Je ne savais pas s'il était spécialisé dans le tango ou la valse mais curieux, j'insistai pour savoir si c'était un métier qui rapportait et si son père était content :

Tu sais mon père s'appelle Gaston Berger, il occupe un poste important à l'université et a dit à mon frère qu'il ne l'empêcherait pas de se produire à condition qu'il change de nom. Changer de nom pour aller danser me paraissait curieux :

– Mais où il danse ton frère ?

– Sur des scènes, au théâtre ou à l'opéra. Il danse dans des ballets.

Cette révélation m'intéressa au plus haut point.

– Mais alors, c'est un artiste ? Philippe sourit.

– Oui et même un grand artiste, il s'appelle Maurice. Il a transformé le nom de Berger en Béjart. Je vais te montrer une affiche du prochain spectacle de l'opéra de Marseille, son nom est dessus. Je la vis cette affiche, collée sur une colonne Morris.

– Mais alors tu es le frère d'une vedette ?

Je jurai que Maurice Béjart serait le premier personnage public, sur la liste des personnalités à rencontrer dans ma vie. Mais Maurice était souvent absent de Marseille et mon existence se poursuivit, sans que je puisse faire immédiatement sa connaissance. J'oubliai cette envie avec une certaine déception. Mais quand mon ami Alain, avec lequel je partageais aussi les bancs du collège, me fit part de l'inutilité de rencontrer des personnages célèbres, je pris ça pour de la jalousie :

– Non, me dit-il, tu sais que j'habite Carry-le-Rouet, là où Fernandel possède aussi une villa. Eh bien un matin, je vois arriver à quai son bateau de pêche « Caméra ». Je l'ai laissé s'amarrer et quand il est monté sur le quai, je lui ai demandé si je pouvais le prendre en photo.

– Et alors ?

– Alors, il m'a dit « casse-toi, petit con… » Et cette fois, en le voyant, j'ai pas rigolé.

J'avais donc le temps de rencontrer le grand Maurice. J'ai mis seulement 20 ans pour le trouver une première fois et 20 ans de plus pour partager avec lui un grand moment à la terrasse d'un bistrot d'Aix-en-Provence.

En 1967, au Festival d'Avignon, j'étais déjà fanatiquement conquis par le TNP de Jean Vilar, ayant attiré dans sa troupe les plus grands comédiens de l'époque. Évidemment Gérard Philippe, Philippe Noiret, Daniel Sorano, Daniel Ivernel…

J'allais retrouver Daniel Ivernel, en 1993, à Paris dans la maison de Claude Lemesle, ce fantastique auteur de plus de 3000 chansons, rue du Soldat de l'Armée d'Orient.

Daniel Ivernel descendait du premier étage, en robe de chambre et en pantoufles pour manifester son mécontentement à la suite du charivari qu'il nous entendait exécuter au rez-de-chaussée. Pensez, nous étions une joyeuse et studieuse troupe sous la houlette de Claude, venue boire les paroles du maître pour apprendre à bien écrire des chansons.

En parlant avec l'acteur, je m'aperçus de l'incohérence de ses propos. Il paraissait avoir perdu pas mal de repères. Je le regardai tristement. Je me mis à lui raconter les festivals d'Avignon, lui parler de Jean Vilar et de son rôle dans Lorenzaccio aux côtés de Gérard Philippe. Son visage s'éclaira et d'un seul coup, je retrouvai le magnifique artiste qui, en 1952, m'avait fait rêver sur la scène du Palais des Papes à Avignon. Il me dit être très déprimé et me demanda de prier mes collègues de lui permettre de s'endormir. Il remonta dans ses appartements et notre séance se termina dans le respect de cet attachant voisinage. Un peu plus tard quand nous « pianotâmes et guitarissâmes », il devait être endormi car il ne se manifesta plus. En 1999, j'appris son envol délibéré pour mettre un terme à sa souffrance, j'étais fier de lui. Il avait choisi la liberté dans cette fin de vie où le rideau de son théâtre était depuis longtemps baissé.

Mais en 1967 c'est le frère de Philippe Berger que j'étais venu voir dans la cour du palais des Papes. On y donnait la *Messe pour le temps présent*. Moi qui détestais les tutus et les entrechats, j'entrai ce jour-là de plain-pied dans le monde de la danse, séduit par la révolution introduite par Maurice Béjart.

Je m'imprégnai de musique et de chorégraphie et quand à la fin du ballet les danseurs invitèrent les spectateurs à monter sur scène, je me débrouillai pour atteindre les loges à la recherche du grand Maurice. Je ne le trouvai point. Il était déjà parti se reposer à son hôtel. Je fus extrêmement déçu, mais comme à ce moment-là ma vie devait être encore relativement longue et la sienne aussi, je me jurai de le retrouver. Ce qui arriva en 1995.

J'étais tranquillement installé aux « Deux Garçons », le café emblématique du cours Mirabeau à Aix-en-Provence quand je vis le danseur traverser le Cours et venir dans ma direction. Je me levai de mon siège, allai à sa rencontre et en abordant ce fantastique personnage, assez austère, je lui dis :

– Je vous reconnais, vous êtes le frère de Philippe Berger.

Interloqué, il se mit à sourire et m'invita à partager un thé à la terrasse pour que je lui raconte tout. Je lui parlai du compagnonnage avec son frère, de l'admiration qu'il avait pour lui et qu'il m'avait fait partager, l'amour de la danse dont j'étais habité depuis *La Messe*. Il me parla de Philippe. Celui-ci avait repris la demeure familiale dans les Alpes et s'occupait d'exploiter la propriété viticole.

Et quand je pense à Maurice Béjart, je me dis qu'en France, à cette époque on n'avait pas de pétrole mais encore moins d'idées. Il ne trouva jamais sa place dans le cercle restreint des maîtres de ballet, on lui préféra à Marseille Roland Petit et *Le truc en plume* de Zizi Jeanmaire.

Alors en 1959, n'obtenant aucune aide de l'État français, il partit pour la Belgique où il fit danser ses principaux ballets, accueilli à bras ouverts, par le Théâtre de la Monnaie. Là il créa sa compagnie *Le ballet du XXème siècle* et c'est au cours de son parcours mondial que la France put applaudir une dernière représentation, au Dôme de Marseille, de sa chorégraphie la plus célèbre, *le Boléro de Ravel*. On vit, à la fin du spectacle arriver sur scène un vieil homme fatigué, marchant lentement mais gardant au fond des yeux bleus la flamme du génie qu'il

n'avait jamais cessé d'être. Je compris que je ne le reverrai plus. Il avait adopté la nationalité suisse, dernier pied de nez à « *l'establishment* » culturel français et prit son envol définitif, dans ce qui était devenu « son » pays, à l'âge de 81 ans.

Elle était belle l'école dans les années 1950. On partait le matin, avec plaisir, pour toute une journée. Le cartable était léger car nous avions dans nos classes un pupitre dans lequel nos livres passaient la nuit. Nous entrions au collège à 8h30 et commencions les cours à 9 heures. À 10h30, première récréation avec ce « référent bondissant » qu'à l'époque nous appelions simplement ballon. Et puis la table de ping-pong et les parties endiablées où le perdant laissait sa place au prochain adversaire. De 11h à 12h nouvelle heure cours. Et le réfectoire. Dans le silence nous mangions. J'avais accepté d'être pendant ces repas silencieux, le lecteur. Assis sur une estrade, devant un pupitre, je lisais avec ardeur *L'île au trésor* ou *Les Trois Mousquetaires* devant un auditoire suspendu à mes lèvres. J'en tirais une certaine fierté. J'avais ensuite le privilège de déjeuner tout seul, après la fin du repas des demi-pensionnaires, servi « à l'assiette » par les dames de service.

Je rejoignais les camarades pour la deuxième récréation qui se terminait à 14h. Puis à nouveau nous redevenions studieux jusqu'à 16h30 où la troisième récréation se poursuivait jusqu'à 17h pour laisser place à l'étude du soir. Là nous avions le temps d'apprendre les leçons du lendemain et de faire les devoirs. À 19 heures on nous rendait notre liberté. Nous repartions par petits groupes. Avec Jacques et Alain nous stoppions net devant le « Bar de l'angle » pour y taper quelques parties de flipper. Parfois nous faisions un détour par « les Salons Pelissier » où le premier étage abritait quatre tables de ping-pong. On regardait l'heure car nous avions permission jusqu'à 19h45. Et là, retour dans ce monde de sourires et de tendresse que constituait toute ma famille.

On travaillait tous les jours suivant les mêmes horaires. Le mercredi matin nous avions plein air, à l'œuvre Lallemand, à quelques encablures du collège où nous pratiquions le football, le basket, ou l'athlétisme sous l'œil vigilant du professeur de gymnastique. Une piscine fut même construite et mise en eau l'année suivante. On nous recommanda de ne pas uriner en nous baignant car nous serions irrémédiablement poursuivis par une traînée violette. Évidemment la première chose que nous fîmes fut de pisser pour tester la validité de cette réaction chimique qui ne se produisit jamais. Nous avions pris en flagrant délit de mensonge le maître de gymnastique, mais nous décidâmes de ne plus renouveler l'expérience pour ne pas pratiquer, comme cela se fait dans certains pays asiatiques, une « urothérapie » certes homéopathique mais peu conforme aux boissons que nous aimions ingurgiter.

Le jeudi était le jour de repos et s'il n'était pas perturbé par quelques heures de colle chacun de son côté avait ses loisirs préférés.

Moi, c'était d'abord le foot et nous nous retrouvions, dans le championnat inter-écoles sur les différents terrains jouxtant le centre et la périphérie de Marseille. Nous attendions le vendredi matin pour retrouver nos études et la semaine se terminait le samedi à 16h30. C'était le temps, où malgré les classes de plus de 30 élèves nous étions attentifs et silencieux pendant la durée des cours. Jamais personne n'a parlé de fatigue des écoliers, de programmes surabondants. Notre soif d'apprendre et de connaître demeurait la seule curiosité de ces jours de classe. Bien sûr ça chahutait, mais en évitant de se faire prendre. Les sorties scolaires n'étaient pas encadrées par un régiment de gendarmes. Chacun suivait son chemin. On avait, comme tous les gosses, les pensées aux jeux et aux rires mais on évitait d'avoir affaire aux sanctions disciplinaires pour ne pas emmerder nos jeudis.

Alors j'appris le français, la littérature, les mathématiques, l'anglais, les sciences naturelles, l'histoire et la géographie… Et tout le reste. C'était l'époque de la tête bien pleine et les récitations fréquentes permettaient d'éjecter les matières préalablement emmagasinées. Encore une digestion après une incorporation méthodique et quasi-quotidienne. Une macération interne dans laquelle émergerait plus tard l'essentiel, quand nous aurions oublié l'accessoire.

J'en ai chié pour les maths et tellement chié qu'il n'est resté pas grand-chose. Tout fut déversé dans le réceptacle de mon ignorance, comme un dérangement interne, dont j'eus tôt fait de me débarrasser.

Se prolongeaient encore ces longues divagations narratives de mes conduites intérieures. J'avais un peu honte de mettre à jour ce déferlement de souvenirs, transitant le plus souvent par les voies appelées naturelles. Et pourtant, il faut bien se mettre ça dans la tête et l'expulser dans ce que j'appellerais une diarrhée « graphoreïque » pour comprendre, une fois les mots posés sur le papier, l'importance capitale de ces évènements qui vont nous suivre jusqu'à la fin de nos jours. Au hasard des rencontres, quand vous dites à votre interlocuteur « comment allez-vous ? », sous-entendu cela signifie « comment allez-vous à la selle ? » et s'il vous répond « pas très bien » vous pouvez en conclure qu'il est constipé. Ne poursuivez pas plus loin la connaissance de cet individu, car vous avez des chances de le trouver aussi constipé sur le plan des sentiments, des affects et du portefeuille.

J'ai tellement voyagé dans cette pensée prégnante parfumant ma vie d'effluves excrémentiels, qu'elles étaient entrées dans mon quotidien, comme une chose normale et nullement repoussante. On finit par s'habituer à beaucoup de choses, et l'odeur de la merde, ne m'est pas apparue au cours de ma jeune vie, que comme l'épreuve la plus difficile de l'existence à franchir. C'est à ce point de ma narration, que je fis surgir, pour

le plus grand bénéfice de ma compréhension immédiate des phénomènes, des connaissances acquises beaucoup plus tard.

Faudra attendre 1992 pour voir Win Delvoye, concevoir *Cloaca*, la première machine à fabriquer du caca, précédé en 1961 par Piero Manzoni, ayant commercialisé ses *Merda d'artista*, mettant en conserve, dans 90 boîtes cylindriques, sa propre merde, vendues aux enchères, en 2012, au prix de 200 000 euros, la boîte. Vous voyez, tout de suite, l'importance de stade fécal, injustement dédaigné.

Je sentais, qu'il y avait, dans presque tous les actes de la vie, une participation effective de ces fonctions digestives. Plus que l'existence du Père Noël, la perte de sa dernière dent par un centenaire de la Creuse ou l'opposition constituée en face de Charles Trenet, pour l'empêcher d'entrer à l'Académie Française, ce dont je me tamponnais le coquillard, je fus surpris de trouver, enfin, dans mes études psychiatriques, l'explication lumineuse de toute ma jeunesse. La conviction de l'utilité de cette obsession, compagne de mes jeunes années, s'accompagnait du désespoir de savoir, qu'une partie de l'humanité, avait échappé à cette préoccupation essentielle. Je fus convaincu, qu'une partie importante des humains, n'était pas entièrement finie.

Je m'aperçus plus tard en entrant en psychiatrie, puis en psychanalyse que j'avais retrouvé, au travers de mes actes, de mes sensations et de mes observations de l'époque, le premier des stades : le stade anal, l'un des principes fondamentaux de l'éminent Sigmund Freud. Il était quand même « pas mal » ce toxicomane tabagique, porté naturellement vers un comportement « fantasmatiquement » incestueux envers sa grande fille Anna, qui poursuivra plus tard, les routes tracées par son illustre père. Décider qu'à deux-trois ans l'enfant découvre le plaisir de retenir ses matières fécales et de les expulser, souvent difficilement, par peur de perdre une partie de son corps. S'il

fait caca volontiers, c'est pour donner un cadeau à sa maman. Le petit Sigmund avait sûrement dû téter le sein maternel, sans avaler des séries de petits pots, confectionnés par de grands gastronomes, dans ces usines à bouffe où l'on prépare, pour le plus grand bien de nos enfants, ces mixtures colorées et diverses. Ah ! Le sein maternel, cet objet que l'enfant incorpore à son propre corps, d'où il extrait la sève nourrissante de sa petite machine. Comment ces denrées liquides seront quand même compactées, pour produire de la matière consistante, je ne l'ai pas encore complètement compris. Évidemment l'explication est relativement plus facile pour les jeunes générations qui avalent ces aliments informes, ensevelis dans de petits pots de verre, maquillés comme des camions volés, en leur apportant, dans cette pâte molle, une multitude de composés.

– Mange, mon amour, c'est du colin avec des carottes… Ce sont des petits pois-poulet.

La bouche s'ouvre, il en entre autant dans le gosier qu'il en dégouline sur le bavoir et la dernière cuillère, « pour papa ou pour maman », reste au fond de l'assiette, devant l'adulte hésitant à la savourer.

Vers trois ans, quand même, on avait dû lui faire ingurgiter du bœuf finement hâché. Il devait le tourner et le retourner dans la bouche sans l'avaler, ressemblant momentanément à un hamster anorexique. « Mâche… Avale » répétait en s'excitant quelque peu sa mère. La dilution par quelques gorgées d'eau finissait par avoir raison de cet entassement maxillo-buccal et allait rejoindre, à travers l'œsophage, son petit estomac, point de départ de la grande aventure. Faut alors une sacrée chimie intérieure pour extirper, de cette masse musculaire, les ingrédients nécessaires au bon développement du bambin. Une sorte de tri sélectif où tout ce qui est recyclable est conservé pour la suite des évènements et dont l'autre partie, après un transit iléo-colique plus ou moins long, va descendre jusqu'au petit réservoir, bordant l'orifice naturel du retour à l'air libre.

Alors voilà, le paquet est en place, prêt à être livré et je te débarrasse de tes langes et je te colle sur le pot. Là commence la cérémonie. Mais c'est sans faire cas du petit malfaisant, qui a décidé, une fois pour toutes, de faire ce qu'il veut avec ce qui lui appartient. Le maintien sur l'édicule arrache quelques cris déchirants ou une immobilité contemplative armé d'un sourire ravageur. Et son inconscient travaille comme un mécanisme d'horloge astronomique. Il n'a peut-être pas les moyens de se défendre, le petit anarchiste, mais il peut quand même s'opposer. Ce n'est pas rien de perdre une partie de soi et s'il allait lui manquer quelque chose. Celui qui gueule, continue de gueuler et celui, qui d'abord souriait, finit par froncer la bouche et les sourcils dans une moue désespérée à fendre le cœur de cette mère, perçue comme une voleuse. Angoisse, constipation, angoisse jusqu'à ce que la torture soit interrompue par la génitrice, décidée à mettre au plus tôt au lit le récalcitrant. Un nouvel emballage de langes lui permettra, comme un écureuil, de garnir ces linges blancs, amoureusement lessivés, de l'offrande conservée un certain temps en silence. Mais peut-être l'odeur ou l'écrasement du produit, reconditionné par son intestin, remontant d'abord vers sa taille et descendant vers ses attributs sexuels, pas encore découverts, déclenchera des pleurs, incitant la maman à venir vider ces provisions, pas destinées à passer l'hiver au chaud.

Et le petit Sigismund Schlomo Freud, garda à l'abri, au plus profond de son être, le souvenir de ses premiers émois, qui constituèrent plus tard la base de ses importantes découvertes.

Papa Jakob et maman Amalia reproduisirent les mêmes comportements sur les neuf enfants suivants dont, parmi les sept survivants, seul le petit Sigismund s'occupera sa vie durant.

Car il n'en est pas resté là le brave homme. Il allait après le caca percer les mystères du pipi et de la zigounette. Mais il faut bien dire que le pipi et le caca constituent des actes dont la fréquence est infiniment supérieure à celle de la copulation.

D'ailleurs lui-même, s'il étala en long en large et en travers ses constatations sur ces deux composantes, ne comprit pas grand-chose aux fonctions érotiques. Il baptisa la femme « le continent noir », preuve qu'il ne vit dans ce continent pas grand-chose ou bien qu'il forniqua le plus souvent tous feux éteints. Longtemps chaste et respectueux envers l'autre sexe, il finit quand même, après son mariage, à coproduire six enfants : trois garçons et trois filles dont la petite dernière Anna poursuivra l'enrichissement du terreau, laissé en jachère à la mort de son père. Nous savons donc qu'il copula au moins six fois mais retournant toujours à ses préoccupations premières, nous ne savons rien du déroulement des ébats érotiques du couple et son amour platonique et tardif avec la Princesse Marie Bonaparte ne font l'objet d'aucune correspondance, à l'exception de quelques ragots colportés par des disciples jaloux.

Mes pérégrinations entéro-coliques et villeuses s'arrêtèrent vers l'âge de 12 ans. Le souvenir persistant, mais maîtrisé me permit d'entrer, de façon quelque peu tardive, dans cette phase, où les attributs mâles commencèrent à m'intéresser davantage. Vous me direz, c'eut pu commencer plus tôt. C'est ce que me raconta une donzelle assez relax, en m'expliquant avoir eu son premier orgasme, en Italie, en se rinçant la « foufounette » sur un bidet, équipé d'un petit jet pointé sur son petit nid imberbe. Elle avait, soi-disant, tout juste 5 ans. Mais compte tenu de l'attaque subite dont elle me rendit victime à 14 ans, je supposai que son explosion jubilatoire était antérieure à l'âge de ses aveux.

Ne brûlons pas les étapes. On ne sort pas de ces fantasmagories fécales par un mot ou par un geste. Vous verrez comme c'est utile, quand un jour on affronte la psychanalyse. Quand je vous l'aurai expliquée, peut-être rêverez-vous de visser une plaque au bas de votre immeuble, parce que la psychanalyse est la seule discipline universitaire ne nécessitant, pour son

exercice, aucun diplôme. Alors, avant de vous lancer, essayez de terminer cet ouvrage. Peut-être pourrez-vous échapper à quelques années passées sur le divan, en ayant dépensé, sans feuille de maladie, l'équivalent d'un duplex en Lozère.

Pour se ruiner en ruminant, il n'y a pas mieux. Au cas où vous auriez même refoulé l'assassinat du roi de Yougoslavie, vous seriez obligé de le revivre dans toute sa dimension. L'avantage c'est qu'à ce moment-là, il y aurait prescription. Mais comme je n'ai encore tué personne, j'ai pu, pendant mes onéreuses séances, étaler de manière festive les formes, les matières, les couleurs et les lieux, témoins du riche contenu de mon inconscient, dans une émouvante fantasmagorie narrative.

Remarque : la psychanalyse c'est quand même pépère. Tu parles de toi comme si c'était la chose la plus importante au monde. D'accord, tu payes, mais normalement on t'écoute. Allez savoir pourquoi, la première pensée qui me revint ce fut Adolf Hitler. Comme début il y a sûrement mieux, mais mon thérapeute m'avait demandé de parler de la première chose me passa par l'esprit, ce fut lui. Et je ne le regrette pas. Il allait compléter le bagage intellectuel confectionné à l'école. Je m'étais jusqu'alors préoccupé, seulement de l'élément fécal, sans savoir que l'autre mégalo-paranoïaque allait transformer une partie du genre humain en compost.

Ces épisodes introspectifs avaient été inconsciemment nourris par la période guerrière précédemment traversée. Ce n'est pas seulement la contemplation et la fréquentation régulière des latrines qui peut, à elle seule, forger le contenu de nos structures mentales. Il m'a fallu naviguer dans ces heures incertaines où l'homme est encore assez con pour hâter sa sortie de route. On n'a pas tous la chance de vivre, à l'intérieur même de son pays, de tels bouleversements. Faut être bien placé, aux premières loges, pour contempler la bêtise humaine, gonflée par la suffisance de cerveaux encore inachevés. À cette époque si on chiait moins en raison des restrictions, on était quand

même dans la merde. Je compris beaucoup plus tard cette transgression sémantique, quand je mis dans le même pot l'aspect matériel de cette substance, avec son équivalent sublimé, qui allait la rejoindre dans un même magma.

Marseille dans les années 50 s'était refait une beauté. Pas trop de bagnoles. Tu n'en avais pas une nouvelle simplement en passant à la concession. Tu la commandais. Elle t'arrivait le plus souvent après plusieurs mois d'attente, et pas de la couleur voulue. Imagine : il te fallait attendre un an et demi pour te faire livrer une « Deuche » Citroën, et encore en connaissant le chef de vente ou la cousine du frère de la femme de son oncle avec laquelle il avait fait le casse d'une pizzeria.

Le téléphone c'était du pareil au même. À part les professions représentant quelque intérêt, dans le domaine public, médecin, fils de consul, directeur du stade Vélodrome, il fallait déposer sa demande, et s'armer de patience. Je ne sais pas comment nous faisions pour nous retrouver avec les copains, mais ça tenait du téléphone arabe et de la mémoire transformée en calendrier.

La Canebière ressemblait à la Canebière, pas comme aujourd'hui, une espèce de conduit labouré par les rails de tram, après avoir bouffé les arbres et les trottoirs. Que tous les cinémas se sont cassés, peut-être gênés par l'odeur des frites et des étrons de chiens, et que pour boire, faut avoir sur soi sa mignonette de flotte, car tous les grands cafés ont laissé la place à des banques où à part quelques nantis, plus personne ne vient retirer du pognon. C'est beau les banques. Elles entassent, paraît-il, des millions. C'étaient d'abord des anciens francs puis des nouveaux francs et maintenant des euros. Au fond rien n'a changé à part la couleur des billets. Les pauvres sont de plus en plus pauvres et les riches de plus en plus riches, surtout les footballeurs qui font, au moins, au passage, le bonheur de

quelques nanas dont le corps ne se satisferait pas de se lover dans un deux pièces-cuisine.

Après la guerre on voyait le bonheur partout. Ça pétait plus dans l'atmosphère et à part quelques zigouillages de-ci de-là, organisés par les Guérini, empereurs du milieu à Marseille, tout respirait le calme et la tranquillité.

À treize ans en 1954, j'entrai en troisième. Ce n'était pas un exploit. La moyenne se situait autour de quatorze ans. Le bac nous attendait en première. Il se déroulait en deux parties et sur deux ans. Nous présentions la première épreuve, le succès nous permettait d'accéder à la classe de philosophie, de sciences expérimentales ou de mathématiques. Mathématique, le mot lui-même me faisait frémir. Je me rabattis sur les sciences expérimentales, car j'avais décidé, pour faire plaisir à papa d'entreprendre après les bacs, des études médicales. Cette spécialité n'existant pas dans mon collège, j'émigrai, pour cette terminale, au lycée Perrier.

L'année en « science-ex » fut une catastrophe. Je passai un an dans la salle de cours, à ne pas savoir de quoi parlait mon professeur. Je fus étalé dans les grandes largeurs à la session de juin. Je passai, en guise de vacances, un mois d'été dans une boîte à bac ouverte à Aix pour la circonstance. À la session de septembre je décrochai sans peine la deuxième partie du bac en philosophie. L'avenir s'ouvrait devant moi.

Ce fut à partir de la troisième que l'intérêt pour l'étude des fonctions digestives prit fin pour laisser la place à la découverte d'une fonction oh! Combien plus passionnante: la sexualité. Si personne ne parlait plus de sa tripe, les discussions sur la zigounette allaient prendre leur essor.

Nous étions tous vaguement amoureux d'une petite robe à fleurs, croisée par notre regard, ou par une affiche cinématographique, présentant les formes arrondies de Martine

Carol dans *Caroline Ch*érie. J'arrivai un jour, au cinéma de la Plaine, à pénétrer dans cette salle où le film se jouait. Il était interdit aux moins de 18 ans, mais l'issue de secours était restée, ce jour-là, malencontreusement ouverte. Alors ! Mes aïeux, les séances étant permanentes, je pus dévorer à deux reprises les seins de La Martine, dans un émoi que je qualifierai aujourd'hui de sentimentalo-sexuel. Ces deux petits monticules devinrent immédiatement mon Annapurna. J'en rêvais chaque nuit, attendant le moment de les contempler, un jour, dans ma réalité quotidienne. Nous fantasmions déjà sur les « belles passantes » qui déambulaient, maquillées comme des camions volés, dans la rue voisine descendant jusqu'à la Canebière. Nous nous tordions le cou, à la fenêtre de la classe de troisième, donnant directement sur le ballet élégant et bariolé de ces créatures de désir. Nous suspections notre professeur de fréquenter ces aimables créatures car, sitôt la classe terminée, il quittait sa soutane pour revêtir sa tenue civile.

Au cours des récréations les commentaires allaient bon train. Nous nous désintéressions quelque peu des paniers de basket-ball pour parler cul.

– T'as déjà baisé ? me demanda Jacques Brassard

– Parce que toi peut-être t'as baisé…

Furieux de la mise en doute de ses affirmations il me dit :

– Si tu veux, viens avec moi dans les chiottes, je te montrerais que je ne suis plus puceau.

J'imaginai que cette fornication avouée, avait laissé sur son sexe des traces indélébiles, mais n'ayant pas envie de partager, dans l'ombre des cabinets, cette curiosité, je me contentai de répondre :

– Je sais… Je sais.

En fait je ne savais rien du tout, je m'étais jusqu'alors contenté de tripoter nuitamment mes organes génitaux, une fois la famille endormie.

Quel bonheur que la masturbation, ce plaisir solitaire accompagné au début par la poitrine de Martine Carol et souvent réitérée, car la bandaison est à l'adolescence, ce que la raideur est aux articulations des immortels de l'Académie.

Nous avions dans notre classe le petit Duramont. Il croisait ses jambes, pour se coincer le petit baigneur et se secouait, sur un rythme allant *crescendo*, jusqu'à l'extase finale. Nous attendions le début du spectacle. Le diable, il se branlait du matin au soir, dans un inextinguible besoin de satisfaire sa pulsion. Il était passablement maigre et relativement petit. Il était peut-être devenu sourd, car il ne semblait guère être dérangé par les couinements qu'il poussait et les craquements du bureau, devant lequel il était installé. Il fallait que le maître, se retournant du tableau demande à Duramont de cesser cette agitation stérile qu'il assimilait, sans doute, à une quelconque danse de Saint Guy. Le bon père était le seul à ne pas avoir vu, dans les tremblements convulsifs de l'élève, le lent cheminement vers des bonheurs solitaires, évidemment interdits par morale et ouvrant la porte à des affections épouvantables ! On avait oublié qu'un certain Onan, être biblique par excellence, avait coutume de répandre sa semence sur le sol, pour ne pas engrosser la femme de son frère. Après tout, l'exemple venait de loin mais à cette époque nous ne le savions pas. On aurait pu alors, mettre cette pratique dans la kyrielle des rites émaillant notre éducation. La branlette était le principal sujet de conversation, au cours des séances passées au confessionnal. Nous avions la possibilité de demander une absence momentanée des études pour nous rendre au dévidoir de péchés. La majorité d'entre nous avait jeté son dévolu sur l'abbé Corneloup qui, d'un côté, puait vraiment de la gueule, mais avait l'avantage de ne prescrire que de petites pénitences, sans doute en souvenir des manipulations exercées sur lui-même, effacées par sa confession suivante. La question était rituelle :

– Albert, as-tu fait de vilains gestes ?

Comme je n'avais pas défoncé la bouille d'un camarade, évidemment plus petit que moi, que j'avais seulement piqué quelques bonbons à la devanture de la baraque à pizza de la place Jean Jaurès et dérobé dans la poche du paternel de la monnaie pendant ses ablutions matinales, je comprenais sur quel terrain il voulait m'amener.

– Oui, mon père, j'ai fait quelques vilains gestes.

Je ne donnais pas de nombre, c'eut été prétentieux. Mais à l'époque où la sexualité n'a guère besoin de repos compensateur, il était possible de se besogner plusieurs fois par jour, pour peu qu'on s'emmerde, que la leçon à apprendre soit indigeste ou que la vision divine des seins de Martine Carol fasse leur apparition. Je m'en tirais avec un « Notre Père » et deux « Je vous salue Marie », punition quelque peu dérisoire au regard des plaisirs assouvis.

Mais c'est la petite boulangère de la Plaine qui me fit dériver des appâts de *Caroline Ch*érie. Je la rencontrai au sortir de l'étude du soir. Elle déambulait avec deux autres copines, intéressées par le passage des garçons. Elle me toucha la main pour me dire bonsoir et mon cœur se mit à battre à tout rompre. Elle n'avait pas les appâts de la vedette, mais les petites boules pointant sous son corsage me parurent dignes d'admiration. Je lui débitai deux ou trois conneries, incapable de dire autre chose. Elle se mit à rire avec ses compagnes et j'eus sur le coup l'impression de sentir mon cœur s'arrêter de battre. Ce premier coup de foudre se transformait en coup de bambou.

– On se revoit demain soir ?

Les « trois grâces » nous tournèrent le dos et l'une balança :

– Non, vous êtes trop jeunes.

– Ah ! Les salopes, me dit Alain, toutes les mêmes. Des allumeuses, rien que des allumeuses. Y en a pas une qui sait « rouler un patin ».

Nous fîmes front contre la malveillance de ces petites connes et nous jurâmes de n'entreprendre l'assaut du sexe féminin, qu'auprès de filles plus mûres et déjà expérimentées.

Cela se produisit en classe de première. Nous regardions Jacques Brassard comme un maître en la matière. Malgré ses quinze ans révolus, il arborait une petite moustache derrière laquelle se cachait certainement la résolution de nos problèmes acnéiques. Il nous révéla, avec une voix de conspirateur, au cours d'une récréation, qu'il faisait l'amour au moins une fois par semaine, pour dix francs. La somme me parut monstrueuse au regard d'une activité que je ne savais pas onéreuse.

– Vous connaissez la rue du Musée ?

Je ne me voyais pas payer une entrée dans un établissement culturel, pour satisfaire une curiosité paraissant davantage s'accomplir dans une chambre à coucher, et certainement pas devant une œuvre d'art suspendue aux murs de cette vénérable maison.

Il nous raconta, avec gourmandise, que dans l'hôtel de Venise, sis au 23 de la rue du Musée, juste derrière la Canebière, se trouvait le lieu où il abritait ses amours périodiques et tarifées. Moyennant, nous dit-il, la somme de 5 francs, nous avions droit à la partie inférieure de son anatomie et pour 5 francs de plus, elle enlevait le soutien-gorge. Il nous apprit qu'elle était blonde et s'appelait Sylvia. Vous ne pouviez pas vous tromper :

– Elles sont plusieurs mais c'est la seule qui ne porte pas de talons hauts.

Je la reconnus tout de suite. Elle devait mesurer au moins un mètre quatre-vingt-dix et je pensai que pour la somme demandée, ramenée à la grandeur de la personne, je n'allais pas être volé. J'étais ému et ne savais pas trop comment aborder la délicieuse personne promise à mon dépucelage. Je n'eus pas à faire de grands efforts de séduction. Elle s'empara aussitôt de l'affaire, me proposant de la suivre dans l'antre de ses activités. Je ne me fis pas prier à deux fois. Après un rapide coup

d'œil dans la rue, pour voir si je ne rencontrai personne de ma connaissance, ce qui avait peu de chance d'arriver, vu la fréquentation du quartier, j'entrai sur ses pas dans l'hôtel de Venise, dont le luxe ne reflétait en rien les ors de la cité des Doges. Un couloir obscur, un escalier étroit, grimpant sur au moins deux étages et une odeur de muguet couvert par endroits par des senteurs d'eau de javel.

Et alors, là, suivant « la belle » dans l'escalier et levant les yeux, j'aperçus tout d'abord la brièveté de sa jupe, s'arrêtant bien au-dessus des genoux. Sous les volants de ce vêtement, réduit à sa plus simple expression, une petite culotte rose bonbon, moulant deux petites fesses bien arrondies. Ce postérieur fut pour moi une révélation. Il n'était plus la boîte à caca qui m'avait poursuivi jusque-là dans les réflexions de ma période anale. J'allais dans un instant, dépasser le premier stade de mon développement. S'ouvraient, devant moi, les perspectives aventureuses et jubilatoires, devant jalonner le restant de mon existence.

N'exagérons rien, ce jour-là ne fut pas le triomphe du savoir sur l'ignorance. D'abord, à part quelques touche-pipi avec mes sœurs, je ne savais pas encore dans quel univers j'allais évoluer. Mon excitation avait été proportionnelle au nombre d'escaliers franchis et comme elle s'était arrêtée au premier étage, en ouvrant la porte d'une chambre, je découvris, prestement, l'autel de mon initiation. Elle était déjà à poil, me demandant si je comptais rester habillé. Elle était vieille. Elle avait au moins trente ans. Blonde, mince et rieuse. Mon embarras l'amusait et laissait éclater, sous mon apparente décontraction un soupçon de culpabilité, dont je comptais me défaire lors d'une prochaine confession.

Alors, là, quand j'appris beaucoup plus tard, qu'on avait commenté les activités sexuelles de notre hyperactif et inoxydable Président Jacques Chirac par cette périphrase « cinq minutes, douche comprise », je compris que ce jour-là, j'avais

battu son record. Tout fut bouclé avant même d'avoir commencé et terminé, après un orgasme prématuré, par une tentative de pénétration dans la caverne, avec une « demie-molle ». Je me jurai, après cette Bérézina, de renouveler l'expérience, en ayant auparavant, avant d'entrer en contact avec une « belle », passé les préliminaires en solitaire, pour faire durer plus longtemps la deuxième chance.

À défaut d'avoir irrémédiablement sublimé mon passage du stade anal au stade génital, mon aventure de la rue du Musée m'avait permis, une bonne fois pour toutes, de manière fort rudimentaire, de tourner le dos à mon pucelage. Je n'en tirai pas une gloire inoubliable. Je trouvai que cette activité, jusqu'alors terriblement fantasmée, devait receler des trésors autrement estimables que cette parodie sexuelle, rapidement effectuée dans le tréfonds d'une étrangère. J'avais quand même eu l'avantage de ne pas recueillir, comme mon camarade de classe Bernard Ducoin, à qui j'avais confié l'adresse de cette initiatrice, une quantité non négligeable de morpions. Les ayant laissés d'abord se multiplier, avant de découvrir l'origine de ses démangeaisons, il finit par en venir à bout, sur les conseils du toujours attentif Jean-Claude, par le saupoudrage de son pubis, avec une poudre à base de DDT utilisée pour l'attaque domestique des insectes rampants.

Je partis, cet été-là pour Megève, grâce à l'amabilité de l'oncle Pépito, un ami de longue date de mon père, qui eut la bonne idée de m'emmener avec lui, dans cette station. Il y allait depuis deux ans pour faire bénéficier de l'altitude, sa fille Mercédès, victime d'une primo-infection sévère, et pour laquelle il avait refusé le passage en sanatorium.

C'est beau la montagne l'été. La fraîcheur des nuits venait caresser mon sommeil et dans les pas de Mercédès, j'allais me trouver propulsé dans le monde des adultes. Le chalet était à

mi-pente du mont d'Arbois. Tous les gens que je croisais me semblaient traverser l'existence avec désinvolture.

Le premier arrêt en fin de matinée se faisait sur la place du village au bar « Le Cintra ». Mercédès y commandait un jus d'ananas (qu'elle prononçait « ananasse ») et je me faisais servir, voluptueusement, une menthe à l'eau. Il n'y avait pas ce matin-là beaucoup de monde en terrasse. Celly, le patron des lieux, connaissait Mercédès. Il me trouva plutôt sympathique et me demanda si je connaissais Annabel. Il m'aurait demandé si j'étais parent avec le vizir de Kalapouthra, je n'en aurais pas été plus surpris. Devant ma moue interrogative, il m'explique qu'Annabel était, avec Juliette Gréco, une des deux muses de Saint-Germain-des-Prés, éclairant quelque peu ma lanterne.

J'avais en effet été initié à ce que l'on appelait « l'existentialisme », par la lecture de Jean-Paul Sartre, pape de cet ordre nouveau et qui consistait pour moi à s'habiller en noir. À part ça, les aventures de Tarzan m'apparaissaient, sur le plan vestimentaire davantage dignes d'intérêt.

Je vis arriver une grande et belle dame en compagnie d'un homme qui pouvait être son père. Celly, le patron du lieu, après avoir salué les nouveaux venus, les accompagna jusqu'à notre table et fit les présentations.

– Annabel… Paul Olivier… deux de plus, ce soir pour le Monopoly.

Et c'est ainsi que débuta ma rencontre avec deux nouveaux personnages pour ce temps béni des vacances.

Paul Olivier était l'agent de Raimu. Il avait longtemps accompagné sa carrière jusqu'au jour, où notre monstre sacré, formidable César dans la trilogie de Marcel Pagnol, avait décidé de se faire opérer des hémorroïdes. Il ne se réveilla pas de l'anesthésie et à 52 ans nous laissa orphelins d'une carrière encore en devenir. Paul me raconta qu'Orson Welles, ayant pris le bateau pour venir rencontrer, celui qu'il disait être le plus grand acteur au monde, après avoir assisté à New York à

une projection de *La femme du boulanger* fut plongé dans une émouvante tristesse, en apprenant son décès. Raimu avait fait un orphelin de plus et Paul garda pour Orson une tendresse et une amitié qu'il prolongea jusqu'à la fin de sa vie.

Nous débutâmes le soir même une partie de Monopoly jusqu'à 23 heures, quand Celly décida de nous mettre à la porte. On se donna rendez-vous pour l'apéritif du lendemain.

Un des jours suivants, Paul me demanda si je n'aimerais pas faire du cinéma. Cette offre exceptionnelle descendit sur moi comme le Saint-Esprit sur les apôtres. Il me proposa de venir à Paris, faire un bout d'essai dans le film qu'allait commencer à tourner son ami Jean Delannoy : *Chiens perdus sans collier*. Tu parles si je sautais sur l'occasion. Mais Mercédès, sans doute un peu jalouse, glissa dans le creux de l'oreille de Paul que mes parents ne me donneraient pas la permission d'aller à Paris pour un bout d'essai. Paul ne m'en parla plus et je vis ce jour-là ma carrière cinématographique débuter et s'achever en même temps.

Après les vacances je ne revis plus jamais Paul mais je suivis le devenir d'Annabel. Elle s'était mariée avec le peintre Bernard Buffet et avait, par là même, arrêté ses balades dans les nuits de Paris, pour entamer une carrière dans la littérature. Henri Jeanson, critique d'art et de cinéma, qui n'était pas à une vacherie près (ayant assisté à la représentation intégrale du *Soulier de Satin* de Paul Claudel), avait écrit dans un billet d'humeur : « heureusement qu'il n'y avait pas la paire ! », poursuivit à propos de l'ouvrage d'Annabel *L'amour quotidien*. Il affirma que dans cette œuvre, l'intrigue rebondissait de matelas en matelas. Jeanson aurait tué père et mère pour une épouvantable vacherie. Il n'arriva pas à trucider Annabel. Elle quitta définitivement la scène en 2005.

Je rencontrai deux jours après Françoise Detaille. Elle avait au moins 17 ans, grande, blonde et rouennaise. Je fis sa connaissance sur le parcours du golf miniature du Mont d'Arbois. Dix

ou douze petits trous, que nous enfilions ensemble, où elle commença à rectifier ma position de tenue du club, en se collant derrière moi et en appuyant délicieusement ses petits seins sur mon dos. Je demeurai volontairement approximatif dans la tenue de ma canne, pour continuer de ressentir encore longtemps la saillie de sa poitrine. J'étais dans un état d'excitation indescriptible et mon système génital réagissait à chacune de ces pressions. L'idée me vint, furtivement, d'être soudainement pris d'une colique. Je dominais courageusement mes fonctions excrétoires, pour me concentrer sur les émois venant habiter la partie inférieure de mon corps.

Nous poursuivîmes nos activités érotico-sportives jusqu'à la tombée de la nuit puis, ayant rendu notre matériel, elle m'entraîna derrière l'établissement. Elle me serra contre elle, appliqua délicatement ses lèvres sur ma bouche et sa langue commença à fourrager l'intérieur de ma cavité buccale. Je tirai la langue par la force des choses et nous fîmes danser, dans nos cavités respectives, ce que j'appris plus tard être un muscle commandé par le nerf glosso-pharyngien. Sans connaître l'anatomie je laissai libre cours à ma fantaisie, imaginant poétiquement qu'il n'était pas nécessaire, pour faire avancer une voiture de connaître le fonctionnement du moteur à explosion. Ce « frotti-frotta » vint à bout de mes résistances et le fondement arrière de mon anatomie étant irrémédiablement fermé, je sentis exploser à l'intérieur de ma petite culotte, le flux jouissif et libératoire de mon désir, jusqu'alors contenu. Elle me regarda souriante et détendue :

– Tu as joui ? Demain tu viens chez moi, mon père part pour la journée, nous aurons le temps d'apprendre à nous aimer.

Je ne dormis pas de la nuit mais mon sexe demeura durant ces heures en état d'excitation et d'attente, dans l'espoir de découvrir enfin la sexualité.

Je garde encore aujourd'hui, l'ambiance tiède et feutrée du chalet de Françoise. Quand je sonnai à la porte de sa demeure, mon doigt imagina toucher l'entrée d'un paradis, où les pécheurs ne passeraient pas par la case purgatoire. Je fus accueilli par un large sourire, suivi par l'application renouvelée de la fente gustative de mon hôtesse sur l'ouverture masticatoire de mon visage, béatement réceptif. Après un va-et-vient relativement long, non mesuré en raison de ma désorientation temporelle, elle me prit par la main et m'amena directement dans sa chambre. Il y avait épinglé sur les murs quelques affiches de cinéma. Sur l'une d'elle j'aperçus le torse de Burt Lancaster sur une plage de Pearl Harbor, chevauché par Deborah Kerr. À la façon dont Françoise roulait les pelles, ce devait être l'homme de sa vie du moment. Mon heure venue, je ne savais pas si j'allais être à la hauteur de l'événement. Allais-je, une fois encore, dans l'état d'excitation rigide, déclenchée par l'activité baveuse de mon initiatrice, me répandre rapidement dès mon entrée, avant même d'avoir pu pénétrer le saint des saints ?

Françoise se déshabillait tranquillement, laissant traîner sur le sol le résultat lent et méthodique de cet effeuillage. Elle demeura devant moi entièrement dénudée :

– Déshabille-toi, me dit-elle.

Et pour la première fois de ma vie, je reçus un ordre exécuté avec plaisir. Je perdis rapidement le contenu de mes réserves, avant même d'avoir pénétré dans l'antre des dieux. Ce fut le résultat d'une caresse surprenante et humide que sa langue, décidément habituée à de nombreuses contorsions, ne manqua pas de prodiguer à mon appendice mâle, échappant à tout contrôle. Mais l'âge a rapidement raison de ces épanchements précoces et, une fois l'orage terminé, la permanence d'une rigidité de bon aloi, me permit d'enfin pénétrer au jardin des délices et d'accomplir la tâche assignée mon initiatrice.

Elle me montra par la suite comment triturer « son petit rigolo », au-dessus de la divine porte. Tout en m'aidant de sa

main, elle finit par émettre quelques sons modulés, ressemblant à une tyrolienne, tandis que son visage s'éclairait d'un large sourire. Elle me fit répéter plusieurs fois la manœuvre. Elle signala la fin des réjouissances, en me serrant tendrement contre son corps.

Nous restâmes ainsi jusqu'à la tombée du jour, en nous promettant de nous retrouver le lendemain.

Je ne revis jamais Françoise. Elle m'écrivit de Rouen, où elle avait repris ses études. Nous échangeâmes deux ou trois lettres, puis le silence tomba, sur cette véritable première relation sexuelle, accompagnée de la tendresse ineffable de mon initiatrice. Je lui vouais, une éternelle reconnaissance. Elle avait mis, dans cette rencontre, toute la beauté de cet acte de chair, désirable en dehors de tout mariage, précepte gravé dans les « dix commandements », dont le mot n'a pas encore été inventé.

Quand j'appris plus tard, au cours de mes études médicales, le fonctionnement anatomo-physiologique de la fonction érectile, je fus reconnaissant à la nature de nous avoir pourvus d'un tel mécanisme, fonctionnant de façon autonome et automatique.

D'abord désagréablement surpris d'apprendre qu'un savant quelque peu coincé avait donné le nom « d'artère honteuse » à la canalisation venant irriguer le pénis et terminant sa description par « la veine et le nerf honteux », je fus saisi par les interdits ayant décidé de cette nomination. Beaucoup plus tard, quand l'activité sexuelle cessa d'être seulement anatomique, pour devenir sexologique, je fus ravi d'apprendre l'existence de ce corps caverneux, éponge parsemée de grottes, gainant le pénis et se gorgeant de sang par l'intermédiaire d'un mécanisme hautement sophistiqué, faisant intervenir le système neuro-végétatif.

Pour « un Ducreux » la présence de ces cavités me parut une aubaine. Et quand j'appris que cette érection était indépendante de notre volonté, je compris davantage encore l'utilité de

cette fonction, dans laquelle ne devait intervenir aucun effort, s'accomplissant, sans aucun travail préalable, et demeurant, jusqu'à la fin de notre existence, comme la représentation la plus parfaite d'un plaisir, dénué de toute contrainte. Ce fut un nouveau sursaut et je décidai de consacrer à cette activité le temps nécessaire pour en explorer les différents paysages.

Je ne vais pas affirmer, qu'après avoir passé une bonne partie du début de ma vie, à me préoccuper du bon fonctionnement de mon tractus digestif, j'envisageai de répéter sur le sexe les mêmes préoccupations. Mais cette activité ne relevait plus d'une angoisse, d'une crainte de voir se projeter devant moi le spectre d'un emmerdement. J'allais pouvoir enfin prendre, grâce à une de cette fonction du plaisir et par voie de conséquence en donner, par la connaissance de plus en plus approfondie de la physiologie de mes partenaires.

Il était loin le petit Albert, sorti de la guerre et de l'enfance avec des idées passablement tournées sur ses tripes. Dix ans que la paix était revenue en France. Il y avait bien depuis 1954 le début des « évènements en Algérie », mais comme l'on nous parlait d'une simple révolte, pas encore une révolution, nous demeurions tranquilles dans un pays déjà pas mal reconstruit. Les politiques avaient repris leurs bonnes habitudes et dans chaque citoyen élu par le peuple, se trouvait un sauveur de la patrie. René Coty présidait aux destinées de la France, inaugurant les foires au santon et la fête du nougat à Montélimar, sa rondelette épouse, surnommée « Madame sans gaine », suivait assidument ces déplacements républicains. Pierre Mendès-France, de son côté, s'occupait à faire boire les excédents de lait aux enfants des écoles.

Après avoir abandonné mon cher collège du Sacré-Cœur pour passer la deuxième partie du baccalauréat au Lycée Perrier, abritant une section « Sciences expérimentales » je me préparais à entrer fièrement dans la carrière médicale. Aussi bon en mathématiques qu'au tir au lance-pierre sur cible mouvante,

je me fis étaler dans les grandes largeurs à la session de juillet. Après un mois passé à Aix à bachoter, je me rattrapai en septembre, ayant tourné le dos à la cession scientifique, pour réussir mon bac de philosophie.

Avec la philosophie on ne craint personne. Comme sodomisation de coléoptères, on n'a pas fait mieux, depuis l'invention de l'eau tiède. On peut boire et manger dans tellement d'auberges, que l'esprit finit par être rassasié avant même de passer à table. Prenez le banquet de Platon, menu relativement bref publié en l'an 380 avant J.C., 75 pages, 25.764 mots, une bonne entrée en matière. Ah ! Comme tous ces esprits réunis pour ces agapes parlaient bien de l'amour. Platon avait à peu près tout dit de concert avec ses condisciples. Il avait seulement oublié que ce thème singulier, copieusement utilisé, bien que trop souvent détourné de son sens, allait baigner la littérature et la chanson pour décrire des situations où apparaît le plus souvent l'égoïsme ou la perversité de son auteur, tourné vers autre chose que l'amour du prochain. Bon, je ne vais pas tartiner la vague connaissance de tous ces sages, de Socrate à Montaigne, en passant par Walt Disney et Groucho Marx. J'arrête avec Einstein, car la philosophie est, depuis pas mal de temps, partie en couilles. Lui seul me semble avoir bien résumé la situation en disant : « tant que les gens ne passent pas aux actes, je dois les laisser penser tout ce qu'ils veulent ».

Ça me convenait parfaitement. J'ai pu ainsi traverser, relativement sereinement, les changements de présidents de la République, la valse des ministres, sans me soucier de mes devoirs électoraux, nécessitant une immense conviction, pour croire aux fariboles proférées par une bande d'individus ayant trouvé dans la société une place relativement confortable, sans rien savoir sur le fonctionnement des ganglions cérébroïdes de la moule ou la sexualité débridée et quelque peu masochiste de la punaise de lit. Pensez que cette emmerdeuse peut copuler jusqu'à deux cents fois par jour en traversant le dos de la femelle

de son pénis perforateur et répandre sa semence là où bon lui semble. Elles perturbaient les pulsions des fornicateurs de toutes espèces ne pouvant dire à la proie, étalée avec langueur sur le capot d'une voiture : « Ne te déshabille pas, Tarzan fait son trou là où il veut ! ».

Définitivement débarrassé d'un florilège de pensées autant fumeuses qu'approximatives, j'allais pouvoir garder ma mémoire libre de tout contenu inutile, à l'exception de mes souvenirs, pour débuter ce passage en faculté et progresser plus avant dans le fonctionnement de l'humain.

Les grandes vacances, cette année-là, durèrent quatre mois. Mon meilleur ami de ces premières années de faculté, Jean-Claude Ménard eut l'idée, avec deux autres camarades, de nous emmener avec lui en Italie. À bord de sa 2 CV Citroën nous partîmes pour cette expédition, la malle remplie de matériel de camping. Les camps scouts, ça me connaissait. J'avais évidemment gardé l'expérience de ces vagabondages où, à l'époque, nous plantions nos tentes à peu près n'importe où. Après avoir choisi le lieu de nos « hébergements » nous nous empressions, en bons écologistes avant l'heure, d'abattre un petit arbre, qui une fois déplumé, allait nous permettre, chaque matin, après avoir hissé le drapeau de notre troupe, d'effectuer le salut aux couleurs.

Pour l'Italie nous avions opté pour la solution des campings organisés, disposant d'un minimum de confort et dont l'occupation correspondait à nos bourses. Loin de cette guerre, nous fûmes heureux de découvrir la passion intacte de la population allemande pour l'invasion, cette fois pacifique, des pays adjacents. Je pus ainsi améliorer, au hasard des haltes, le perfectionnement des données rudimentaires qu'à Megève Françoise m'avait permis d'acquérir. Le stade génital, qui marquait l'évolution normale de mes pulsions fut poursuivi durant un mois, à côté des merveilles visitées, me permettant d'aller plus avant,

dans la découverte de paysages beaucoup plus intimes mais oh combien plus récréatifs ! Venise était toujours sous les eaux et la tour de Pise penchait encore du même côté. Mais les bords de l'Adriatique à Rimini furent pour moi un bref retour à des préoccupations anciennes.

Je devais caresser sous la tente la peau de ma voisine, un peu rosie par ce que j'appris plus tard être un « érythème actinique », c'est-à-dire un coup de soleil et pendant qu'elle me répétait tendrement « Mein kleiner Franzose » ce qui me semblait être une incitation à poursuivre, j'entendis un appel au secours, quelque peu étouffé, mais semblant parvenir du bâtiment des toilettes, à quelques mètres de notre lieu d'ébats. Gertrud prêta l'oreille et m'incita à cesser de m'intéresser à son cul pour répondre à cette sérénade dérangeante.

En sortant de la tente je m'aperçus que la rumeur provenait de la rangée des WC, située à côté des douches. Je réveillai mes deux camarades, roupillant dans la tente voisine pour les inciter, devant cette urgence, aubaine pour futurs médecins, à saisir cette première occasion, de porter secours à l'humanité souffrante. La porte de l'édicule était verrouillée de l'intérieur. Deux grands coups de pied eurent rapidement raison de la résistance de ce tas de planches et le spectacle de la victime nous apparut : un homme énorme, dont la vocalisation des « au secours » avait un fort accent « outre-quiévrain », fortement aromatisé par les suites d'un « œnolisme » avéré, autrement dit il avait pas mal picolé. La médecine n'avait pas commencé qu'en passant de l'érythème actinique à l'œnolisme, j'avais déjà dans ma bibliothèque, deux mots savants, de quoi faire face aux premières situations d'urgence.

Ce quintal de viande, dont la nudité laissait s'étaler une adiposité manifeste, était tombé à la fin de sa défécation dans le réceptacle du sanitaire à la turque, dont les murs, qui ne se souciaient pas encore du problème des handicapés, étaient démunis de poignées. Nous le prîmes par l'extrémité de ses

avant-bras. Ses mains étaient copieusement badigeonnées de merde, dans les différentes tentatives qu'il avait faites, pour s'extirper en vain de cette situation inconfortable, bien qu'assise. Mais le cœur et la bravoure n'ayant pas plus d'odeur que l'argent, nous essayâmes en tirant de l'extirper de cette situation. Le cul dans ce berceau de faïence ne semblait pas décidé à quitter son nid tiède et douillet. À chaque traction, on percevait comme un léger bruit d'aspiration, une sorte de siphonnage n'améliorant guère la situation. Quand enfin, ayant réussi à détacher la masse de la gueule du piège, lui interdisant de reprendre la station debout, et que ses énormes fesses s'élevèrent à quelques centimètres, au-dessus de cette bouche vorace, nous fûmes pris d'un immense éclat de rire, avec pour conséquence, l'abandon de ses deux bras, jusque-là fermement maintenus, pour laisser retomber le tout à l'endroit même d'où nous l'avions quelque peu sorti.

Je proposai de tirer la chasse, pour essayer de diminuer la compacité de l'adhésivité des matières. Un attroupement s'était constitué par le remue-ménage de notre intervention. Un canoéiste avait même amené une pagaie, en proposant de faire levier, un autre une corde de rappel pour tenter d'enserrer le torse et opérer une traction plus efficace, à l'aide d'une demi-douzaine de bras. Ces moyens conjugués finirent par avoir raison de l'obstination des forces naturelles, s'exerçant sur le fondement de l'homme toujours vivant, mais gueulant un peu moins, pour l'extirper de sa position première. Il se précipita vers moi pour me serrer chaleureusement dans ses bras et nous terminâmes l'expédition sous la douche avant d'aller fêter le sauvetage sous sa tente avec une coupe de champagne tiède, mais je refusai les gâteaux. Gertrud était rentrée la première se coucher et quand je la rejoignis, elle dormait déjà. Je scellai la réconciliation franco-allemande en me serrant contre elle, vaguement accompagné d'effluves mal dégrossies que son sommeil me permit de lui faire supporter.

Ce voyage avait définitivement orienté ma destinée de futur toubib et je savais que les fonctions excrémentielles, bien que ne représentant qu'une faible partie de l'enseignement de la faculté, demeureraient toujours présentes dans mon proche avenir. Pour la première fois, cependant, elles n'étaient plus la préoccupation de ma seule personne, mais s'ancraient également dans le bagage de mon futur sacerdoce.

J'avais retenu tant de choses de l'Italie, que je demeure honteux, de trimbaler dans mes souvenirs cette histoire merdique. L'enfance est quand même un théâtre, sans aucun jour de relâche, mais la place des Doges, le Pont des Soupirs et la Scala de Milan sont restées, quand même, à la première place de cette joyeuse itinérance. Seule, la Scala de Milan, avec la création de l'opéra de Gioacchino Rossini *Le Turc en Italie* me rappela que si ces derniers n'avaient jamais mis les pieds dans ce pays, ils avaient quand même laissé comme dans de nombreuses contrées, la trace matérielle de leur civilisation : le chiotte à la Turque.

J'appris plus tard, que les Turcs n'étaient pour rien dans cette invention piégeuse. C'est un certain Bert Vandegeim qui au XIIe siècle créa cet engin. Les ottomans eurent seulement l'idée d'améliorer l'installation, en ajoutant un clou pour pendre son pantalon et finalement le sultan Merdmet IV (ça ne s'invente pas) ajouta une fermeture à ce « petit coin », l'appelant : « La sublime porte ».

En octobre de l'année 1957, en revenant d'Italie, j'entrai à la Faculté des sciences pour préparer le PCB, certificat de physique, chimie et biologie, clé indispensable pour démarrer ma première année de médecine. Ce dernier examen étant seulement destiné à faire le tri entre les 500 participants à ces études préliminaires. Nous fûmes 200 à réussir à l'examen et avoir l'immense honneur de nous inscrire en première année de médecine.

Elle fut belle cette arrivée à la faculté. J'adresse là quelques félicitations à Napoléon III et à celle qu'il prit pour femme, Eugénie de Montijo, pour la construction de ce « Palais du Pharo », érigé pour la « Badinguette » sur le promontoire dominant la baie et le port de Marseille. Les places au sommet d'un état offrent habituellement quelques avantages non négligeables. On a toujours trouvé le moyen, même en France, de se servir du trésor public, pour faire vivre dans le luxe et l'opulence les gens de pouvoir. Pour Napoléon III ça commençait plutôt bien. Victor Hugo dans son exil lui destinait ce chaleureux poème extrait de son œuvre *Les Châtiments* :

« Donc c'est fait dût rugir de honte le canon,
Te voilà, nain immonde, accroupi sur ce nom !
Cette gloire est ton trou, ta bauge, ta demeure !
Toi qui n'as jamais pris la fortune qu'à l'heure… »

Et lui pendant ce temps, ayant pris en main les destinées de la France, puisa du mieux qu'il put dans les finances publiques, non soumises à quelque diktat de l'Europe, pour entreprendre les grands travaux, pour sa gloire dans les siècles à venir.

Mais quand même, ce palais du Pharo, destiné à être la résidence de sa légitime, fut pour nous le lieu d'attaque de nos études. S'il couvrit de bijoux et de diamants « sa coquette », il eut le temps, pendant ses 22 années aux plus hautes fonctions, de baigner dans la félicité du pouvoir. D'abord élu président de la République en 1848, au suffrage universel, la Ve République n'a rien inventé, il se fit nommer empereur en 1852 (Bokassa, non plus, n'a rien inventé) et put vivre comme un nabab. Il terminera son œuvre en 1870, ne résistant pas à la défaite à Sedan.

Il reste pour moi le créateur de la plus belle résidence du début de mes études. Deux amphithéâtres avaient été construits à proximité du palais. On n'allait quand même pas transformer ce palais en demeure pour carabins. Mais le parc et la vue

imprenable sur Marseille ne pouvaient pas nous être confisqués. Et c'est à partir de là que commença ma nouvelle aventure.

Assis dans l'amphithéâtre, entouré par mes camarades de promotion, je mesurais le chemin parcouru par le petit Albert. Une route semée de découvertes, avec au bout un titre de docteur en médecine.

J'aurais aimé qu'Archibald Matamore fût encore en vie. Ce con, il avait profité des faiblesses de mes entrailles, pour me ridiculiser, devant une classe attentive à mes blessures d'amour propre, s'il m'avait vu là, il serait allé chier à son tour. Nous avions, debout, sur l'estrade dominant la salle, un homme sérieux mais point sévère, déjà couvé par notre admiration. Nous avions reçu le détail des jours et des heures de présence dans ce « temple de la science ». J'avais organisé mes déplacements en trolleybus pour arriver à l'heure, au début de chaque cours. L'enthousiasme accompagnait mon départ à pied, de la rue Ferrari, la traversée de la place Jean-Jaurès, la descente par la rue Sénac, pour arriver en haut de la Canebière, juste en face de l'église des Réformés. Là m'attendait la ligne des bus passant par le Vieux-Port, longeant les fortifications de Vauban, pour s'arrêter devant la grille du palais du Pharo. La petite montée gravillonnée m'amenant vers le lieu de mon apprentissage, était la voie de la reconnaissance et du savoir. Combien était douce cette présence dans ce lieu espéré. J'apportai, ce jour-là, tant de plaisir à ce père adorable, qui m'avait poussé à suivre ses pas.

À la fin de ce premier contact avec l'université, mon camarade Jean-Claude, Cet ami fidèle, organisateur de nos grandes vacances italiennes et qui m'accompagna jusqu'à la fin de mes études, me dit :

– As-tu déjà visité les caves ?
– De quelles caves parles-tu ?
– Des caves sur Pharo…

Au lieu de prendre « issue de ce cours », pancarte modifiée un étudiant facétieux, il me fit prendre, après le passage d'une porte, ayant échappé à ma première apparition dans les lieux, un escalier étroit et mal éclairé conduisant au sous-sol de bâtiment. Il y avait là une immense cuve recouverte de quelques planches humides. Une odeur particulière emplissait l'espace, parfum âcre et entêtant. Jean-Claude m'incita à soulever le couvercle de cette étrange marmite. M'apparut, à la surface d'un liquide jaunâtre, que je sus par la suite être du formol, la figure broussailleuse d'un homme, elle aussi passablement jaunie. J'eus un mouvement de recul accompagné du rire jovial de mon camarade.

– Celui-là, je l'ai appelé Ernest et je te parie qu'on va le retrouver sur les tables de dissection.

La mort venait brutalement d'entrer dans le domaine de mes rêves. La mort, cette accompagnatrice de toutes nos études, me révélait soudainement l'étrange destinée de l'existence. J'imaginais l'enfance d'Ernest, son passage sur terre. Qu'avait-il fait de sa vie pour terminer à nouveau dans du liquide et « offrir son corps à la science ». Je me pris d'affection pour lui. J'entraînais le lendemain d'autres camarades à lui rendre visite. Même ceux qui n'en menaient pas large jouaient les fiers à bras.

Le retour vers nos domiciles s'effectua dans un relatif silence où notre air sérieux n'avait rien à voir avec la relative importance de nos études, mais plutôt en raison de ce contact brutal avec la fin de vie. Seul l'un d'entre nous avait un sourire pincé, dont nous eûmes rapidement la signification. Quand le passager qui le précédait plongea la main dans la poche de sa veste, à la recherche du ticket de passage, il sortit de son vêtement une oreille. Le cri poussé par l'homme fit se retourner une partie de l'assemblée, provoqua l'évanouissement de deux personnes, créant une panique indescriptible sur la plateforme du véhicule. Un voyageur tira la sonnette d'alarme, le chauffeur

arrêta l'embarcation de manière assez brutale et on entendit s'encastrer à l'arrière du trolley une ou deux voitures, surprises par cet arrêt soudain. S'ajoutèrent quelques plaies et bosses d'usagers non fermement arrimés aux barres de maintien. Heureusement, l'auteur de cette farce macabre avait profité de l'arrêt pour sortir, courir et tourner dans la première rue, pour échapper définitivement aux regards affolés des passagers. Nous demeurions calmes et apparemment outrés pour ne pas attirer l'attention. Nous affirmâmes ne pas le connaître. Mais quand le lendemain nous rendîmes visite à Ernest, faisant toujours la planche dans sa cuve, on s'aperçut que sous sa chevelure abondante, il lui manquait l'oreille gauche. L'affaire remonta jusqu'au doyen de la faculté. Il promit de faire toute la lumière sur cette affaire et l'enquête menée de façon relativement lente ne trouva, comme par hasard, aucun coupable. Ernest eut à partir de ce jour l'honneur de s'appeler Van Gogh et fut plus tard, quand il revint nous offrir son corps à la dissection, l'objet de tous les honneurs et d'une reconnaissance que le peintre lui-même n'avait pas connu de son vivant.

Sursitaire j'étais, pendant qu'au même moment mon frère Jean-Yves batifolait dans les Aurès. Il en avait de la chance de visiter « les colonies », voir tout ce que la civilisation avait apporté à ces peuplades indigènes, le goût du travail bien fait, l'apprentissage de l'obéissance et le rôle supérieur de la langue française, dans la découverte du patrimoine littéraire.

Nous venions à peine d'en finir avec l'Indochine et nous allions nous porter secours à des peuples, attendant de voir arriver en Algérie leurs bienfaiteurs. Là-bas, bizarrement, la « résistance » s'était pas mal organisée, par des peuplades appelées terroristes, comme l'avaient fait les Allemands après l'invasion en 1940 de notre pays par le grand « fada » du IIIe Reich.

Nous venions à peine de perdre les sources d'inspiration d'une chanson française teintée de romantisme oriental :

Je l'appelle ma p'tite bourgeoise
Ma tonkiki, ma tonkiki, ma tonkinoise

Nous allions bientôt devoir abandonner les romances exotiques lentement ciselées par des siècles de culture comme :

La fille du bédouin suivait nuit et jour cette caravane

Bien sûr, ces chansons avaient une gueule d'empeigne mais, elles vous envoyaient rêver loin de chez vous. Georges Milton, en 1927, avait fait pire, en interprétant, parmi les chefs-d'œuvre du *music-hall* :

Les beaux pyjamas, c'est pour mon papa en variant son répertoire avec : Si tous les cocus avaient des clochettes, au-dessus d'la tête…On s'entendrait plus.

Après ces fariboles sillonnées dans la cire des 78 tours, on oublia d'abord avec Trenet, le fou chantant, ces bouses radiophoniques, pour retrouver après 1950 le Grand Georges. Il s'est mis à tout chanter : les flics, les généraux, les putes, les vieux, les jeunes… Il n'avait pas besoin d'aller chercher dans un univers extérieur à son environnement immédiat de quoi ciseler ses vers et planter sa musique.

Il y avait tant de choses à faire. S'occuper du peuple, des mal logés, des sans-abri, des sans travail, des malades plutôt que de fourbir en armement tout ce fric, pour engager des batailles perdues d'avance.

Mais pourquoi donc Ernest, je veux dire Van Gogh me fait penser à tout cela ? Parce que, comme le disait si bien Pierre Desproges : « La vie est une maladie mortelle sexuellement transmissible ». Pas besoin d'aller la chercher ailleurs, la recevoir ou la donner pour quelques arpents de vigne ou de la main-d'œuvre bon marché. Le monde était toujours le même dans la cruauté, le mensonge, les balivernes doctement proférées et les conneries vachouillardes d'une république, qui de gauche à droite, après les bridés, s'excitait à aller casser du bougnoule sur les bords de la Méditerranée.

T'étonne pas, Julot, qu'ils soient à leur tour venus nous emmerder et qu'aujourd'hui y en a bien plus que des Pieds-noirs, obligés par la force des évènements, à vider les lieux. Que même, avec eux, ces indigènes ont amené un deuxième dieu, alors que la place était déjà prise. Oh! Pas de manière significative car la foule des messes du dimanche ce n'était même pas le bus Palladium, au temps des Yéyés dans les années 60. J'avoue que le cantique de base n'était pas du gospel, mais quand même, les cathos, ils auraient pu se manifester bien avant que ne débarquent les signes ostentatoires de la nouvelle religion. La messe en français n'avait pas encore pointé le bout de son nez et la gourmandise figurait encore, parmi les sept péchés capitaux.

Je ne vais pas aujourd'hui exhiber un anticléricalisme tardif. Élevé chez les curés, encore vêtus de leur robe sacerdotale et enclins aux mêmes pulsions que le commun des mortels.

À l'adolescence on ne se laisse pas encore leurrer par les discours ou les démonstrations des censeurs qui nous dirigent. D'ailleurs, si l'on devait voter avant sa majorité on n'aurait pas changé de système aussi souvent. On n'aurait même pas décapité Louis XVI, le pauvre, obligé de se faire circoncire en raison d'un phimosis gênant. Il honora certainement, mais difficilement Marie-Antoinette, mais de là à le raccourcir faut quand même être pas mal dérangé du ciboulot. Remarque, le Docteur Guillotin avait pas mal calculé son affaire, car ce « petit courant d'air frais » de la lame, tombant de « la veuve », allait servir aussi à guillotiner les guillotineurs. L'arroseur arrosé par une euthanasie vengeresse. Quand on pense que Louis XVI lui-même, demanda de modifier la forme de la lame, un biseau lui semblait plus approprié, pour trancher proprement le cou du supplicié, il a bien fait. Il a pu profiter, à son tour, de cette ingénieuse avancée.

Alors vif ou mort. L'enchaînement est inévitable et notre « Van Gogh » au moins, qui avait, en dehors d'une oreille,

gardé sa tête entière, nous permit de passer une année, en compagnie de cet être délicieux, finissant par faire partie intégrante de notre famille.

Une camarade de fac, prénommée Ginette, était une fille magnifique, sévère et hautaine. Elle profitait de nos séances dissection pour tourner autour du cadavre. Elle sortait de la poche de sa blouse un sachet contenant un sandwich. J'avoue que l'idée de boulotter dans cette ambiance ne m'était jamais venue à l'esprit. Je lui demandai un jour :

– Et il y a quoi dans ton quatre-heures ?

– Un jambon-beurre… répondit-elle en mastiquant son goûter.

Son sort était jeté. Le lendemain, profitant d'un instant d'inattention, mon ami Jean-Claude subtilisa dans sa poche sa gourmandise. Il remplaça la tranche de jambon par une fine tranche de lard découpée dans le pannicule adipeux d'Ernest. À la première bouchée, elle mastiqua un bref instant, puis elle ouvrit ses deux tranches de pain. Elle cracha rapidement le tout, se mit à gerber sur son voisin le plus proche et tomba dans les pommes, retenue par les bras de celui-ci. Le chœur se mit en route :

Dans un amphithéâtre…
Y avait un macchabée tsoin tsoin.
Et c'est ce macchabée, que Ginette a bouffé tsoin tsoin.

On transporta la malheureuse à l'infirmerie où l'on affirma qu'elle avait été victime d'une indigestion, après avoir modifié la « scène de crime » et fait disparaître l'arme de celui-ci. On n'entendit plus jamais parler d'elle. Elle était là, par hasard, poussée par son père boucher-charcutier, qui l'incita à quitter ces ambiances macabres pour venir le rejoindre dans son commerce prospère là où, les cadavres étaient comestibles.

Je la revis quelques années plus tard, à la caisse de la « Boucherie Centrale » dans un quartier avoisinant la Canebière. Elle avait pris 30 kg, tapait avec envie sur la caisse

enregistreuse et ses doigts étincelaient sous la présence de multiples bagouzes. Elle commandait avec sérieux et autorité à une demi-douzaine d'employés sous ses ordres. Le sandwich de la salle de dissection lui avait sauvé la vie. Elle avait renoncé à dix ans d'études pour aller satisfaire sa dévotion à la viande morte. Au fond, elle était en avance sur son parcours et je compris, ce jour-là, en faisant griller les deux côtelettes achetées, que son indifférence devant un cadavre préfigurait la première marche de son destin.

Je ne vais pas vous détailler le bourre-crâne de ces années débutantes. Je languissais de passer le premier concours hospitalier pour me différencier, dès la deuxième année, de la masse des stagiaires.

Nous étions, le matin, présents dans différents services de médecine et de chirurgie où nous apprenions à ausculter les cœurs et les poumons, à l'aide d'un stéthoscope fièrement arboré autour de notre cou. À l'hôpital de la Timone, j'avais été admis, dans le service du Professeur Robert Poinso, homme cumulant science et modestie, autorité et gentillesse. Nous attendions, devant un malade en fin de vie, son pronostic :

– Voyez-vous, jeunes gens, nous en saurons davantage « chez Morgani. »

J'avais immédiatement saisi qu'il s'agissait de la morgue, du service où nous pourrions examiner tout à loisir, sur le foie retiré du patient, palpé quelques jours avant, les nodosités métastatiques d'un cancer, ou contrôler les ganglions d'une lymphogranulomatose maligne, cette maladie de Hodgkin, que quelques années plus tard, je verrai guérir, chez l'un de mes proches, grâce à l'apparition de la chimiothérapie.

J'avoue humblement n'avoir pas songé jusqu'à ce jour, de manière compulsive, à la fin de l'existence. Je voyais dans ces séances de présentation d'organes, séparés de leur structure, la simple poursuite de la connaissance à acquérir au cours

de mes études. J'avais pourtant connu l'individu dont notre maître nous présentait la pièce anatomique. J'imaginai l'enfance de ce cadavre. Aucun membre de sa famille, aucun ami ne s'était manifesté lors de son décès. Il avait sans doute au cours de son existence connu des joies et de peines, utilisé son foie pour métaboliser, entre autres, les boissons alcoolisées ingurgitées durant son périple terrestre. Cette certitude était avouée par la lecture de l'observation écrite à son entrée dans le service et dont les tests hépatiques étaient assez significatifs. Et la zigounette qui reposait mollement sur la face interne de sa cuisse gauche avait certainement dû se dresser devant les objets de sa libido, fourmillante de désir, dans l'accomplissement de ses copulations. Avait-il donné naissance volontairement ou par hasard à quelque progéniture ? Était-il croyant ou agnostique, athée ou Mormon ? S'était-il trouvé dans l'incapacité de pénétrer « l'objet » convoité en raison d'une indisposition passagère de ses mécanismes érectiles ? Lisait-il régulièrement son horoscope dans son quotidien, en prenant au bar du coin son café matinal ? Avait-il fait la guerre de 14-18 ou une réforme bienvenue lui avait-elle donné l'occasion de s'occuper du sexe féminin, abandonné par le vide d'un foyer, dont la branche mâle avait été extraite pour sauver la patrie, en condamnant à mort l'un de ses enfants ? C'est fou ce qu'une glande hépatique peut nous raconter quand il est exilé de son abri naturel. J'avoue que le foie de veau de mon enfance, enfariné et poêlé par ma mère, ne m'avait jamais fait m'interroger sur les joyeusetés de la vie brève de l'animal soumis à ma dégustation.

– Monsieur Albert Ducreux, vous songez ? me dit notre bon maître…

– Oui, monsieur, je pense. Je pense à la vie et à la mort. À cet homme qui se dévoile devant nous, pour nous permettre de comprendre le devenir de notre carcasse. C'est beau ! Une dernière fois il nous donne un enseignement irremplaçable. Il nous laisse à penser que, même en ayant perdu son intégrité,

la vie mérite une médecine digne de ce nom. Grâce à lui, les progrès de la science permettront, un jour, de prolonger au-delà des espérances le trajet accompli sur la terre.

En fait je brode, j'invente… Je n'ai rien dit de tout ça. Je gardai le tout dans mes hémisphères, pour donner à l'assemblée une image forte de ma présence dans ces lieux et je répondais, comme un con :

– C'est intéressant, très intéressant !

– Oui, c'est très intéressant, reprirent en chœur deux ou trois participants à cours d'idées.

Quand je sortis de la salle, je me précipitai aux toilettes. D'abord je frottai mes joues à l'eau fraîche du lavabo, puis m'asseyant tranquillement sur la cuvette des cabinets, je vidai ma tripe emplie d'une colique liquide, comme je l'aurais fait de temps d'Archibald Matamore. Fermant les yeux, je me mis à regretter ce temps de l'innocence, ces jours de préoccupations gastro-intestinales, compagnons de cette enfance heureuse.

La mort m'était devenue, ce jour-là, familière. Compagne de la vie, elle était le point final d'un destin auquel personne n'échappait. Cette égalité me réjouit et m'attrista. Ma propre mort n'était pas au centre de mes craintes mais le départ programmé des gens que j'aimais, devint une préoccupation majeure et je me décidai d'adorer encore plus tout cet entourage, profitant de chaque instant, de chaque caresse, de tous les mots de ces êtres chers, imaginant le jour où ils disparaîtraient à jamais de ma vie.

Plus tard quand cette absence devint manifeste, quand mon père, huit ans après le début de mes études partit pour cet ailleurs, que le même mois, mon grand-père, miraculeusement réchappé de la décharge ayant crevé la porte du poste de chasse, s'en alla, je commençais à penser à cette issue.

Le ciel, le paradis, les apôtres, le père éternel, je trouvais soudain ces histoires assez énigmatiques. Je me disais que je finirais bien par trouver, non pas une certitude, mais une

croyance en quelque chose survenant après la mort. Parce qu'à ce moment de mon existence, des solutions il y en avait. Mais soudain il me parut incongru de proposer une résolution de ce mystère par des histoires venues des temps les plus obscurs. Narrations de l'homme, qui a vu l'homme, qui a vu Dieu… Ouais ! Pourquoi pas. Mais croire n'est pas très facile et la vie se charge de nous mettre en garde contre les faux amis, les faux prophètes, les faux billets… Alors ! Attendre et le moment venu, on verra où l'on en est. On ne peut pas dire que Voltaire était un cul-bénit. Et pourtant il pensait « qu'une si belle horloge ne pouvait pas ne pas avoir d'horloger ». Mais quel horloger ? Un Suisse, monsieur Lip, l'inventeur de la clepsydre, le fournisseur officiel du chronométrage du tour de France. Va savoir ! Parce que l'univers, c'est compliqué. Alors avant de philosopher davantage, je faisais miennes les profondes pensées de mon grand-père, cet anarchiste, un peu communiste et pas mal anticlérical :

– Quand nous partirons, nous retournerons où nous étions, lorsque notre grand-père n'était pas né…

Et il ajoutait :

– C'est-à-dire ailleurs… ou nulle part.

Je pris cet ailleurs pour la chose me correspondant le mieux, et continuerai d'années en années à imaginer la route ouverte à la fin de ma vie, imaginant une nouvelle aventure accompagnant l'esprit dans l'infini de l'espace.

Elle est belle la vie d'étudiant. On turbine sérieusement, on s'imagine, en apprenant, un avenir plein de surprises, on se sent responsable sans avoir de responsabilités à assumer totalement, confiants dans la tutelle de nos maîtres. On colle déjà, sur le pare-brise de nos voitures un caducée, avec au-dessous, une petite inscription à peine lisible : « étudiant en médecine ». On pense ainsi échapper aux contraventions, pour un stationnement dans un lieu interdit. Et le dimanche je me retrouvais

en compagnie de toute la maisonnée, dans cette maison de campagne enfin apaisée après les années et délivrée des défilés de la horde teutonique.

La fête reprit un dimanche, où papa avait réussi à faire débarquer à la bastide deux des guitaristes les plus célèbres du moment : Ida Presti et Alexandre Lagoya. Mon père soignait à Marseille la mère d'Ida. Celle-ci pour le remercier, vint donner un concert autour d'invités appartenant tous plus ou moins au monde médical. Mon père avait le sens de la fête et toujours l'envie de donner du plaisir, lui qui baignait, en dehors de son activité de médecin, dans des ambiances philharmoniques, une fois le stéthoscope reposé. Ida Presti avait donné son premier concert de guitare en 1935 salle Pleyel. Après son deuxième mariage avec Alexandre Lagoya, elle abandonna sa carrière solo, pour constituer avec son deuxième mari, le plus extraordinaire duo de guitare qu'applaudiront les plus grandes salles du monde. En toute simplicité ils jouèrent, pendant plus d'une heure pour ces spectateurs d'un soir, avec virtuosité et simplicité. Moments magiques, surprises de l'existence au sortir de la réalité quotidienne des maladies et des souffrances, dans lesquelles m'avaient plongé mes débuts en médecine. Même le maire du village, Monsieur le vicomte De régis de Rostollan dont la devise, entretenue par les villageois était « de Régis, au pastis », s'était penché avant le spectacle, pour déposer sur la main de la virtuose, un baisemain d'un autre siècle. Il était flamboyant le vicomte. Il prêtait, chaque année, le parc de son château pour la kermesse paroissiale, partageait son temps avec le monde paysan avec autant de grâce et de légèreté qu'un courtisan à la cour du Roi Soleil. La fin de sa vie ressemblera à un roman noir.

Il passera d'abord sous la coupe de Lucia, une dame de compagnie, ancienne *call-girl* et sera soigné par Chantal, une infirmière, distillant quotidiennement de petites doses de poison dans les repas de son mari, tout en essayant de mettre

la main sur le pactole du château. Le vicomte ne survivra pas à cette machination et l'on retrouvera l'infirmière, un beau matin, assassinée dans un fossé près des alentours. Le château de la Rostolane finira sa course dans les mains d'un agent immobilier. Il existe encore de nos jours et ce sont de paisibles résidents qui occupent la demeure, où l'ombre du vicomte a depuis longtemps fini de planer.

La bastide de Solliers nous faisait nous retrouver toutes les fins de semaine. Elles étaient belles les saisons quand le printemps faisait naître, sur les flancs du ruisseau bordant la campagne, des tapis de violettes. On partait les cueillir, remplissant nos narines de cette odeur combien évocatrice de la saison de passage. Elles me rappelaient le nom de mon premier amour à qui, j'avais apporté ce jour-là un bouquet de ces fleurs. Dany avait alors 18 ans, avec ce charme indéfinissable d'une enfant ayant reçu dans ses gènes une part d'Extrême-Orient. Je la retrouvai pendant ces journées du côté de Lourmarin où je rendais visite à Jacques P., mon ami de toujours. Deux yeux se poursuivant jusqu'aux oreilles, une petite bouche, source de mots tendres et une allure de friponne perçue au travers de ses sourires. Sa mère, veuve depuis plus de dix ans, veillait sur sa descendance. Échapper à la surveillance de cette espionne était un acte quasiment impossible. Je lui vouais une passion déferlante, une étrange contemplation égale à celle d'une divinité. Sa peau sentait le camphre et le champignon. Je l'embrassais méticuleusement, étant sûr de mon haleine enfouie sous les effluves d'un chewing-gum Hollywood. Je touchais délicatement ses seins, sans aucun reproche et mon désir demeurait au stade de ces préliminaires. On ne concluait pas à l'époque. On flirtait. Dieu que l'imagination fait naître de fantasmes, dans ce contact prolongé par quelques mots, plus ou moins idiots, prononcés à la va-vite. Son cerbère de mère eut raison de notre intimité. Me convoquant un jour dans sa maison de Lourmarin, elle me demanda quelles étaient mes intentions

vis-à-vis de sa fille. Ah ! Si elle avait entendu le flux de mes pensées elle m'aurait certainement fait subir un délectable supplice, dont l'usage du pal eut été le plus doux, pour ne pas me voir accomplir une activité, depuis longtemps oubliée par ses sens. Elle trouvait possible, voire obligatoire, puisque j'avais commencé mes études de médecine, d'envisager un mariage. Si l'apoplexie ne m'a pas gagné ce jour-là, c'est que mon système artériel n'avait pas encore connu les atteintes d'un mauvais cholestérol circulant. Je lui promis de réfléchir et je décidai, devant cette atteinte à ma liberté d'aimer, de ne plus revoir Dany. Sa fille, cinq ans après devait se marier avec un diamantaire. Je ne fus pas invité à la noce. J'appris trois ans plus tard, que son mari ayant fait de mauvaises affaires, avait souscrit sur le nom de sa femme une assurance-vie relativement importante et avait camouflé son meurtre dans un accident d'automobile, dont il était sorti indemne. Il avait oublié les résultats de l'autopsie. Dany était morte par strangulation. Aux Assises, il écopa de trente années de réclusion, éteignant par la même la possibilité de renflouer ses finances. Je perdis en même temps que mon premier amour, beaucoup d'indulgence pour la nature humaine. Je me demandais s'il était bien nécessaire de travailler tant d'années pour sauver quelques amputés de la vie, par une pathologie sournoise, quand un individu pouvait éteindre l'âme d'une innocente pour des motifs purement mercantiles. Je perdis, une nouvelle fois, l'espoir placé dans le genre humain, où le vice demeure la partie la plus invisible et pourtant la plus redoutable de tout individu, en fonction des circonstances auxquelles il est confronté.

L'amour est une chose bien trop fragile pour la confier aux amoureux. La passion est une souffrance en même temps qu'une exaltation déraisonnable des sentiments humains. Le pouvoir de s'approprier l'âme et le corps d'autrui relève d'un

exploit olympique, où se mêlent à la fois l'expression d'une toute-puissance et l'idéalisation de l'être aimé.

Ce n'est pas un doux délire mais ça y ressemble assez. Faut-il, à ce point, idéaliser l'autre, pour en faire un objet totalement sorti de la réalité. On ne peut pas être amoureux si l'on ne délire pas de manière exagérée. L'amour nous expulse du quotidien, comme le fait l'arrivée d'une tornade. Il redessine « l'objet » de notre désir, le transcende et le tripatouille, pour inventer cette irréelle réalité nommée passion.

Le crime passionnel est là pour dire l'importance des amours volés. Freud, qui n'était pas à une approximation près, lui, n'ayant connu la passion que dans les méandres de son inconscient, avait résolu d'expliquer la jalousie par la part « homosexuelle » de chacun d'entre nous. Le mari jaloux n'est jaloux seulement que du choix fait par l'adversaire, se partageant sa moitié. Jaloux de ne pas avoir été lui-même choisi à la place de sa compagne. Alors là, comme le disait mon ami Jacques, fallait être drôlement biscornu du chapeau pour imaginer pareille conclusion. Quand je pense à toutes ces analyses, chèrement payées sur le divan, on aurait pu d'abord commencer par téléphoner une nuit à Ménie Grégoire ou lire les pensées de Bibi Fricotin. Tout ça pour vous dire qu'entre le sexe et l'amour il y a autant de parenté qu'entre les îles Galápagos et une boîte de cirage, bien que le cirage, pour se faire reluire est quand même plus intéressant que la lecture des écrits complets de Jacques Lacan. Et pourtant mes études de médecine n'avaient qu'un but, rejoindre le plus rapidement possible le cercle encore fermé des psychiatres, passant à mon époque pour de doux dingues, dont je rêvais d'atteindre le cénacle.

Je ne vous donnerai pas à déguster mes accouplements successifs, qui n'intéressent personne et ne sont après tout que la répétition, pour chacun de nous, d'activités similaires et évidemment superposables, au propre comme au figuré, à

l'exception de ce que les imaginatifs incluent dans leurs rapports alambiqués, toute la fantasmagorie apportée par leur imagination déferlante. Nous restons, sur ce plan-là, pas plus inventifs que le Kamasutra, sans atteindre la virtuosité du « commissaire San Antonio ».

Les nuits de garde, dans les hôpitaux étaient à l'époque de grandes pourvoyeuses de galanteries en tous genres. Des ascenseurs bloqués entre deux étages, où se livrait pendant quelques instants une partie de jambes en l'air, presque en apesanteur, jusqu'au remue-ménage de l'internat où s'accomplissaient dans la moiteur torride d'une chambre écrasée par les émanations d'un radiateur sur-dimensionné, les consolations de ces heures de garde, en compagnie de la maladie, de la souffrance et de la mort.

Ah ! Cette première nuit de garde, où je sentis peser lourdement sur mes épaules, tout le destin de cette partie d'une humanité souffrante, prisonnière des murs et des soins de l'établissement. Je maudis immédiatement cette destination prise peut-être un peu trop tôt. Conscient de l'impossibilité de fuir désormais ces études, je me promis de garder, dans cet univers trop souvent impitoyable, où se mêlent, comme partout ailleurs, les bonnes et les mauvaises réputations, toute la bonté puisée à la source de mon éducation, au milieu de personnes aimantes et capables de porter un regard attentif et emphatique sur l'immédiateté de l'entourage appelé « le prochain ».

À mon réveil, après une nuit de deux ou trois heures de sommeil, je franchis la grille de l'hôpital de la Conception. Une fois dans la rue j'eus l'impression de respirer mieux, comme si j'avais laissé derrière moi toute la charge de cette nuit de garde, faite d'appels dans différents services, pour pratiquer quelques injections intraveineuses d'héparine, dénuder une veine pédieuse pour permettre à une perfusion de poursuivre son cours dans un corps malade, passablement troué par de nombreuses aiguilles et inabordable par la voie habituelle. Ah !

Les aiguilles en acier de cette époque, sans cesse réutilisées après lavage et désinfection au « Poupinel ». On les retrouvait dans une boîte métallique, sagement épinglées sur un morceau de gaze. Il fallait choisir, parmi celles-ci, la plus affutée, ne présentant à son extrémité aucune pointe en forme d'hameçon. Je jetais les engins défectueux après leur avoir tordu, sur le rebord métallique du lit, la pointe, pour ne pas risquer de les retrouver dans une prochaine boîte. Parfois ce fut aussi l'appel émis d'une voix neutre et plus ou moins endormie :

– Monsieur, vous devriez venir, j'ai un malade il est « bien fatigué ».

Doux euphémisme pour vous faire savoir que le patient en question venait de décéder. Nulle précipitation dans l'approche de cette fin de vie. J'imaginai, tout en déambulant dans les couloirs assez sombres et silencieux, le personnage à la rencontre duquel je me dirigeais. De quoi était-il mort ? Avait-il une famille à prévenir, celle-ci possédait-elle un téléphone ? Était-ce un vieux, un jeune, un brave type, une crapule, un testateur dont on attendait l'issue fatale ? Un mort quoi ! Une espèce de comportement qui allait devenir habitude, s'ancrant petit à petit dans mes gênes, un battement de cœur en pensant à mes proches disparus. Prise d'un pouls absent sur une main déjà froide puis sur une carotide pour une confirmation définitive. Je regardai le dossier pour connaître les raisons de son hospitalisation, pour mettre un nom, un prénom et un âge sur ce voyageur de l'ailleurs. Je remplis et signai le bulletin de décès, anticipant les causes qui l'avaient amené à cette extrémité. Phase terminale d'un cancer où un bien commode « arrêt cardiaque » concluant l'affaire de façon suffisamment vague, pour que tout le monde soit satisfait. J'avais échangé quelques mots avec l'infirmière :

– Vous savez Monsieur, il était brave cet homme. Heureusement sa femme et sa fille sont passées cet après-midi… Mais quand même on ne croyait pas qu'il partirait si vite.

– Vous avez leur téléphone ?

– Eh ! Non mais elles doivent revenir demain matin.

En retournant dans ma chambre, je pensais à cette femme qui ne serait veuve que le lendemain, à sa fille… Trente ans au plus… Lui, grand père, un ou deux petits enfants autour de 10-12 ans… Une carrière d'instituteur, comme je l'avais lu sur son dossier. Une vie consacrée à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Trois mois de vacances l'été, quelques jours, par-ci par-là, à Noël, à Pâques ou à La Saint-Glinglin. Une vie quoi ! Et maintenant, plus rien d'un coup d'un seul, comme un vent mauvais qui en passant brise la branche devenue fragile, mais le reste de l'arbre demeure encore debout avec toute sa ramure, en gardant au sein de son tronc, la trace longtemps douloureuse de cette partie perdue.

Je n'avais pas envie de rentrer tout de suite à la maison. Le temps était au beau. Je souris, en croisant les passants, heureux de retrouver la vie, en sortant de ce lieu de souffrance et de mort. Ah ! La gueule des gens le matin ! Pas la joie. J'avais presque envie de les arrêter, de les prendre par la main et de leur dire tout le bonheur qu'ils avaient d'être là, d'arpenter le trottoir, libres de leurs mouvements et de leur destination. Leur apprendre peut-être, qu'à quelques centaines de mètres d'eux, un certain Arthur Rimbaud avait terminé son existence, amputé de sa jambe droite et bouffé par les métastases d'un cancer. Mai 1891 sa mère avait reçu le télégramme suivant : « Aujourd'hui, toi ou Isabelle, venez Marseille par train express. Lundi matin, on ampute ma jambe. Danger mort. Affaires sérieuses régler. Arthur. Hôpital Conception. Répondez. Rimbaud ».

Cet astre fulgurant, ce compagnon de bien des études savantes et littéraires, admiré comme un fantomatique révolté, en proie autant à un onirisme délirant qu'à une grâce dévolue seulement aux saints et aux voyants, termina dans cet hôpital une vie faite d'aventures poétiques et transcontinentales. À chaque entrée et sortie de la Conception je lisais et relisais avec ferveur les quelques mots gravés sur une plaque de marbre : « Ici Arthur Rimbaud termina son aventure terrestre… » ou quelque chose d'à peu près aussi débile, décidé par un édile, poussé par les admirateurs du poète et inauguré à la sauvette.

Mon humeur ce matin-là se prêtait à la déambulation. Après la rue Louis-Astruc, médecin à 19 ans, hautain et avaricieux. Intrigant, il devint le médecin personnel de Louis XIV et amant de Madame de Tencin dont il accapara à sa mort son héritage, je pris rue Benoît-Malon, perpendiculaire à la rue Goudard. À l'angle de ces deux rues j'humais, avec délice, les odeurs de café torréfiés venant d'une officine dont l'entrée était surmontée d'une pancarte portant cette inscription *Cafés Malongo*. Ils sont encore là, dans les commerces, ces cafés presque séculaires. Leur nom évoque quelques contrées lointaines où la colonisation fit des ravages.

Ils ne sont que les humbles descendants d'une petite usine disparue depuis nés de la rencontre de ces deux rues. Seul demeure dans l'histoire le nom de Benoît Malon, député socialiste prônant en 1891 la création d'une « Sécurité Sociale », bien avant le grand Charles. Les hommes avaient encore à l'esprit, le devoir d'inventer des jours meilleurs pour tout un petit peuple en marge des bienfaits de la « civilisation ». J'arrivais à la Plaine et je descendais la rue Curiol vers la Canebière.

Elle était belle cette avenue, habitée de boutiques de cafés et de cinémas, bordées de deux rangées de platanes centenaires où les mâts des bateaux signalaient au loin, la présence du Vieux-Port. Je m'arrêtais à la librairie Maupetit. Nous y allions, chaque année renouveler le stock de nos livres scolaires. Au

premier étage, je flânais devant un étalage de livres d'occasion. Je mis la main sur une édition relativement ancienne de *La fille du Puisatier* de Marcel Pagnol. Je regardai le prix sur la première page. Cinq nouveaux francs c'était dans les possibilités de ma bourse. En tournant ma tête sur la gauche, je tombai sur le visage d'un homme que je reconnus instantanément, c'était Marcel Pagnol en personne. Nous étions seuls. Je me dirigeai vers lui pour lui demander s'il accepterait de me dédicacer cet ouvrage. Je rencontrai un homme affable et souriant. Il prit le livre de mes mains et me dit ne plus se rappeler avoir été édité par cette maison. Il ouvrit la première page et après m'avoir demandé mon nom il traça, de cette écriture inimitable ces quelques mots : « Pour Albert Ducreux, cordialement, Marcel Pagnol, 1960 ». Il me demanda si j'étais parent avec Louis Ducreux, le fondateur de la compagnie de théâtre « Le Rideau Gris » à Marseille dont il était un fidèle admirateur. Je lui répondis par la négative mais ne voulant pas cesser trop vite le plaisir de cette rencontre, je lui parlais de Paul Olivier, rencontré à Megève et évidemment de Raimu.

J'étais déjà à cette époque un fan incontournable du cinéma de Pagnol. De *Topaze* à *Angèle*, en passant par la trilogie, *La Femme du boulanger, La Fille du puisatier* dont je détenais maintenant l'écrit dédicacé de la main de l'auteur, jusqu'à *Manon des sources*, j'avais tout vu à plusieurs reprises et tout retenu. Je me lançai dans des remerciements admiratifs mais tournés de façon à ne pas être flagorneur mais critique positif. « Jeune homme » me dit-il « vous avez un beau langage ». Je lui dis être en médecine et tout juste sorti d'une nuit de garde un peu douloureuse mais que sa rencontre m'avait donné l'extraordinaire bonheur de faire la connaissance d'un homme admirable.

Nous nous quittâmes sur une chaleureuse poignée de main et je garde, près de moi depuis ce temps les traces de cette rencontre immortalisée par cette première page de *La Fille du puisatier* devenue depuis ma première relique.

Je descendis La Canebière et tournai au boulevard d'Athènes en direction de la porte d'Aix. Je m'arrêtais devant « l'Alcazar », ce monument du *music-hall*. Sur la droite de cette magnifique véranda art-déco il y avait un bistrot. Je m'asseyais et commandais un café puis fermant les yeux je revisitais les souvenirs glanés au cours de la fréquentation de ce lieu magique. Aucun artiste ayant réussi à s'imposer devant le redoutable public de l'Alcazar ne pouvait rater son entrée dans une autre salle de France.

Un samedi soir, devant cet Alcazar où j'allais au spectacle, je vis un homme assis à peu près à la même place que moi, il était en espadrilles, portait un costume bleu azur et une paire de moustaches. Dans ses bras il serrait amoureusement une guitare et clopait comme un fou. C'était Jacques Brel. Il passait en première partie de Raymond Devos. J'avais déjà fait connaissance avec le « grand Jacques » au travers de son dernier « quarante-cinq tours » et je lui en fis part :

– C'est surtout vous que je viens voir, j'aime Devos mais c'est la chanson qui m'attire.

Il demeura muet derrière un sourire. Il me proposa une cigarette, m'invita à s'asseoir à sa table et toujours sans un mot commanda deux cafés. Je demeurai en sa compagnie quelques minutes encore. Il regarda sa montre, régla les consommations, se leva en prenant sa guitare :

– Je vous abandonne, j'ai besoin de silence… À tout à l'heure.

Je ne revis sur scène Jacques Brel que beaucoup plus tard. Assis au premier rang du théâtre du Gymnase, en face du micro, je reçus pendant tout son concert un nuage de postillons que je me gardai bien d'essuyer. J'emportai avec moi ce précieux trésor dont je ne me débarrassais seulement deux jours après en faisant ma toilette.

Marseille fut, à partir des années 50, le centre vital de l'opérette et de la chanson. Les salles étaient nombreuses : les Variétés, le Gymnase, le Vamping le long de la Corniche, où je vis pour la première fois Gilbert Bécaud, démolissant presque le piano. J'accompagnais au fil des mois, les sorties familiales nocturnes pour applaudir Sydney Bechet et Claude Luther, Lionel Hampton, Gene Vincent, Yves Montand et même Tino Rossi.

Déçu de ne pas avoir pu entreprendre une carrière théâtrale, je voulais me lancer dans la chanson. Je constituai avec trois autres copains, à une époque où les Compagnons de la Chanson pulvérisaient des records, un petit quatuor. Nous avions à notre répertoire quelques œuvres de Trenet et la chanson de Jacques Larue *Moulin Rouge*, mise en musique par Georges Auric. J'avais trouvé la partition harmonisée pour quatre voix à la rue Pavillon, spécialisée dans la diffusion des œuvres musicales, du temps où les éditeurs de musique faisaient encore leur boulot. De nos jours ils se contentent d'empocher 33 % des droits sur les œuvres, sans pour cela éditer, la plupart des temps, les partitions pour lesquelles ils sont rémunérés.

Nous passâmes facilement la sélection, il y avait ce jour-là une trentaine de concurrents. Ce n'était évidemment pas le casting de « The Voice » ni celui de « Fréquence Star » mais nos quatre voix bien harmonisées et justes, orchestrées par notre musicien André Sigaud, violoncelliste comme son père et qui terminera sa carrière entre kinésithérapeute et mage, dans l'arrière-pays bas alpin, emportèrent la décision du jury.

Notre passage sur les planches du Gymnase, en lever de rideau d'une chanteuse qui n'a pas laissé non plus un grand souvenir, dans l'histoire du *music-hall*, fut notre heure de gloire.

Notre groupe mit fin à ses activités après ce premier succès. Mais je me promis de m'intéresser davantage à la chanson, non pas pour écumer les scènes, montagne inaccessible à mes yeux, mais pour écrire des textes pour des chanteurs.

Papa était ravi. Je partageais avec lui maintenant la médecine et la musique. Les mardis après-midi, il s'accordait cette demi-journée par semaine, et les dimanches étaient destinés à interpréter les partitions des chansons nouvelles, achetées dans la semaine. Lui au piano, moi au chant, nous traversions le répertoire de Bécaud, d'Aznavour, de Montand, des Frères Jacques, et le dimanche soir, petit spectacle familial où l'écoute indulgente accompagnait la bonne humeur de toute la famille.

Nous avions deux pianos demi-queues. L'un noir à Marseille et à Puyricard un blanc. Ce dernier partira, pour une soirée, dans une salle d'Aix-en-Provence pour que Léo Ferré puisse donner son récital. Il nous remerciera en venant partager le soir notre repas à la Bastide de Solliers. Il était après Ida Presti et Alexandre Lagoya, le troisième homme parmi ce que nous appelions « nos célébrités ».

Avec quelle émotion je retrouverai le grand Léo, pour un de son dernier récital au Théâtre Toursky à Marseille, où il chanta ce soir-là, chose exceptionnelle, sur une bande-son, avec quelques chansons accompagnées au piano par son doigté magique. Richard Martin, le toujours directeur de ce théâtre, poursuivra le souvenir de cet artiste hors du temps par ces soirées de l'anarchie. Quant à Ferré, dont je ne quitterai pas l'écoute durant des années, il revint plus tard, sous ma plume, avec une chanson : *Dis-moi Léo* écrite pour Pedro Alvès, ce dernier après avoir triomphé dans la comédie musicale : *Les dix Commandements* dans le rôle d'Aaron, reviendra à la chanson et m'appellera me disant :

– Albert, es-tu dispo ? …Tu es l'auteur avec lequel j'ai envie de travailler.

Mon ego fut un peu regonflé et ce bonheur apporta, dans mes vieux jours, quelques levers de soleil.

Les études médicales, ce n'était pas de la tarte. Mémoire, mémoire et encore mémoire. Apprendre le plus petit morceau

de notre anatomie, l'habiller de tendons, de muscles, de veines, d'artères, de nerfs puis comprendre le fonctionnement de toute cette mécanique complexe allant du visible à l'invisible.

Dans les années 60 la médecine était, me semble-t-il, encore embryonnaire. On s'était quand même pas mal fendu la gueule, quand un vieux maître de la faculté conseillait encore, dans le traitement des néphrites, les enveloppements du corps avec des bandes de flanelle. C'était équivalent à ce que faisait Laennec, plus de cent ans auparavant, en épandant sous les lits des tuberculeux des algues marines.

Pour sortir de l'anonymat des stagiaires suivant chaque matin, dans différents services médicaux ou chirurgicaux, la visite du patron par groupe de 20, je décidai de passer le concours de l'externat des hôpitaux, premier échelon des concours hospitaliers, afin d'être affecté à un service choisi, en fonction de mon rang de sortie au concours. Travail supplémentaire, par rapport à l'apprentissage des cours destinées à l'examen de fin d'année, je finis quand même en deuxième année de médecine par décrocher ce sésame.

D'abord affecté pendant six mois en neurochirurgie, moi que la vue du sang faisait s'évanouir, je terminai ce semestre sous l'aile bienveillante de Robert Vigouroux, chef de clinique remarquable, en sachant exécuter avec soin, à l'aide d'une chignole électrique débrayable, les trous de trépan, destinés à ouvrir un volet dans le crâne. Ce bon Maître, finira par son intelligence, son savoir et son humanisme, par devenir après sa carrière hospitalière, le maire de Marseille. Il fit un seul mandat mais, qui de l'avis de tous, fut une réussite.

Je passerai rapidement sur l'existence encore à cette époque de salles communes où se côtoyaient jour et nuit une vingtaine de malades. Quand un paravent était dressé, il isolait momentanément une fin de vie. La maladie tenait compagnie à la mort. Les vivants regardaient la mort, cet accident de parcours, comme une chose habituelle. À cette époque on ne

mourrait pas seul, les compagnons de route du défunt, ayant quelque sentiment pour leur compagnon de misère, étaient là pour consoler la famille et dresser tout de suite un tableau réconfortant du père, du mari ou du compagnon parti sans dire adieu. Ils inventaient même quelques mots constituant à jamais, les dernières paroles prononcées avant son départ. Et comme le chantait Georges Brassens « Les morts sont tous de braves types », il ne sortait de leur bouche que des mots de consolation.

Je fus appelé, une nuit de garde, pour constater le décès d'un patient par l'infirmière prononçant ces mots définitifs :

– Venez vite, monsieur, j'ai un malade il est très, très…

– Fatigué ?

– C'est ça. Je vous attends.

Je me retrouvai en présence d'un homme, opéré le matin même par le Professeur Carcassonne, pour un cancer de l'estomac. L'opération s'était bien passée. Autrement dit, après l'ouverture de l'abdomen, nous ne pûmes que constater l'état relativement avancé de la pathologie :

– Voyez-vous, jeunes gens, il n'y a plus rien à faire !

Et dans la chaleur étouffante de ce mois d'août, il demanda de mettre en route la climatisation. Celle-ci consistait à ouvrir la porte de la salle d'opération donnant directement sur la cour interne de l'hôpital de la Conception. Un vague courant d'air vint rafraîchir les perles de sueur de nos fronts. Et pourtant on n'entendait pas à cette époque parler d'infections nosocomiales. Tout le service était copieusement désinfecté à l'eau de javel et les microbes moins résistants aux antiseptiques et aux antibiotiques. J'étais au fond heureux que mon patient soit parti, comme ça, sans douleur et sans conscience. Il avait une cinquantaine d'années et je pensais encore à lui quand Jacques Anquetil, à 53 ans quitta la scène pour les mêmes raisons.

Il me fallut entrer dans le service du Professeur Jean-Claude Sarles pour me replonger dans ces histoires de tube digestif ayant bercé toute mon enfance. On appelait ça : la proctologie, autrement dit la science du trou du cul. On traitait les hémorroïdes, « ces varices de l'anus sortant du corps en saignant, comme moi » disait le célèbre harmoniste du Sacré-Cœur, Trompe la mort, spécialiste des jeux de mots nullissimes. Plus ils étaient mauvais plus il jubilait (par exemple « ce sont les Gaulois qui ont inventé les gants parce qu'ils craignaient l'air aux mains !) Ouais ! Bon, je vous la fais courte, car chez le Sarles c'était quand même plus drôle. Nous dessinions sur une fiche d'observation une horloge avec les heures mais sans les aiguilles. Le patient pimpant, bien coiffé et lavé de frais entrait :

– Déshabillez-vous, tout le bas, y compris le slip évidemment et mettez-vous à quatre pattes sur la table.

Le cul bien à l'air, généralement astiqué comme un sou neuf (il y avait au besoin un petit bidet dans un coin, pour parfaire une toilette incomplète). Le Professeur :

– Où avons-nous piqué la dernière fois ?

– À midi dix et midi quinze, répondait le préposé à l'observation.

– Donc nous allons traiter midi trente et midi quarante. Détendez-vous, monsieur, vous avez reçu votre pommade anesthésiante, ça va bien se passer.

L'externe présentait l'anuscope, tube conique, relativement important et pouvant s'écarter par le jeu de molettes fixées sur un côté. L'engin pénétrait relativement facilement par le sphincter anal, dans le rectum et là commençaient les réjouissances. Dès l'écartement des deux valves, nous étions en contact direct avec la partie basse de l'intestin d'où jaillissait subitement un courant d'air plus ou moins long, libérant les gaz accumulés dans cette tuyauterie. Autrement dit le mec, sans le vouloir, se mettait à péter. Il y avait à la fois la longueur, la présence ou non de bruit et la fragrance. Le parfum envahissait toute la

pièce sans ventilation. Une sorte d'énorme boule puante ayant éclaté dans un espace clos. Parfois un pétomane à répétition lâchait, après l'injection de produit sclérosant, une deuxième rasade renouvelant l'air ambiant dans l'indifférence générale. Personne ne se posait la question, pour une fois, de savoir qui avait pété. Parfois on entendait un :

– Excusez-moi… excusez-moi.

– Mais non c'est normal, ne vous inquiétez pas.

Certes le patient ne s'inquiétait pas mais il semblait à la fois couvert de honte et aspirait à la fin de la séance, sans être sûr d'oser revenir à la prochaine consultation.

Au troisième cul on ne sentait déjà plus rien. Le silence et le sérieux accompagnant cette consultation étaient la plus belle réassurance à donner au sujet. Un grand sourire, une poignée de main et un :

– Ça va aller beaucoup mieux, vous verrez. C'est en bonne voie, finissait de rassurer complètement le porteur de varices.

Il y avait encore beaucoup d'humain dans les relations médecin-malade, une empathie certaine et souvent de la compassion. On appelait les gens par leur nom, on ne se précipitait pas pour savoir s'ils avaient la « carte vitale ». Bref on soignait, on ne traitait pas une maladie mais un malade. Fallait écouter, ausculter, palper, les moyens d'exploration étant encore embryonnaires. Radiologie et laboratoire avaient les performances d'une 2 CV Citroën. C'était beaucoup du pif, de l'anticipation, de l'adresse, du savoir-faire où rien n'était dirigé par le portefeuille. C'était simplement la médecine comme je l'imaginais, comme elle aurait dû continuer à être avant de devenir seulement un trou dans l'organisme appelé Sécurité Sociale, qui n'a plus rien de social et encore moins de sécurisant. C'est le progrès. Il est en marche. On ne peut rien contre le progrès. Alors oublions cette médecine-là car l'actuelle, à défaut d'humanité, fait souvent la preuve de son efficacité. D'accord on a perdu la tendresse mais le monde est lui aussi

à la même enseigne et comme la médecine est exercée par des hommes, elle reflète toute l'inquiétude, la complexité et les différences existant dans le genre humain.

Les bons médecins vont gueuler. Qu'ils se rassurent ils sont encore nombreux à exercer ce sacerdoce, en ayant retiré de leur exercice autant de douleurs que de bonheurs. Ceux-là je les aime, je les rencontre, je les reconnais. Ils sont les mêmes dans leur métier et en société et reçoivent en retour de leurs patients, le respect et la tendresse dans ce boulot, qui ne ressemble à aucun autre.

On apprenait à diagnostiquer et éventuellement à soigner les pathologies présentes à l'hôpital. On sauvait parfois des vies, déjà épargnées dans ce vaste et démentiel bordel achevé en 1945, par la débandade des hordes teutonnes, avec le bienveillant appui des forces internationales.

On sortait à peine de ce « grabouillage » militaire ponctué par des millions de morts que l'Indochine venait se rappeler à notre bon souvenir. D'accord l'Indochine était, paraît-il, française. Napoléon III en 1858 avait agrandi l'espace territorial de la France. Une sorte de croisade pour aller défendre les chrétiens persécutés, tu parles ! Une sorte de mondialisation avant l'heure, pour se pourvoir, à bon prix, de minerais : zinc, étain, or, sans le protectionnisme dû à un quelconque tarif douanier. La bourgeoisie, tranquillement installée, pouvait exporter la fabrication cotonnière, utilisant une main-d'œuvre à bas prix. Une sorte de commerce inéquitable préfigurant l'exploitation actuelle de pays, dont les ouvriers sont payés au lance-pierre. Le monde dit « civilisé » n'a toujours pas été inventé. Il y a encore aujourd'hui, les torchons et les serviettes. Quelle puissance imaginative ! Et ça devait finir mal, évidemment, en 1954. Le roi et ses sujets finirent, par infliger, à Diên Biên Phu, malgré l'assistance des Américains, une branlée mémorable aux survivants de 1945, pour retrouver leur indépendance.

Dans cette Quatrième République, qui n'en finissait pas d'en finir, où valsaient les premiers ministres, cette bande toujours renouvelée de maîtres des lieux, plus prompts à conserver leur portefeuille qu'à faire fonctionner la partie cachée de notre devise, la fraternité, on venait de donner l'indépendance à la Tunisie et au Maroc. On s'obstinait à conserver l'Algérie, pour ses puits de pétrole et les champs d'expérimentation de notre force nucléaire. L'affrontement allait devenir rapidement musclé et mortifère d'un côté comme de l'autre. Le brave général Massu essayait d'utiliser sa force de dissuasion électro-machiavélique, pour tirer des renseignements des insoumis, les autochtones résistant de leur côté à plein tube, avec les moyens du bord. Il fallut attendre le Général de Gaulle pour mettre fin aux hostilités. On avait fait de même en 1940, contre l'envahisseur allemand. Là, le peuple arabe, cherchait tout simplement à retrouver l'indépendance de sa nation, en se révoltant à son tour.

Alors je te re-recommence avec une panoplie tout aussi efficace qu'inutile. Même la guerre de Cent Ans a fini un jour par s'arrêter. Toujours l'inquiétante et imbécile connerie humaine, armée de la déraison du plus fort, transformant en chair à pâté l'ennemi, pendant que ce dernier en faisait de même. J'ai assisté au rapatriement du corps de mon ami Jean-Jacques B., perforé dans les Aurès par la salve d'une pétoire et je pleurai à son enterrement, moi, le sursitaire, ayant échappé à cet embrigadement de force, quand l'armée des conscrits existait encore, à côté des professionnels de la bastonnade. Tout ce foutoir, pour finir par la paix des braves, en attendant les prochaines empoignades.

La guerre, elle m'emmerde toujours autant. C'est l'activité la plus débile et la plus ruineuse qui soit. Et puis comme le disait papa : « pourquoi posséder un service de santé aux armées, des hôpitaux militaires de campagne, et des chirurgiens intervenant dans des circonstances extrêmes, quand la nature fournit déjà

assez de patients pour occuper les lits de l'Assistance Publique ». Alors guerre ou pas guerre on vit, on souffre, on meurt. Pas la peine de renouveler plus vite le contingent des handicapés de la vie, des crevés de la première heure, des morts par faute à pas de chance, quand le temps lui-même se charge de régler tout cela, avec plus de patience. Ennemi ? Ennemi de quoi, de qui, de cet Individu qu'on s'empresse d'aller dézinguer, sans savoir si l'on en tirera un quelconque bénéfice ? Depuis l'âge de pierre le monde est foutringue et dire que l'homme est un loup pour l'homme, n'est pas très aimable pour les loups. Cet homme, qui devient tueur de vie, quand on lui en donne l'ordre, guidé et protégé par une hiérarchie demeurant le plus souvent à l'abri des explosions de toutes sortes.

Ce concours de l'externat, me fit traverser plusieurs spécialités médicales, dont l'apprentissage me serait par la suite d'une grande utilité, pour porter aide et assistance à mon prochain malade, du moins le croyais-je. Je pris un grand plaisir à demeurer, pendant une année, l'externe assidu et intéressé du service d'endocrinologie du Professeur Jean Vague. Un homme savant et tonique. J'avais partagé les bancs du collège du Sacré-Cœur avec son fils Philippe. Il nous énervait celui-là. Toujours premier, jamais un mouvement d'indiscipline. Il finira Professeur agrégé, comme papa, car il n'était pas inutile, pour atteindre ce but d'être le fils d'un chef de service. On les appelait les « Mandarins ». À cette époque pas mal de fils succédaient à leur père.

En mai 1968 apparut sur les murs de l'internat liste des patrons à abattre. Ce lieu sacré n'était fréquenté que par les internes et la libre circulation des mœurs et des idées, était la règle. Le jour où, malencontreusement, un patron se fit tuer d'une décharge d'un fusil à canon scié, dissimulé sous l'imperméable d'un étudiant passablement dérangé et que le bon maître avait collé définitivement en cinquième année de

médecine, une main sans scrupule avait barré son nom sur l'affiche intitulée « Patrons à abattre », accompagnée de l'inscription : « Déjà fait ». Un médecin pouvait aussi être bête et méchant et cet humour macabre me réconcilia longtemps avec tous les chefs de service.

Jean Vague était un chercheur, curieux, inventif et au contact de sa science et de son humanisme je passai une année fantastique. Arrivait dans son service tout ce qui avait trait au système glandulaire : la thyroïde, les surrénales, le pancréas, l'hypophyse… Il cherchait, à cette époque, la cause de l'impuissance des hommes confiés à ses mains. Cela commençait par différentes mesures : le pannicule adipeux, l'épaisseur des « poignées d'amour », la circonférence du crâne, la longueur des membres en terminant par l'épaisseur des testicules. « Ah ! Merde alors » s'écria dans les couloirs de la Conception un patient décontenancé : « Le Prof il m'a mesuré les couilles au pied à coulisse ». Il ne bandait plus depuis pas mal de temps mais il ne savait pas encore ce qui l'attendait. Le maître avait fait entrer l'individu en question dans la liste de sujets atteints de « dégénérescence neuro-germinative », et ce qui allait suivre n'était rien au regard de cette simple mesure de ses parties génitales. Le bilan se poursuivait par une biopsie testiculaire et par une encéphalographie gazeuse (on injectait par une ponction lombaire de l'air, pour visualiser ses ventricules cérébraux, à la recherche d'une atrophie).

En sortant du service avec le précieux prélèvement des burnes dans un petit flacon de verre, le transporteur de ce précieux chargement, l'interne du service, le secoua devant les yeux d'un autre interne, atteint d'un nanisme hypophysaire. Il était magnifique, beau comme une sculpture mais ne mesurait qu'un mètre et des poussières :

– Tiens, j'en ai deux pour toi.

Cette provocation se termina par un coup de boule dans la partie basse du provocateur, la tête de l'agresseur se trouvant

au niveau de la braguette. Le cri poussé fit sortir une partie de service et l'arroseur arrosé entra précipitamment à l'infirmerie, pour se coller une vessie de glace sur les parties endommagées. L'incident qui s'était déjà produit deux ou trois fois, ne se répéta plus et l'interne en question put passer dès lors devant le service d'endocrinologie sans plus jamais se voir proposer ces petits bouts de couille. Tout ça pour vous dire qu'après ces investigations relativement invasives, je n'ai jamais vu un impuissant retrouver sa vigueur. En 1996 le Viagra mettait définitivement un terme à ces élucubrations scientifico-débandantes. L'impuissance devenait un mauvais fonctionnement circulatoire et mécanique dont le cerveau était totalement absent.

Manquait plus que ça. Que la bandaison obéisse à un ordre supérieur. C'eut été, privilégier la force mentale à un fonctionnement réflexe. Avant cette embellie, des chirurgiens bien intentionnés avaient tenté de rendre rigide cet appendice reproducteur en implantant dans le pénis des tuteurs en silicone. C'était la reconstitution de l'os pénien du chien et la possibilité d'enfiler des perles sans la crainte de ne pouvoir pénétrer la cavité intime de la partenaire. Quant à l'intérêt de cette prothèse elle demeure encore au stade des inventions que le candidat au concours « Lépine » aurait mieux fait de laisser inachevée dans son garage.

À force de parler à longueur de journées de glandes, les miennes ne demeuraient pas en sommeil. Une bonne fois pour toutes, j'allais me lancer de façon sérieuse dans le fonctionnement de mon stade uro-génital. Je ne voyais pas bien l'intérêt de me centrer sur les évacuations vésicales. Il y avait d'ailleurs, encore à cette époque, de nombreux édicules, à l'odeur certes nauséabonde, mais relativement placés à des endroits convenables. L'empereur Vespasien n'en avait rien à foutre de bâtir ces édifices. En fait il avait seulement levé un impôt, touchant l'industrie et le commerce de la collecte des urines, source

d'ammoniaque, utilisée par les teinturiers pour préparer les étoffes avant de les mettre en couleurs.

Que dire ? Si ce n'est qu'elles furent supprimées car devenues un lieu de rencontre pour les amateurs de joyeusetés. Cette atteinte à la morale et aux bonnes mœurs empêcha l'humanité, voulant conserver ce stade uro-génital dans son intégrité, de traverser tranquillement cette phase de leur désir, gênant le voisinage. Les sanizettes n'arrivant que beaucoup plus tard, je préférais les bistrots, où moyennant une consommation, on vous délivrait la clé des toilettes.

Ma décision était prise. Ne pas commencer à sceller ma destinée à une quelconque personne du sexe opposé. Le choix de mon objet sexuel étant définitif, j'allais pouvoir enfin poursuivre les autres stades de mon développement.

L'année passée dans le service d'endocrinologie, section femmes, où se succédaient tant de patientes, me parut un terrain d'étude particulièrement approprié. Je croisais pas mal d'obèses, dont le régime amaigrissant était largement compensé, en dehors de toute surveillance, par l'absorption de galettes et de chocolat, dissimulés dans la table de chevet, ou par l'ingurgitation de crèmes glacées dans le petit bar jouxtant l'hôpital. Je m'intéressai particulièrement, à ces petites choses maigres étiquetées « anorexies mentales ». Pourquoi mentales ? Je me le suis longtemps demandé, jusqu'à ce que le Professeur Vague décide de les appeler « Anorexies hypothalamiques ». Ça ne changeait pas grand-chose à part de recouvrir par un terme plus savant, une pathologie à laquelle personne ne comprenait rien.

On les bloquait dans leur chambre, sans aucune visite possible, surtout de la mère considérée comme l'élément perturbateur de cet équilibre alimentaire. Comme le disait le Bon Maître :

– L'anorexie débute quand le poids corporel est égal à la température rectale, soit 37 kilos.

Alors je commence, vers 11 heures, à t'injecter de petites doses d'insuline appelées « apéritives ». Elles abaissaient la glycémie et étaient censées déclencher l'appétit. Ça ne marchait pas du tout. Quand au bout d'une semaine la patiente avait engraissé de deux cents grammes, on passait à l'étape suivante : le gavage. Une sonde introduite *manu militari* dans l'estomac, déversait un mélange de bouillie infantile mélangée à du sucre et des jaunes d'œuf. À partir de la deuxième ou troisième introduction de cette sonde la patiente se mettait à boulotter n'importe quoi. Elle finissait par prendre deux ou trois kilos et sa sortie pouvait être envisagée. Le retour au domicile s'accompagnait de l'absorption journalière de laxatifs, de vomissements provoqués après les repas, dès que la mère avait le dos tourné et d'un retour au bout d'un mois ou deux à la case départ.

J'avais observé cette pathologie avec beaucoup d'intérêt. Je voyais des jeunes filles à la cervelle bien faite, plus ou moins anxieuses, ayant vu leurs règles s'arrêter depuis plusieurs mois et dont la mère ne paraissait pas plus pathologique que les mères ayant un enfant malade. Certaines étaient, certes, des emmerdeuses, parfois le mental me paraissait un peu troublé sans savoir s'il s'agissait de la personnalité de la mère ou de l'inquiétude en regard de sa créature.

Je m'intéressais particulièrement à une petite Alice D. D'abord la lettre A était la première de l'alphabet et je conçus, fantasmatiquement, une liste de tous les prénoms par ordre alphabétique, me disant qu'avant d'arriver à Zoé j'allais devoir déployer des trésors de tendresse, d'énergie et d'amour.

Mon deuxième but, dans ces études médicales, était de partir à la découverte de ce continent noir, constituant pour l'éminent Professeur de Vienne, après le stade anal et uro-génital, le troisième stade de fonctions beaucoup plus intéressantes.

Alice fut ma première véritable patiente. Elle était en plus très belle. Cheveux châtain clair, yeux noisette et une bouche à ne prononcer que des mots délicats. Elle avait vingt-deux ans,

mariée depuis un an à un grand gaillard, un peu rustre qui dirigeait une teinturerie. Il était sympathique et paraissait gentil. « On aimerait avoir un enfant mais depuis notre mariage ma femme n'a plus ses règles » me dit-il en m'appelant docteur… C'était trop et je décidai de percer plus avant le mystère de cette Alice dont les sourires matinaux étaient très encourageants.

Je m'étais longuement penché sur toute la littérature médicale de l'anorexie. Dans un livre d'histoire, je trouvai enfin la plus belle description de cette affection en étudiant au plus près la vie de Sissi, la belle Impératrice d'Autriche esclave toute sa vie, de sa minceur comme le gage d'une éternelle jeunesse. Printemps 1864, dans le palais impérial de Hofburg à Vienne, sa majesté François-Joseph offre un grand dîner. Ce soir-là, l'ambassadeur américain écrit à sa mère : « Elisabeth est une merveilleuse beauté. Grande, mince, magnifiquement modelée, des yeux doux, des lèvres très rouges, souriant de façon exquise, une voix suave et harmonieuse, des manières tout à fait timides et gracieuses ». Quant à Victoria, princesse héritière du royaume de Prusse, elle ajoute : « Elle semble corsetée de façon serrée ce qui lui donne une magnifique silhouette », perçant, d'une phrase, le secret de Sissi, femme obsédée par son image corporelle jusqu'à la fin de sa vie. Elle deviendra, par la privation de nourriture et par des exercices physiques quotidiens, une anorexique, esclave d'une idée fixe : la préservation de sa jeunesse.

À 15 ans, grande, 1,72 m, pesant 49 kg, elle vécut peu de temps après son premier drame. Éprise du comte Richard S, un ami de son père, passion brève mais partagée qui prend fin de manière tragique par la mort de Richard, atteint d'un mal incurable. Elle plonge dans une mélancolie aiguë, pleure pendant des heures, écrit des milliers de vers, miraculeusement conservés. À 16 ans elle épouse le jeune empereur François-Joseph âgé de 23 ans qui l'aimera jusqu'à sa mort. « Comment ne pas l'aimer ? », dira Sissi à sa mère, ajoutant « si seulement

il n'habitait pas dans un palais où n'existent que des chaises percées, trimbalées d'un bout à l'autre des couloirs, mais aucune toilette ».

Elle a toujours présenté des symptômes inquiétants, de violentes quintes de toux et des crises d'angoisse. Elle donnera trois enfants à son empereur de mari, entrera continuellement en conflit avec sa belle-mère puis plongera dans des accès de fièvres fréquentes, accompagnées d'une faiblesse générale et d'un manque criant d'appétit. Elle finira sa vie dans cet état permanent et irréversible, dont tous les symptômes permettraient aujourd'hui de poser le diagnostic d'anorexie.

J'avais sous mes yeux toute la connaissance de cette affection, traitée dans le service, de manière « moliéresque ». Sous le nom de thérapeutique on n'utilisait que des moyens purement mécaniques, loin d'une vision approfondie de cette affection. « Tu bouffes pas… Tu maigris », « Tu maigris et tu bouffes pas, je te gave ».

Elle était loin Sissi et Alice n'était pas impératrice mais elle allait devenir le centre de toutes mes attentions. Elle avait des angoisses, de la tristesse plein les souvenirs, un jeune amour déçu par un interdit de sa mère. Un mariage gentil, sans tendresse, avec un amour relatif. Un mari un peu frustre mais cédant volontiers à toutes ses demandes. Il ne lui disait pas : « Tu es belle » mais seulement « Quand me donneras-tu des enfants ? » La peur de voir sa taille enfler, comme envahie par un corps étranger, l'emmena à perdre de plus en plus de poids au cas où surviendrait une grossesse. Ses règles s'interrompirent et le brave teinturier comprit qu'il ne pourrait pas perpétuer l'espèce en l'absence d'un fonctionnement normal de son épouse.

Ce matin-là, j'appelai ma jeune patiente « Sissi ». Cela déclencha chez elle un sourire extraordinaire. Elle s'approcha de moi et déposa sur ma joue un petit baiser. « Vous avez bien dormi ? » me dit-elle. Je souris à mon tour et lui répondis que

ce soir je dormirais encore mieux. Elle m'avait d'entrée retourné et comme un imbécile. Je sentis mon cœur battre plus que de raison, mes mains devenir légèrement moites et je compris à ce moment même que je faisais connaissance avec l'amour. Je me foutais bien à ce moment-là de tout ce qui avait été écrit sur le sujet. Avec l'amour on verbalise, on philosophe, on chante, on assassine, on badine, on s'extasie, on se berce, on disloque, on pleure, on imagine, on crève, on fabule, on frappe, on déteste, on bannit, on repousse, tout simplement on fait n'importe quoi. Que devient cette aspiration vers le bonheur dont parlait déjà Platon ?

Depuis cette époque, les penseurs pensifs, penchés sur l'explosion d'un sentiment un peu plus anormal que les autres, développent des théories alambiquées. Ils n'auraient pas fait mieux en expliquant le mécanisme de la poudre à éternuer, ingrédient relativement utile à la participation de l'humain dans la relation sociale.

Et l'amour demeure au sein de ses phraséologies superfétatoires qui comblent d'orgueil les compilateurs de développements de toutes sortes ou de philosophie à deux balles.

Le mot seul devrait satisfaire notre compréhension de la chose, sans même essayer de trouver s'il ne s'agit pas d'une brusque inondation cérébrale, par un quelconque neuromédiateur.

J'avais déjà aimé et j'aimais encore mon père, ma mère, ma grand-mère, mes frères et mes sœurs mais avec Alice je découvris un sentiment indicible, une force d'attraction inratable, une sorte de délire projetant sur sa personne un élan de tendresse mêlé de désirs. Je regardais ce corps amaigri par les privations volontaires, cette petite taille, ces deux petits seins pointant au travers de sa chemise de nuit et toujours ce sourire, me disant à voix basse, tout ce que mon cœur avait envie d'entendre. Rien de sexuel dans tout ça. Ça viendrait peut-être, mais ce n'était pas à l'ordre du jour. Dans nos regards, je

sentais notre émoi. Elle me demanda de m'approcher d'elle et me murmura doucement à l'oreille :

– Tu sais, toi, je t'aime.

Je lui répondis que j'aimais ce petit corps fragile, cette chaleur venue de son cœur et même sa tristesse. Je passais tous les jours beaucoup de temps auprès d'elle après la visite du patron. Je l'écoutais parler, se raconter. J'appris à mieux la connaître encore. De jour en jour je la trouvais de plus en plus tonique et joyeuse. J'avais obtenu de la dispenser de la sonde gastrique, des doses d'insuline et même de la boîte de lait concentré sucré, que pendant quelque temps on avait essayé de lui faire ingurgiter au petit déjeuner. Cette relation dura un mois au bout duquel elle avait cessé de maigrir et pris au moins 300 grammes.

Elle me demanda un matin quelle nuit je serais de garde et ce soir-là, ayant mis un traversin dans son lit sous les draps, elle vint frapper à la porte de ma chambre. Elle entra, s'allongea à côté de moi, enleva tous ses vêtements et sourit. Je lui dis qu'elle était très belle. Je me serrai contre son corps, elle mit ses deux jambes à cheval sur ma cuisse et commença à se caresser doucement jusqu'à l'orgasme. « C'est ça que j'aime, me dit-elle, mon mari est tellement préoccupé par le fait d'avoir un enfant qu'il n'a jamais trouvé le temps de s'intéresser à mon corps. » Mon excitation était grande mais après un temps de repos, je lui refis chevaucher ma jambe et pendant l'heure qui suivit, elle multiplia les orgasmes, survenant par salves successives, en même temps qu'elle posait sa bouche contre la mienne pour un baiser qui me parut ne jamais se terminer. Elle avait introduit dans cet amour une partie de son corps et quand elle se trouva presque épuisée, elle se colla contre moi, effleura mon sexe puis laissa sa main dessus. C'était tellement beau que je n'eus pas envie d'autre chose. Je ne voulais pas transformer ce désir amoureux en une relation sexuelle somme toute banale. Je sentis que l'amour pouvait bien se passer d'une

activité supplémentaire tellement je trouvai sur le corps d'Alice, l'essence même de la passion.

– Si tu veux encore, la prochaine fois on fera l'amour. Mais là, ce que tu m'as donné c'est de l'amour et je suis heureuse que tu aimes ma présence, mes mots et mon corps.

– J'adore tout ça, lui dis-je, tu es devenue l'enfance de mon désir, tu es l'Amour et je ne te bénis de me l'avoir fait découvrir.

Une semaine après elle avait pris 1 kilo.

– Je ne sais pas ce que tu lui as fait, Albert, me dit le patron, mais en partant tu nous laisseras ta recette.

Je revis Alice plusieurs fois après sa sortie. Nous recommençâmes, à chaque rencontre, ces gestes de tendresse découverts une nuit de garde. Jamais je ne fis l'amour avec elle ne voulant pas chercher à perturber un équilibre extrêmement fragile. Elle revint à l'hôpital en consultation externe trois mois plus tard. Je n'étais pas présent mais le lendemain on m'apprit que ses règles étaient revenues, qu'elle avait pris 3 kilos et qu'elle attendait un enfant. Je pense souvent à cet enfant, un enfant de l'amour et je me décidai à attendre le moment où une aussi belle aventure m'arriverait encore.

Je ne prétendis pas ce jour-là avoir découvert la recette pour résoudre les problèmes posés par l'anorexie mais je compris que l'acte médical ne devait pas être séparé de l'empathie, de la tendresse et de l'humanité que chaque médecin doit avoir dans l'exercice de ce métier.

Je décidai par avance de demeurer, contre vents et marées, célibataire pour ne pas entraver un seul jour ma liberté. Je voulais pouvoir revivre encore et encore ce que j'imaginais être l'amour.

J'avais trouvé que c'était un moment extrêmement violent mais fugace, une illusion vécue dans une irréalité passagère, un sentiment de bonheur intense, ne pouvant exister dans l'imaginaire qu'à l'état de souvenir. J'avais envie d'emplir ma mémoire de ces moments exceptionnels et de ne garder que

les traces de ces bonheurs vécus, pour noyer dans l'oubli les mésaventures de l'existence.

Elles ne tardèrent pas à arriver. À la campagne où nous avions vécu cette enfance bousculée par les rugissements lointains de cette bataille inhumaine et stupide que fut la guerre, maman, dans la paix retrouvée, s'était lancée dans l'hôtellerie. Elle allait créer, au fond, les premières chambres d'hôtes, encouragée par papa et son envie de quitter un peu Marseille. Je demeurai en ville pour la poursuite de mes études. J'achetai ma première voiture pour rejoindre la bastide en fin de semaine. Il n'y avait seulement que quatre chambres destinées à recevoir nos hôtes mais le samedi et le dimanche le restaurant accueillait un grand nombre de convives pour ces repas, l'été à l'ombre des pins de la terrasse et l'hiver au coin de la grande cheminée du séjour. Nous allions compléter la liste de nos célébrités au cours de ces jours mémorables.

Gabriel Dussurget, le maître-organisateur du Festival d'Aix-en-Provence, la belle et gouailleuse Arletty en tournage avec Danièle Darrieux dans les environs, Gilbert Bécaud, en tournée à Aix dans une salle du cours Mirabeau aujourd'hui disparue, vinrent un jour ou l'autre chercher le calme dans ce lieu encore loin du monde. Évidemment les amis devinrent plus nombreux mais toujours respectueux du lieu devenu une « affaire commerciale » eux qui avaient connu cet endroit en invités. Les rats quittèrent le navire et les revenants étaient l'objet de toute l'attention affectueuse et amicale de maman. Mon père était ravi. Il se mettait quelquefois au piano pour quelques standards américains allant de *Yellow rose of Texas* à *The lady is a tramp* que chantait Ella Fitzgerald. Je fermais les yeux en repensant à Bill. Il finit même par débaucher un pianiste pour animer les soirées dansantes, les fêtes et les réveillons.

Papa avait envie d'implanter dans le décor une piscine et un tennis. Il n'eut pas le temps d'imaginer l'endroit même où

ces équipements devaient prendre place que surgit dans notre paysage, le Belphégor provençal le plus redoutable. Il était petit et plutôt pas beau, mais se présenta avec chaleur et bonhommie, pour faire oublier son physique relativement désagréable. D'entrée je ne le sentis pas du tout et j'eus l'impression que le malheur était entré dans la maison. Il était porteur d'un vaste projet, en vue d'édifier un complexe sportif tennistique et se disait à la recherche d'un lieu :

– Votre propriété est idéale. Je vais revenir pour vous faire une proposition exceptionnelle.

Il venait d'être expulsé d'un club de tennis sur Aix-en-Provence dont le propriétaire voulait récupérer les terrains. Il fit miroiter à papa le nombre important d'adhérents prêts à le suivre. Il n'avait évidemment pas un rond et devait être habitué à vivre de « mécénats » charitables. « Voilà, dit-il, vous vous engagez à construire des tennis et une piscine. Je me fais fort d'obtenir un maximum de subventions, vous amenez une quote-part de 250.000 €, nous signons un bail et je vous cède, en rétribution, les trois-quarts des cotisations. Nous appellerons cet endroit *Le Country-Club de Solliers*. »

Le club fut construit, entra en activité dès 1962. Pour, paraît-il, donner plus de poids à sa demande de subventions, il fit intégrer dans le bail la totalité des terres de la propriété, soit 21 hectares. Quand papa commença à réclamer le paiement de ses loyers, on lui répondit qu'il n'avait pas effectué tous les travaux, qu'il devait encore beaucoup d'argent et que cet argent serait pris sur la part devant lui revenir. Mon père ne retrouva pas le papier attestant du montant de sa participation, il ne put faire face aux prêts contractés et devant l'impossibilité de rembourser ses dettes, l'ensemble fut saisi et vendu en 1965, après de longues tractations, pour essayer de trouver une solution avec ce sinistre sire. « J'avais confiance, il avait la légion d'honneur, » faisait dire Marcel Pagnol à l'un de ses personnages dans *Topaze*. Lui, nous l'a mis jusqu'à la garde. Il

a laissé mon père se débattre, alors qu'il suffisait de libérer une partie des terres non utilisées et constructibles pour trouver une honorable sortie de crise. On allait engager une bataille pour faire rendre gorge, à ce que j'appelle encore aujourd'hui un malfaisant. Il fut contraint, à la suite des procès intentés et qu'il perdit en première instance, en appel et en cassation, de payer tout l'arriéré des loyers indûment conservés. Cette aventure prit fin en 1972.

En 1965, Papa Paul écœuré et à bout de souffle, après la perte de notre bien le plus précieux, la Bastide de Solliers, partit en Algérie faire de l'humanitaire au titre de la coopération. Il occupa pendant trois ans la place de chef de service de radiologie à l'hôpital de Médéa. Retrouvant, avec maman le calme et la sérénité, il fut rapidement engagé dans l'orchestre symphonique de l'opéra d'Alger. Nous avons échangé au cours de ces années tellement de tendresses dans nos correspondances que lorsqu'il revint à Marseille en 1968, j'avais l'impression de ne jamais l'avoir quitté.

Voulant oublier complètement ce qui pour nous était le vol du siècle, je ne poursuivis pas plus loin. Cette propriété dont la valeur affective était pour nous inestimable, était tombée dans les mains d'un affairiste peu scrupuleux, sans une once d'humanité, un coucou qui avait trouvé un nid encore habité et en avait chassé l'occupant, celui-là pacifique. Le retrouvant très vieux et encore plus rabougri, un dimanche à la sortie de l'église de Puyricard, il s'approcha pour me tendre la main et je pus ce jour-là dévider dans ses oreilles toute l'horreur qu'il m'avait inspirée. Je le couvris de déjections retrouvant par la même toute la fureur de mon stade anal. Je lui jurai, dès qu'il serait enfin mort, d'aller briser la stèle érigée en son nom sur la terrasse du Country. Il disparut quelque temps après notre dernière rencontre, peut-être le cœur ? Alors s'il en avait un, il s'en est servi une seule fois dans sa vie, pour cesser d'exister.

Papa mourut trois ans après son retour, au cours de ces jours mélancoliques berçant l'automne. Touché par un cancer dû autant à la maladie qu'au chagrin. On avait, la veille, mangé des huîtres. Un important œdème lui gonflait les épaules :

– Tu vois, on appelle cela un œdème en pèlerine.

Je lui souris :

– Tu as toujours quelque chose à m'apprendre !

Le lendemain, je reçus un coup de téléphone, j'arrivai juste à temps pour le voir s'éteindre. Je ne pus détacher mon regard de son visage en lui fermant tendrement les yeux. Je lui pris la main, regardai ses doigts qui avaient palpé tant de ventres, caressé nos nuques et nos cheveux, frappé sur tant de touches de piano et mis au monde tellement d'enfants. Je n'allais pas être le seul à devenir orphelin. Il avait 63 ans, était à la fois pharmacien, médecin, licencié en sciences et champion de Provence de billard à trois bandes. Je me demandais comment il avait fait pour « avaler » tout ça.

Il a traversé ma vie comme un extraterrestre, un sourire tranquille et apaisant. Un artiste égaré sur des chemins de traverse, un poète, peignant le monde avec les couleurs de la bonté. Il soignait avec son cœur, sa parole et sa patience. Son corps devint un immense écran sur lequel je vis défiler toutes les années de ma jeunesse. Un rutilant kaléidoscope, mêlé de mots et de musique au milieu du silence et des larmes de ma mère. Je n'ai jamais oublié ce bref instant où le souffle s'échappe du corps mais où demeure l'extraordinaire imagerie projetée par l'inconscient sur l'absence.

Il y eut foule à ses obsèques, ses patients ne l'avaient pas oublié. Il repose au cimetière de Puyricard, en compagnie de notre mère, qui devait le suivre quinze années plus tard. Ils moururent tous les deux au mois de décembre. Ils avaient aussi quinze ans de différence. Le chêne planté, quinze années auparavant, dans notre jardin de Carqueiranne, après mon installation dans ce village, ne refit pas de feuilles au printemps.

Lui aussi nous avait donné congé, pour marquer à jamais le jour où avec mes frères et mes sœurs, nous sommes devenus définitivement orphelins. Reconnaissante, la municipalité d'Aix-en-Provence décidera d'appeler « Place Paul-Ducreux » l'esplanade à l'entrée du Country-Club.

Les études médicales se poursuivaient plutôt bien. J'avalais les cours comme autrefois les fables de la Fontaine ou les alexandrins de Corneille. Elle est curieuse cette mémoire porteuse de tous ces apprentissages, capable de faire surgir à la surface du conscient les souvenirs enfouis et de plonger dans la profondeur de l'inconscient les éléments les plus glauques. J'en suis encore à me demander si l'exploration de cette contrée présente une nécessité comme l'envie de pisser, d'aller assister à une séance de cinéma ou de se servir d'une perceuse pour installer sur le mur une étagère et accumuler un nombre important d'ouvrages allant des « Cinq psychanalyses » de Freud, aux bandes dessinées de Spirou et Fantasio, en passant par le catalogue de Manufrance.

C'était beau Manufrance. Une grande boutique située rue de la République où l'on trouvait aussi bien une bicyclette, un fusil de chasse, des vêtements de travail, des pièges à renard… Un vaste bazar, à l'époque où les grandes surfaces n'avaient pas noyé les abords des villes de boutiques et de garde-manger à faire baver le tiers, le quart et même le demi-monde.

Et puis cette rue de la République était pour moi emplie encore de tant de souvenirs.

Ma grand-mère me racontait, comme si cette histoire venait des temps préhistoriques, comment on avait amené chez elle l'électricité dans cette rue encore appelée « Avenue Impériale », en hommage à ce Napoléon III, bâtisseur de ma première faculté. Imaginez l'apparition soudaine d'une prise électrique et d'un interrupteur faisant vaciller les filaments d'une lampe, dans une demeure où le pétrole et la bougie permettaient seuls

les illuminations. On grimpait les escaliers de l'immeuble en enflammant des allumettes enrobées de cire. Collées le long du mur, elles permettaient sans encombre d'atteindre l'étage désiré. Je ne me lassais pas de demander à ma grande mère :

– Raconte-moi encore cette aventure !

Elle était aussi enthousiaste, à chaque narration, bien qu'ayant eu le temps, au cours des cent années de sa vie de pouvoir découvrir tout ce que le progrès allait mettre devant ses yeux.

La médecine avançait en même temps mais pas à une vitesse vertigineuse. La découverte de la pénicilline avait quand même enrayé un fléau extrêmement présent dans les pathologies médicales : la syphilis. Quand nous prenions une observation il fallait interroger le patient sur ses antécédents. Facile : P.Q.R.S.T. P, comme paludisme, Q, comme quantité d'alcool ingurgitée quotidiennement – un légionnaire, à qui je demandai combien il buvait de bières par jour, me répondit :

– J'en bois deux… deux caisses évidemment. Elles font seulement six bouteilles chacune !

Puis R, comme rhumatisme articulaire aigu, (qui, succédant à une angine à streptocoques, se poursuivait par l'inflammation des articulations et finissait par mordre le cœur, en y laissant des lésions définitives, pas encore abordables par la chirurgie), S, comme syphilis (la vérole, elle, frappait tous les organes : le cœur, le cerveau, le système nerveux périphérique et tout ce que le tréponème pâle pouvait coloniser avec en plus une possibilité de transmission qu'aurait pu lui envier le SIDA), T, enfin, comme tuberculose, pouvant atteindre tous les organes. On évoquait, dans un murmure, le mot : cancer. Mot tabou et redoutable, signalant la sortie de route prochaine.

La tuberculose c'était quelque chose. Mon passage à l'hôpital Sainte-Marguerite, dans le service des « bacillaires » fut des plus instructifs. Nous baignions dans cet univers rempli

de miasmes où chaque matin nous mettions en forme les crachoirs de carton prédécoupé, posés sur la table de nuit de chaque malade. La récolte des récipients se faisait dans l'après-midi et rejoignait le laboratoire où les biologistes recherchaient méticuleusement la présence des bacilles de Koch dans ces expectorations. Les femmes, disait-on, ne crachaient pas alors on les intubait et comme les Shadocks on pompait. La Dame aux camélias à cette époque ne serait pas morte de phtisie, dont certaines étaient galopantes. Si déjà la pénicilline n'avait plus aucun effet, la streptomycine ayant pris le relais et guéri pas mal d'infectés, avec en prime une surdité, Marguerite aurait eu l'avantage de ne plus s'entendre tousser.

Quand j'eus traversé, en tant qu'externe, différents services allant de la radiologie, à la neurochirurgie, en passant par l'endocrinologie, j'eus le bonheur de terminer mon externat à la maternité de la Belle de mai. Je retrouvai la vie dans cet hôpital abritant l'internat des élèves sages-femmes. J'y passai six mois fantastiques. Je mis au monde un nombre incalculable de petits bouts de chou, intervins pour cureter un utérus sur une grossesse interrompue. J'appris à appliquer des spatules pour extirper en douceur une tête un peu récalcitrante, exécuter ma première césarienne, sous l'œil vigilant du patron le Docteur Goirand et terminais mes soirées au cours de surprises parties, joyeusement menées dans le dortoir des sages-femmes, libres comme l'air et festives en diable.

Il y avait parfois jusqu'à quatre parturientes à terme et nous n'étions au plus que trois. Deux sages-femmes et l'interne. Nous passions de l'une à l'autre et mon Dieu, la vie arrivait quand même sans trop de complications. On n'avait pas encore fait de la grossesse une maladie.

Je venais d'être reçu à l'internat des hôpitaux psychiatriques. Je décidai abandonner les hôpitaux « normaux » pour entrer dans un asile. En quittant la médecine, telle que mon père

l'imaginait, je pénétrais dans un champ relativement mystérieux, hors du temps et de la société. En arrivant pour la première fois, à l'hôpital Montperrin à Aix-en-Provence, je découvris un monde qui allait me conquérir, me passionner et me permettre de comprendre enfin le pourquoi, du comment, du pourquoi de choses. Enfin du moins l'imaginais-je.

Au bout de l'avenue Gambetta se présentait le majestueux portail de l'hôpital psychiatrique. Je sonnai, le concierge habitant une petite maison contiguë à la porte d'entrée vint m'ouvrir. Je lui présentai la convocation reçue par la poste :

– Vous êtes Albert Ducreux ? Présentez-vous au bâtiment central. Vous ne pouvez pas vous tromper c'est un bâtiment de trois étages, le premier sur lequel vous aller tomber.

Je croisai le long des allées surtout des hommes tous vêtus d'une veste et d'un pantalon en velours côtelé marron. À l'entrée du bâtiment une secrétaire m'indiqua que le directeur, averti par le concierge, m'attendait au premier étage. Il se leva pour m'accueillir, en boitillant légèrement (j'appris plus tard qu'en pleine connaissance des aventures d'Astérix, on le surnommait « Ajambraccourcix »).

– Vous serez affecté au service du docteur Paule Petit. C'est le premier bureau à gauche en sortant de l'immeuble.

Le lendemain matin, j'entrai dans le bureau de mon nouveau maître. Une dame d'une autre époque, les yeux mi-clos derrière des lunettes cerclées d'écaille. Elle était coiffée d'un chignon dans lequel elle essayait de replacer une épingle à cheveux après s'être copieusement gratté le cuir chevelu.

– Bonjour Madame, je suis Albert Ducreux, votre nouvel interne.

Elle me toisa des pieds à la tête, me sourit et me fit asseoir en face d'elle. Il y avait à côté de moi un homme vêtu également d'un complet marron en velours côtelé.

– Je termine la rédaction du certificat de quinzaine de Monsieur L., d'ailleurs écoutez le contenu de cette consultation,

car il va se trouver dans le service des patients dont vous allez vous occuper.

L'homme, âgé d'une quarantaine d'années, sagement assis, donnait l'impression d'être dans un salon de thé.

– J'attends, madame, mon breuvage. De nos jours le service n'est plus ce qu'il était. J'ai déjà eu quelques mots avec le garçon d'étage, il manque de style et n'a pas depuis mon entrée la tenue réglementaire.

L'homme poursuivait son discours anachronique et quelque peu décousu sur un ton jovial et sarcastique. La « Paule » comme nous l'appellerions dans l'intimité, traçait sur la feuille d'observation quelques mots, sans lever les yeux, s'arrêtant de temps en temps pour se regratter la tête de son épingle à cheveux.

– Je ne vais pas demeurer longtemps en ces lieux, reprit le ci-devant pensionnaire, ma demeure ne peut se passer de ma présence.

La Paule mit fin à l'entretien et demanda à l'infirmier accompagnateur de reconduire « le sieur » dans sa chambre. Quand il fut sorti et après avoir ajouté quelques mots à l'observation elle me lut le résultat de son analyse :

– Persistante chez Monsieur L. d'une certaine hyperthymie accompagnée de logorrhée et d'une fuite des idées. Le comportement est calme mais la présence d'un état maniaque, quoiqu'en voie de diminution, demande la poursuite de l'hospitalisation. À revoir dans quinze jours.

– Voilà, me dit-elle, Monsieur le comte de L. est entré depuis deux semaines. Il présente une psychose maniaco-dépressive, portée cette fois sur la phase maniaque. Il a vidé une partie de son compte en banque, pris sa voiture et traversé la France. Nous l'avons récupéré, alors qu'il tentait de marchander le prix d'un château dans le Gers auprès d'une agence immobilière. Son comportement ayant paru bizarre, le vendeur

a joint la gendarmerie. Ils avaient sa photographie et son nom sur la liste des personnes récemment portées disparues.

Je venais de faire connaissance avec mon premier « fada ».

C'était donc ça aussi la folie. Une sorte de joyeuseté, accompagnée de bonhomie, donnant à un individu l'envie subite de sortir de la réalité, pour se propulser dans un monde dénué de contraintes et déambuler sur les voies de la liberté. J'entrai de plain-pied dans cette nouvelle spécialité m'éloignant du sang, de la souffrance et des larmes. Enfin, appréhender l'humain sous un aspect original et faire, de ces quatre années d'internat, une promenade dans un univers où toute la rationalité d'un monde, me paraissant terriblement ennuyeux, allait disparaître.

À l'internat je retrouvai les anciens. Ils me parurent tous sympathiques et à peu près normaux. Certains me dirent être là depuis déjà deux ans. Je fus définitivement rassuré. Interne en médecine des hôpitaux psychiatriques, le titre ronflait comme un poêle en hiver. Ma chambre était spacieuse et confortable. Le salon et la salle à manger sympathiques et je fis connaissance d'une petite femme, attachée à notre service, pensionnaire de l'hôpital depuis bientôt vingt ans, Madame Escalier.

Elle me toisa des pieds à la tête, avec un sourire doux et interrogatif :

– Vous êtes le nouveau petit frère qui va habiter chez nous ?

Je lui tendis la main elle la retint et la baisa doucement.

– Vous oncerez les perruches qui viennent chaque matin sur le bord de votre fenêtre. Elles ont déjà leurs graines et de l'eau …Vous êtes philharmonique, je suis leur mère depuis toujours.

J'allais avoir à mes côtés, pendant ces quatre années une femme merveilleuse. Entrée à l'âge de vingt ans à « l'asile d'aliénés d'Aix-Vaucluse », comme elle appelait sa demeure, je la retrouvais chaque jour avec bonheur et toujours une attention affectueuse, avec cet éternel sourire accompagnant son regard. Un jour elle me remit sur un petit bout de papier (que j'ai

jusqu'à ce jour conservé) quelques lignes tracées de sa main. Il était écrit :

« Les orgues sensibles tamisent les frasques timorées des perles aquatiques. L'ogre se tait, pendu aux branches des spirales, aux arcades des pensions aveugles, aux tourments des chemins abrupts. Nous sommes l'être et le présent qui tanguent. L'orme pleurant avec au cœur des mésanges mauves. Je sais le monde est là, faisons qu'il se maquille »

Je fus, à partir de cet instant, définitivement ébloui par cette dame. Quand le lendemain matin je fis lire ce texte à « La Paule », elle me dit tout de suite :

– C'est Saint-John Perse !

C'est seulement quatre ans plus tard que je lui remis tous les textes, soigneusement dactylographiés, écrits par « ma poétesse » et lui révélai le nom de cette écrivaine. Elle demeura interdite, puis passa rapidement à autre chose, comme contrariée de ne pas avoir, avant moi, découvert cette artiste.

Dès la première semaine j'étais entré dans un nouveau monde. Un pays aux allées bordées de platanes, de platebandes fleuries, de personnages silencieux déambulant vers une destination connue d'eux seuls. Une même harmonie dans des bâtiments anciens ornementés d'une petite élégance autour des fenêtres et des portes d'entrée. Quatre constructions plus récentes blanches et rectangulairement allongées, s'élevant sur un seul étage, entourées de gazon et de quelques espèces sauvages qui donnaient au lieu un charme campagnard. En entrant davantage dans la structure de cet ensemble j'aperçus d'abord des bâtiments fermés autour d'une cour intérieure, d'autres semi-ouverts et certains totalement libres à la circulation.

J'imaginais déjà le vécu et l'état de la population de ces lieux. Le matin, sortaient de leur demeure, un certain nombre de femmes et d'hommes. Certains rejoignaient les différents ateliers de menuiserie ou de ferronnerie, d'autres s'en allaient retrouver la ferme où des vaches attendant leurs soins. Dans

cet univers pseudo-idyllique il y avait encore quelques ateliers ne réclamant pas une importante connaissance. Dans l'un on démontait, pièce par pièce, des compteurs électriques dont la quantité étalée par terre laissait supposer que le chômage n'était pas encore à l'ordre du jour. C'est fou le nombre de métaux différents existant au sein de ces petites machines. Les pièces une fois démontées, étaient jetées dans différents récipients séparant le cuivre, du fer et de l'aluminium entre autres.

L'atelier de tricotage, réservé aux femmes, allez savoir pourquoi, bruissait doucement du frottement des aiguilles le long desquelles s'allongeaient de vastes pans de laine en forme d'écharpe ou de serpillère. Je m'intéressais à ces tricoteuses. Elles n'étaient pas les survivantes des « tricoteuses de la révolution » apostrophant les députés à la chambre, ni les mégères accompagnant au pied de l'échafaud les exécutions publiques, non, elles étaient à leur ouvrage, consciencieuses et patientes, parfois guidées par l'infirmière de garde pompeusement appelée ergothérapeute. Demandant un jour à leur gardienne de cet atelier, à quoi servaient tous ces travaux d'aiguille, je fus déçu d'apprendre que le soir, après la fermeture, son travail consistait à détricoter tous ces ouvrages pour en faire des pelotes de laine réutilisables le lendemain.

Bon, c'était bien parti pour jeter un léger doute dans ma vision encore angélique de mon nouvel environnement. Elle prit fin avec la découverte de deux pavillons le trois « bis » homme et le trois « bis » femme, que j'eus à explorer, par une nuit de garde, vers 3 heures du matin. Le téléphone sonne :

– Monsieur, pourriez-vous venir au trois « bis » homme, nous avons une petite urgence, mais rien de grave.

Je m'habillai tranquillement pour rejoindre le lieu de l'appel. C'était un petit bâtiment qui m'était jusqu'alors passé inaperçu. Je sonnai et entendis la serrure tourner en grinçant. Passé un sas, je pénétrai dans « la cour des miracles ». Ça puait, mais ça puait vraiment. Un mélange de pisse et de merde, dans

une espace totalement clos et surchauffé. Du sol lui-même, montait une température relativement élevée. En plus de l'infirmier qui m'avait ouvert, il y en avait deux autres dans la tisanerie, en train de boire du café tout en fumant. Une fois habitué à l'odeur, j'eus devant moi un spectacle extraordinaire. Une majorité d'individus dont la moitié était totalement nue, certains dormaient à même le sol, d'autres se balançaient d'avant en arrière. Deux ou trois portaient un casque de cuir, le même qu'utilisait Jean Robic dans le tour de France qu'il gagna en 1947.

– C'est Robert, me dit l'infirmier, un épileptique. Il s'est un peu fendu le crâne pendant sa crise.

Je rejoignis un jeune homme d'une vingtaine d'années, couché sur le lit de la tisanerie, la tête entourée d'une serviette-éponge, pas mal ensanglantée. Il présentait sur le cuir chevelu une belle estafilade, assez profonde. Au lever de la serviette, la plaie se remit à saigner. Tout était prêt pour intervenir, l'alcool, les compresses, la boîte de petite chirurgie. Sans anesthésie locale et sans manifestation particulière du sujet, après avoir bien nettoyé la plaie, je posai cinq points de suture sur la tête de ce garçon encore dans le brouillard. Le pansement terminé, je fis plus amplement connaissance avec cette équipe de nuit. Ils semblaient heureux comme des arbres de Noël et me dirent n'avoir jamais voulu, depuis dix ans, changer de poste.

– D'accord, ça pue, mais que voulez-vous ils sont plus libres que nous. Ils font tout, là où ils se trouvent. On nettoie bien un peu mais le reste continue de cuire jusqu'au matin.

En regardant tous ces garçons, un peu plus attentivement je vis, dans ce pavillon, un rassemblement de pathologies plus ou moins inclassables. Ça partait du débile profond, « les fadas » comme ils les appelaient, jusqu'à des pathologies dégénératives, entraînant une impotence plus ou moins importante,

« les pas-finis », en passant par quelques psychoses chassées des pavillons ordinaires, autrement dit « les fondus ».

Je trouvai leur classification relativement précaire mais parmi ces infirmiers, les plus anciens de l'hôpital, le recrutement et la formation avait été des plus sommaire. En dehors des urgences, qui s'intéressait encore à ce pavillon ? « La Paule » n'y allait jamais. C'était comme une écurie de chevaux fatigués, une solderie médicale défraîchie, un tas d'humanité sans pensée et sans passion, une prison de bas étage, sans possibilité de libération même conditionnelle. Mon infirmier assistant me dit :

– Vous n'avez pas entendu parler de Marcel, le musicien ? Il sera ravi de vous voir.

Marcel était à poil, couché dans son lit. Il avait un sourire édenté lui fendant en deux le visage et accompagné d'une sorte de grognement de tonalité changeante.

– Tu joues un morceau de musique au docteur, Marcel ?

Je vis Marcel s'emparer immédiatement de son sexe, étirer son prépuce qui s'allongea sur 4 à 5 centimètres, puis gonfla celui-ci comme un ballon de foire, pinçant l'entrée pour empêcher l'air de s'échapper. Il édenta un nouveau sourire et tout en entrouvrant légèrement cette poche il pressa sur le prépuce pour laisser l'air s'échapper. Il fit sortir de cet instrument un bref sifflement en criant :

– Trompette… trompette…

Tandis qu'il renouvelait 3 ou 4 fois l'opération.

J'en avais assez vu pour cette nuit. Je rentrai me coucher béatement dans mon lit. J'allumai ma radio, pour me plonger dans un univers sonore compensateur. J'allais devoir m'y mettre sérieusement. Entre la ballade poétique, offerte à mon arrivée par madame Escalier, catégorisée « hébéphrénie » et l'extrême dénuement des êtres visités pendant cette garde, je compris qu'il me restait beaucoup à apprendre, mais j'avais quatre ans pour ça.

« La Paule » ancien Interne des Hôpitaux de Paris avait publié en son temps une thèse remarquée sur les délires de persécution curables. En dehors de toute médication, s'attaquer à la paranoïa était le meilleur moyen de se retrouver un jour trucidé par le malade. Un des médecins-chef de service en fit la douloureuse expérience. Il eut, à l'entrée de son service, le crâne fracassé à coups de marteau par un furieux de cette espèce. Le bon docteur Vallade, surnommé « Sismothérapix », en raison de sa propension à utiliser les électrochocs dans son service, termina sa carrière ce jour-là.

En 1962 c'était encore l'asile. On commençait à voir apparaître le « Largactyl » sans trop connaître les vertus de cette molécule. En 1953 les Professeurs Delay et Denicker avaient publié des observations sur des cas de délires « guéris » par l'utilisation de ce produit. Utilisé à partir de 1960, il fut le chef de file de ce qu'on a ensuite appelé « les neuroleptiques ».

Avant cette première avancée on demeurait dans le folklore. En 1900 le Docteur Joyeux, ça ne s'invente pas, avait remplacé la paille des asiles par des lits. On avait progressivement supprimé les fauteuils tournants, déclenchant des vertiges avant de plonger le patient dans des bains d'eau chaude et d'eau froide. Douche écossaise aussi efficace que la tonte effectuée chaque matin sur le crâne des internés, sans doute pour les mettre davantage en contact avec la réalité extérieure. Mais quand même, dans ces joyeuses inventions, que l'on peut ranger au rayon des farces et attrapes, il y avait au moins deux grands fondus dont je retiens encore le nom pour les méfaits qu'ils ont dispensés sous couvert de sciences plutôt expérimentales. Le Docteur Manfred Sackel est à égalité avec le Docteur Egas Moniz. Manfred Sackel se présentait comme l'inventeur d'une méthode radicale pour traiter les psychoses chroniques, dont la schizophrénie. Qu'est-ce qui avait pu germer dans le cerveau de ce pourfendeur de psychoses ? Le con, il provoquait, par des injections d'insuline à doses croissantes, des comas

hypoglycémiques. Puis il réveillait le sujet au bout d'un certain temps, grâce à des injections de sérum glucosé. Il pensait que ce coma, suivi d'un réveil progressif, devait permettre d'assister à une nouvelle naissance. Le premier résultat de cette attaque médicale en règle entraînait une importante obésité. Le traitement pouvait se prolonger pendant quinze à vingt jours en donnant au cobaye un appétit féroce. Le cerveau morflait pas mal et si le scanner avait existé à l'époque, il aurait pu mettre en évidence des lésions cérébrales irréversibles. Un Anglais avait essayé parallèlement à cette obscénité médicale d'utiliser, sur un autre groupe, une anesthésie générale à la place de l'insuline avec des résultats similaires c'est-à-dire aussi nuls, mais relativement sans gros danger. Cette « pseudo-thérapeutique » persista, dans certaines cliniques psychiatriques, jusque dans les années 1970, prescrite par des médecins peu scrupuleux car elle figurait encore à la nomenclature des actes médicaux, était remboursée par la Sécurité Sociale et demeurait pour l'exécutant assez lucrative.

Le premier psychiatre, que je remplaçais dans une clinique du Var, classait ses malades en trois catégories : les cures de sommeil, les électrochocs et les cures de Sackel. Dans son service on n'y échappait pas. Soit on était bombardé trois fois par jour de tranquillisants et de somnifères pendant trois semaines, soit pendant la même durée on « comatait » sous insuline, avant de prendre 20 kilos, ou on se retrouvait explosé par deux semaines d'électrochocs. Le trou de la Sécu n'est pas quelque chose d'actuel car le maître des manœuvres empochait chaque mois des sommes relativement rondelettes. Arrivant de l'hôpital psychiatrique pour remplacer ce docteur « Abuse », ne voyant pas l'utilité de ces thérapeutiques, j'essayais tant bien que mal, au cours de ces remplacements de limiter les dégâts. Quand je pris sa suite dans cet établissement, j'arrêtais définitivement les comas insuliniques, gardais l'électrochoc en cas d'extrême nécessité (d'ailleurs une ou deux séances suffisent si

l'indication est posée) et gardais les cures de repos, considérablement allégées de toute substance inutile.

L'autre dément, le docteur Egas Moniz fut, si ce n'est l'inventeur, du moins l'utilisateur à grande échelle de la lobotomie. Oh ! Mon Dieu z'avez vu « Vol au-dessus d'un nid de coucou », ben voyons, c'était ça. Et puis, fait dans quelles conditions ! On finissait par voie trans-orbitaire par introduire un petit scalpel pour sectionner, à l'aveugle, quelques connections dans le cerveau. Les dernières, à Montperrin, s'effectuèrent avant les années soixante. En plus de la végétation entourant les services, il y avait dans chaque pavillon quelques « plantes ou légumes », n'ayant plus besoin de rien pour se tenir tranquilles. Et quand je pense qu'on a donné à ce Docteur Jekyll le prix Nobel en 1947. C'était pas Mengelé, mais quand même, ce mec au nom de la science a tripoté la cervelle sans trop savoir ce qu'il faisait. Bon on ne va pas s'éterniser sur les conneries de quelques tortionnaires, car le traitement des maladies mentales a seulement commencé avec, d'abord l'apparition des neuroleptiques puis des antidépresseurs qui, la sagesse retrouvée, après quelques années d'égarement, ont permis l'abord thérapeutique de pas mal de pathologies mentales, avec un succès certain.

Cette longue parenthèse pour vous dire que si vous avez encore quelques méfiances vis-à-vis de la psychiatrie, il vaut mieux déclencher de nos jours une psychose ou un état mélancolique qu'avoir été malade mental au début du xxe siècle. D'accord ! La psychiatrie des époques antérieures a fait beaucoup moins de morts que les deux grandes guerres. Elle a quand même été redoutable dans certains endroits alors que ces mêmes sujets avaient échappé à la conscription. Je ne parle pas de l'Allemagne, car l'autre fêlé avait aussi décidé, en même temps que les juifs, les Tziganes, les homosexuels, d'en terminer avec les « fous ». Vaste programme. Quand ce psychotique a fini par se faire exploser la tête en compagnie d'Eva, il était déjà trop tard. L'Hitler l'aurait fallu l'enfermer plus vite. Les délires

c'est comme ça, le bon Docteur Falret les appelait « les folies raisonnantes ». Il avait mis le doigt sur cette activité mentale pas comme les autres. Ça raisonne tellement « ces fadas » qu'on se laisse embarquer dans leur problématique sans s'en rendre compte. Une radicalisation avant l'heure. Un enfermement dans une doctrine pas tellement élaborée mais suffisamment convaincante, pour composer une armée de marginaux, de paumés, de cinglés avides de puissance et de pouvoir. Des affirmations qui sont autant de déformations, un patchwork d'idées politico-religieuses d'autant plus convaincantes que personne ne peut en connaître la réalité. Mêler le temporel au spirituel, non, mais des fois ! Tu l'as vu le dieu commander tout ça ? Et si les prophètes, Jésus ou l'autre, ils avaient tout faux, s'ils avaient tout inventé dans une espèce de parano. Le Pape François l'a dit : l'enfer, l'existe pas, pas plus qu'Adam et Ève. Alors Le Paradis où c'qu'il est là-haut, avec un bataillon de vierges qui t'attendent alors que t'auras jamais qu'une bite et encore. Déjà qu'il est pas sur terre. Alors quand tu fais sauter des femmes, des hommes ou des enfants, peut-être que c'est eux les martyrs et qu'ils vont te prendre la place au paradis, et les vierges elles seront dépucelées avant que tu bandes. Bof, tout ça, c'est pas nouveau. Fut un temps où les chrétiens après avoir été persécutés et donnés à bouffer aux lions, y sont allés, à leur tour, évangéliser à coups de lames les mécréants. Z'en ont trucidé pas mal sous la protection de la Sainte croix. Z'ont brûlé les sorcières, les impies. C'était aussi con mais c'était il y a longtemps. Depuis y a eu du progrès, c'est pas encore ça, je sais pas si j'aurai le temps de le voir avant de partir. J'en doute ! À peine c'est fini que ça recommence. Vous connaissez Ravaillac, bien sûr ! C'est Dieu qui l'a poussé à faire tout ça. Il délirait comme un bataillon de hippies shootés aux LSD. Dieu l'était partout pour lui ordonner de bousiller l'impie. Un régicide ? Un fondu, un dézingué de la calebasse, un illuminé au mazout. L'âne bâté, l'est mort écartelé sans savoir qu'il avait

tout faux. C'était un délire une maladie de « ouf », un truc à te faire neuroleptiser, même par le plus inculte des soignants. De nos jours y a encore un Dieu pour faire délirer une masse de mecs sans imagination et que le délire ça se transmet mieux que la grippe espagnole. Pas besoin de tousser pour infecter l'entourage. Tu leur racontes quelques fariboles, venues d'un autre âge. Pour y croire, il faut seulement avoir le QI d'une pantoufle. Et là, ça marche. Mais ces prédicateurs de mes deux, pourquoi ils y vont pas eux-mêmes trucider l'infidèle ? Ils sont à l'arrière pour totaliser les bénéfices et revendiquer l'attentat. Et le pyromane, bardé de fusées de feux d'artifice en explosant au milieu de la foule, l'a pas compris qu'éparpillé, lui aussi, à la fin de l'attaque, il avait fait partir en confettis en même temps ses burnes ? Va, après ça, te taper les vierges promises. Si de ton vivant tu te dis pas : tout ça c'est foutaise et compagnie, je sens que je vais pleurer aussi sur toi.

J'aimais la psychiatrie et la maladie mentale. Je me baladais parmi ces zombies en ayant l'impression de faire partie de leur famille. Si tu ne délires pas avec le délirant, tu ne peux pas le comprendre. Tu n'as pas le pouvoir de ramener tout ça dans ta normalité. D'ailleurs que vaut-elle ta normalité ? Le monde est peuplé de gens tellement normaux, qu'ils foncent tout le temps hors du champ de cette normalité. Ça dévie, ça contourne, ça t'emberlificote, ça te trompe, ça te sodomise, pourvu que ça possède un brin d'autorité. L'autorité, le psychiatre il ne l'a pas. En 1830, quand ils ont créé les asiles, les gardiens de ces enfermés ont passé leur temps à observer, décrire en long et large les symptômes pour tenter de faire une classification de toutes ces pathologies. On a pu, à défaut de soins, embastiller les plus dangereux dans des asiles de sûreté, des bâtiments pour « le silence des agneaux ». On les avait inventés. Là, danger, car ils étaient déjà passés à l'acte. Internés plutôt qu'emprisonnés. De nos jours les asiles ce sont les prisons, remplies de

pathologies de toutes sortes. Ils ont échappé à l'internement mais pas à l'enfermement.

Fou, tu peux encore t'en tirer comme le commandant Azeguy, arrêté à Toulon après avoir jeté dans la rade deux valises contenant les restes de son épouse découpée à la scie circulaire dans la baignoire de son appartement. Le commandant arrêté fut jugé inaccessible à une sanction pénale. Pensez, l'homme était frappé d'une bipolarité. Au cours d'un état maniaco-délirant il était passé à l'acte, mais fut incapable, après son arrestation d'avoir un comportement cohérent. Il échappa aux Assises et finit sa trajectoire meurtrière à l'hôpital de Pierrefeu, dans le Var. Traitée, son affection se stabilisa et le médecin-chef de service, devant les résultats favorables de son évolution, le libéra au bout de quelques mois dans la nature. Il termina ses jours dans la région de Toulouse avec sa fille.

Louis Althusser était plus connu, quand il étrangla son épouse Hélène Rytmann. Il délirait depuis pas mal de temps, ayant au passage mit aussi le bordel dans les théories de Marx. Je ne dis pas que ces théories-là n'étaient pas déjà un bordel, mais quand un délire s'ajoute à un autre délire, la pensée flageole dans des sentiers tortueux, en faisant au passage pas mal de dégâts dans les civilisations.

Quand sont arrivés enfin les neuroleptiques tous plus puissants que le Largactyl, on commença par bombarder les délirants, avec des doses plus ou moins massives. On allait instaurer la camisole chimique. Les individus se mirent à saliver, à avoir des crampes et des tremblements, légèrement diminués par l'administration d'anti-parkinsoniens et l'on eut, dans bien des services, une paix royale. Là aussi, on fabriqua des obèses à la chaîne. Le bon Docteur Fouks, dirigeant l'asile de Poitiers, avait décidé d'attaquer les psychoses au bulldozer et la quantité de médicaments administrés se mit sérieusement à ruiner quelque peu la pharmacie de cet établissement. On avait métamorphosé le malade en statue baveuse sans résultats supérieurs

à une administration raisonnable de ces drogues. L'avantage c'était la réversibilité des symptômes à l'arrêt du traitement. Grâce à quelques-uns de ces canonniers, répartis sur les unités mondiales de ces maisons de fou, on vit naître l'antipsychiatrie.

On venait à peine d'entrevoir la possibilité d'avoir une action thérapeutique sur la folie, que surgirent venus de la perfide Albion, deux extraordinaires pourfendeurs du monde de la psychiatrie. Il fallut deux aventuriers extra-terrestres pour affirmer que la maladie mentale n'existait pas. La folie devenait pour les « malades » un moyen d'échapper à une société devenue de plus en plus aliénante. Les fous se trouvaient tous en dehors de l'asile dans cette génération des années 1960 à 1970, courant de plus en plus après des leurres, contaminés par les idées subversives, déversées par les instances dirigeantes des pays. Il fallait échapper à la logorrhée persuasive d'un monde politiquement perverti, en se réfugiant en toute hâte, dans les asiles, seuls lieux dans l'univers où se trouvaient des êtres saints de corps et d'esprit.

David Cooper n'y allait pas de main morte en affirmant que les malades dits mentaux étaient les victimes du modèle social capitaliste et de la culture chrétienne castratrice. D'accord les premiers asiles apparurent en Angleterre pour y enfermer les jeunes aristocrates libertins et dépensiers, turbulents à l'occasion, pour sauver de la ruine leur famille. Inclure la politique pourquoi pas. Il est vrai que le pouvoir vous malaxe les hémisphères, pour donner à celui qu'il atteint une sorte de toute puissance proche de l'aliénation. « Est fou le roi qui se prend pour un roi, » disait déjà le père Freud. Mais de là à y coller un facteur religieux, laissant de côté les athées, les protestants les juifs ou les bouddhistes, me fit quelque peu modérer mon exaltation pour cette nouvelle approche. Il en allait pour Copper, comme pour les adhésions à un parti politique où l'on occulte les vicissitudes du chef sous la bannière duquel on se range,

pour retenir seulement ce qui nous arrange en jetant sur les partis opposés, tous les anathèmes possibles et imaginables.

Le deuxième aventurier de cette folle démarche fut Ronald Laing. Il disait à peu près la même chose au travers d'une quantité d'ouvrages philosophiques et psychanalytiques. Auteur de plusieurs recueils de poésie, il donna, sans le savoir, un exemple des perturbations engendrées par cette société aliénante, en accumulant alcoolisme et dépression nerveuse, en ayant dix enfants avec quatre femmes, une sorte de harem alternatif. Victime de ses loisirs, il mourut, tout bêtement, d'une crise cardiaque au cours d'une partie de tennis.

Il y eut du bon dans ce délire organisé. Une diversion était créée dans les certitudes des laboratoires pharmaceutiques, ayant trouvé enfin une molécule, dont les déclinaisons successives devaient pouvoir remplir leurs caisses et délivrer d'excellentes rémunérations aux actionnaires. Et puis ce mouvement fit tache d'huile. On prit les deux façons de regarder les fous, chacun sa méthode. Même les anti-psychiatres finirent par utiliser les substances chimiques mais firent retrouver à une partie de la psychiatrie une certaine douceur dans le maniement de ces molécules.

On parlait de plus en plus de psychanalyse parfois sans trop savoir à quelle sauce on mangeait « ce machin ». On essayait de comprendre, d'interpréter, de se balader à l'intérieur des hémisphères pour échafauder d'autres théories, d'autres abords thérapeutiques. J'aimais l'humanité de ces concepteurs, la sagesse retrouvée face à la maladie mentale trop souvent malmenée, brutalisée, estropiée et je bénis encore l'hôpital psychiatrique d'avoir laissé en moi une grande part d'humanité, qui me suivra tout au long de mon exercice futur.

Et là, nom de Dieu, allait me tomber sur le cœur le sentiment le plus extrême et le plus abouti capable d'emplir tous mes sens d'une extase extraordinaire. Elle déambulait, dans sa blouse blanche, un sourire dévorant le rayon de soleil de

ce matin de septembre. Elle avait des yeux à percer la brume, une démarche vive et dansante. Elle était plus que belle. Elle arriva près de moi en me disant « bonjour », je répondis par un sourire. Une fois passée, je me retournai et comme elle s'était retournée, nos regards entrèrent l'un dans l'autre et je revins sur mes pas.

– Bonjour, je m'appelle Albert. Elle se mit à rire franchement.

– Albert ? Pourquoi pas ! Moi, c'est Arlette.

Elle repartit, tranquillement, comme glissant sur le macadam de l'allée. Je la suivis du regard, jusqu'à ce qu'elle disparaisse au tournant du premier pavillon. Je repensai à Alice et la naissance de ce sentiment appelé à cette époque : amour. Et là, je venais de prendre conscience de l'apparition d'un sentiment similaire mais dont la force et la puissance me paraissaient décuplées. J'avais perdu toute conscience de la réalité et n'attendais plus qu'une chose, retrouver cette fille, venue d'un autre monde et placée sur mon chemin comme une rédemption.

J'allais vivre avec Arlette les quatre années suivantes. Éblouissante tranche de vie. Un insolent partage de tendresse, d'amour et d'humeurs. Tous deux complices, nous sommes entrés à ce moment même, dans la plus heureuse communion de nos corps et de nos têtes. J'imaginais ces jours durer éternellement. Je volais au-dessus de l'asile. Elle m'accompagnait, même en son absence, dans le boulot quotidien. J'oubliais par là même toutes les injures et les mauvais coups de l'existence. J'avais rencontré la vie.

Vers la fin de notre quatrième année de communion, elle me dit un matin, au réveil :

– J'attends un enfant.

Je pris l'arrivée de cet intrus avec un sourire et trouvai notre aventure à nouveau bondissante.

– Est-ce bien raisonnable ? reprit-elle.

Nous vivions dans telle heureuse déraison. J'étais incapable de savoir ce que nous allions devenir mais le futur pas plus que le présent n'était à ses côtés un problème.

– On fera ce que tu voudras, tu es la femme… Veux-tu être aussi la mère ? Ce qui me va, c'est ce que tu désires.

Vingt-deux ans, elle avait envie de vivre. Les enfants c'était pour plus tard. Ce n'était pas un choix mais un accident. Elle voulait continuer d'être la femme.

– Je suis, avec toi, au commencement d'une histoire. Nous avons tous les deux tant de choses encore à bâtir !

Cette promesse de vie s'en alla comme elle était venue, en silence. Elle disparut de mes yeux. Je ne sus pas ce qu'elle était devenue. Elle m'appela au bout de deux mois. L'interruption de grossesse ne s'était pas très bien passée. Mais elle éluda le problème et je n'en appris pas plus. Elle venait subitement de sortir de mon existence. Je me sentis soudain terne et froid, dénué de toutes sensations, incapable d'un quelconque sentiment. Je savais que notre histoire allait se terminer. J'avais volé quatre ans de sa liberté et de sa jeunesse sans jamais rien lui promettre. D'ailleurs, elle ne m'avait jamais rien demandé, si ce n'est de partager tout ce temps l'amour que nous avions l'un pour l'autre. Son visage restait planté au plus profond de mon âme. Sa beauté, son intelligence s'en étaient allées vers un nouveau monde. En même temps que son avortement, elle avait rejeté aussi notre embryon de vie future.

J'allai, cette année-là, effectuer mon service militaire. Une parenthèse d'un an, à Lyon, sur les berges du Rhône où je passai mon temps dans le centre de sélection, à réformer avec un bonheur non dissimulé, tous les sursitaires ayant beaucoup mieux à faire dans leur famille. Je n'avais pas à me plaindre. J'avais évité l'Algérie. Je pouvais bien donner une année en échange d'avoir échappé à la connerie de la guerre. J'étais aspirant, c'est-à-dire officier mais sans la solde. On nous faisait

jouer au médecin gratis, tout bénef pour la patrie. Mes émoluments d'interne me parurent, à cet instant, être une fortune. Pas un sou. J'allais devoir imaginer. J'avais emporté ma guitare et avec un autre appelé, nous avions mis au point un mini-récital autour de Trenet et de Brassens. Nous avons fait la manche aux terrasses des bistrots et au bout d'un mois, notre association était attendue dans pas mal d'endroits. Ce ne fut ni la gloire, ni la fortune mais un plaisir immense de pouvoir échapper aux contraintes de la caserne et de nous sentir libres, simplement pour avoir fait le mur, sans déranger personne, et terminer notre soirée autour d'une choucroute à la brasserie Georges.

Au bout de dix mois, j'obtins deux mois de permission libérable, avec cette fois la solde d'officier. J'étais heureux de reprendre à l'hôpital mes fonctions.

Quelques jours après mon retour, la mère de « La Paule » mon médecin-chef retrouvé, mourut. Elle nous téléphona pour nous dire de la rejoindre dans sa maison. Elle avait un service à nous demander. Sa demeure était une villa construite sur le périmètre de l'hosto, un chemin un peu raide en permettait l'accès. Avec mon camarade Bernard F. nous voilà montant vers une maison se découpant dans le ciel comme celle de Norman dans le film d'Hitchcock : *Psychose*. La porte s'ouvrit. Dans une demi-obscurité on salua tristement notre Maître, comme il se doit en pareil cas. Je donnai un coup de coude à Bernard en apercevant sur la table du séjour une grande cage à oiseaux ronde avec un chat noir à l'intérieur. L'animal paraissait s'en foutre copieusement. La Paule nous dit qu'elle l'avait enfermé là pour éviter que le matou vienne se coucher dans le lit de la morte.

– Je vous ai demandé de venir, car je n'arrive pas à remettre à maman son œil de verre.

Elle nous annonça la nouvelle comme elle nous aurait dit « passez par la cuisine et montez-moi une mayonnaise ». Les morts vous réservent parfois des surprises. On se demandait

bien qu'elle était l'utilité de cette manipulation car déjà de son vivant, cet œil ne lui servait pas à grand-chose. Quand on vit la génitrice de notre bonne doctoresse, on comprit. Elle avait une paupière enfoncée dans l'orbite, dont évidemment l'esthétisme était douteux. Le travail ne fut pas de tout repos. Soulever la paupière et introduire la prothèse nous demanda plusieurs essais où chaque fois l'œil était rejeté et se déposait dans le creux de l'orbite comme un œuf dans un coquetier. Il fallut avec le pouce enfoncer le plancher de l'orbite pour enfin arriver à faire tenir cette grosse bille à sa place, après avoir recouvert le tout avec la paupière supérieure. Nous finîmes par venir à bout du problème quand, enfin, le globe de verre demeura sagement coincé sous la paupière. Une minute passa. Tout paraissait en ordre. En s'éloignant de la défunte on pensait avoir accompli notre devoir et corrigé pour « la Paule » le travers que son côté obsessionnel n'aurait pu longtemps supporter. Mais, soudain, alors que nous étions à distance de la scène de notre exploit, nous eûmes l'impression de revivre la séquence de la baignoire dans *Les Diaboliques* de H.G Clouzot. C'était Paul Meurisse dans le lit de la morte. On vit la paupière close s'ouvrir, lentement, doucement et le globe oculaire, avec sa face blanche, apparaître. Je partis précipitamment pour éviter d'éclater de rire et laissai Bernard en terminer seul avec les condoléances.

Le chat devait mourir un mois après. Avait-elle oublié dans son chagrin de lui rendre sa liberté. Et la vie de l'hôpital reprit comme avant. La Paule se grattait toujours la tête avec ses épingles à cheveux, Madame Escalier écrivait encore des poèmes surréalistes.

Ma vie s'était arrêtée avec mon retour à l'internat vide des mots, des rires, de l'amour et de la belle gueule d'Arlette. Mes désirs avaient aussi foutu le camp. J'allais passer des mois à ne plus avoir envie de rien. J'espérais un retour après quelques lettres échangées. Elle était loin, à Paris et tout en essayant de terminer au plus vite mes études, je me mis à exister avec elle,

par procuration, sachant que j'avais vécu certainement une des plus émouvantes parties de mon existence.

Je partis un matin pour Paris, en compagnie de mon ami Bernard F. pour aller passer le concours de qualification de neurologie et de psychiatrie. Je tirai Bernard de son lit. Il voulait rester à Aix. Il ne sentait pas prêt pour affronter cette épreuve. Tant bien que mal, il finit par se décider et c'est avec un résultat positif que nous prîmes le chemin du retour, en sachant très bien que nos routes allaient se séparer. J'allais quitter l'hôpital, avec ma qualification en poche et m'installer. L'apprentissage était terminé, une autre vie commençait avec une autre façon de concevoir l'exercice de la psychiatrie hors du confort de l'internat.

Je mis à profit les six mois restants à Montperrin pour aller encore une fois à la rencontre d'Arlette. Après un retour des USA, elle était passée à l'hôpital pour me donner un disque de Miles Davis. Elle m'annonçait son prochain départ pour Paris en vue d'un stage à la clinique Laborde, à Courcheverny, où l'on pratiquait, me dit-elle, une psychiatrie révolutionnaire.

À peine entré dans la psychiatrie asilaire, j'allais tout d'un coup me passionner pour la « psychiatrie institutionnelle » de cet établissement, nouvelle façon d'aborder la maladie mentale, une forme d'antipsychiatrie mais positive, celle-là, en revenant, en même temps, un peu sur les pas d'Arlette.

Je venais d'avoir trente ans. J'avais fait, à l'hôpital, le tour des pathologies asilaires. Je n'imaginais pas retrouver, dans la vie de tous les jours les instants fébriles et joyeux ayant émaillé mon apprentissage. J'aurais voulu demeurer à Aix-en-Provence où les villages, les chemins, les arbres aux alentours de la bastide demeuraient à jamais marqués dans mon cœur d'une nostalgie colorée. Mais la perte de notre maison de campagne et les intrus occupant les lieux une raquette de tennis à la main, me

paraissait être une région occupée par de nouveaux envahisseurs indésirables.

J'avais remplacé, dans le Var, un médecin parti s'installer à Nice. La directrice de la clinique Jenny B. m'appela pour savoir si j'étais intéressé par la succession. Je ne réfléchis pas longtemps pour aller prendre possession des lieux. Il y avait vingt-sept lits, tous occupés. Je n'avais pas besoin d'attendre la clientèle.

J'allais introduire un abord thérapeutique des malades différent de celui de mon prédécesseur. Je supprimai les cures de Sackel, inutiles et dangereuses, laissai reposer la machine à électrochocs et commençai à utiliser le plus souvent des thérapies adaptées aux troubles des malades.

Les antidépresseurs avaient fait leur apparition, les neuroleptiques retrouvaient dans mes mains une prescription raisonnable, les sels de lithium, apparus en 1968, permettaient de consolider les « bipolaires » appelés encore à ce moment psychose maniaco-dépressive et les fameuses cures de sommeil se transformèrent en cures de repos. La parole représentait un moment important passé au chevet du malade au cours de la visite journalière et l'empathie manifestée d'emblée créa entre mes patients et moi un complément thérapeutique indispensable.

Le matin j'arrivais avec plaisir dans le service et pendant deux années je fus le seul maître à bord. J'endossais ces responsabilités parfois avec anxiété mais toujours avec ferveur.

J'avais passé déjà trente années de ma vie au milieu d'une montagne d'évènements qui peuplaient désormais mes souvenirs d'images, de sensations, d'odeurs et de sentiments demeurés au plus profond de moi-même. Qu'allais-je faire de ce vécu ? J'avais oublié toutes mes fantasmagories et mes préoccupations de jeunesse. J'avais parcouru une route faite de bonheurs et de malheurs, arrosée d'abord de sang, de pus et d'excréments, pour me retrouver sur un territoire où l'esprit malade avait pris la place du corps souffrant. À la faculté j'avais accumulé une

connaissance livresque où la psychologie n'avait que peu de place. Je me plongeai un peu dans l'aventure des psychiatries « hors commerce » en me dirigeai doucement vers l'aventure de la psychanalyse.

1972 -Vienne. Je participe à des rencontres psychanalytiques et lors de la séance d'accueil monte à la tribune une vieille dame. Tout le monde se lève pour recevoir, avec tous les honneurs, la fille de Sigmund Freud : Anna. J'avais devant moi l'enfant de ce révolutionnaire. Une sorte de sainte entre Evita Perón et Thérèse d'Avila. On l'acclame, on essaye de la toucher au passage. L'impression d'être en face d'une icône, une fois le silence revenu, à mettre à genoux l'assistance. Je regarde avec admiration cette femme, au milieu d'un univers relativement « phallocratique ». J'ai à mes côtés mon ami Yves, un psychiatre de Montréal venu passer un été chez moi dans le Var :

– Tabernacle… Notre mère à tous, me souffla-t-il.

Je le voyais verser dans une adoration quasi-mystique. Mais c'est qu'il avait raison, le con et comme, contrairement à mes capacités linguistiques, il parlait évidemment l'*english*, je lui proposai de me servir d'interprète pour approcher, à la fin de la séance, l'idole. Cette apparition m'avait d'un seul coup converti. Quand je pus, à la fin de ces rencontres, me glisser près d'elle pour lui faire dédicacer le programme de ces journées, je lui pris la main et déposai très doucement un baiser. J'étais d'un seul coup entré en communion avec le soleil. J'allais voyager quelques années avec ce que j'imaginais, à ce moment, être une sorte de magie d'une éclatante obscurité. Au fond, pour tout vous dire, j'avais presque rien lu des œuvres de Freud, mais la possibilité offerte d'entrer dans le saint des saints me parut, à cet instant, être une révélation quasi-mystique, une fantastique façon de pénétrer le plus profond de l'âme humaine et d'apporter des réponses à tous mes problèmes. J'avais découvert ce jour-là le petit Jésus soviétique, la poupée qui tousse et la fabrication du beurre fondu ! Il me restait seulement, tout

en poursuivant ma tâche à la clinique, à passer quelques années sur le divan pour ramoner, au niveau cérébral, mes conduites intérieures. Vaste programme quand l'intellect s'organise, plus ou moins rapidement, à repenser le passé et le présent à travers la refondation des idées jusqu'alors entassées pêle-mêle dans le labyrinthe de nos circonvolutions. En un mot, j'allais foutre la merde, encore une fois, dans ma logique interne.

Arlette s'était bien intégrée à la clinique Laborde. Félix Guattari l'avait accueillie en 1967, la trouve tout de suite belle et intelligente. Il va, une année plus tard, laisser de côté sa femme Nicole P. et vivre avec elle. Elle est très mal reçue par Jean Oury, co-directeur avec Félix de la clinique qui l'apostrophe, en la traitant d'idiote. Elle va apporter dans la vie de Félix une petite révolution. Elle lui apprend à s'habiller, à voir le soleil. Elle, la fille du sud s'étonne qu'il n'ait jamais pris un bain de mer. Fagoté dans des pulls et chaussant de grosses lunettes, elle le civilise un peu.

Laborde me racontera-t-elle, était tout sauf un endroit tranquille. L'aventure bouillonnante du lieu jetait les tenants de l'affaire dans un méli-mélo tragico-sentimental, amplifié par le refus de toute interdiction, née des années 1968, avec ce va-et-vient des corps et des idées rapidement insupportables. Ça discutait, usait pas mal de temps dans des « réunionites » répétées. Ça se voulait révolutionnaire et ça l'était. Quand en 1972 parut *L'anti-Œdipe,* écrit par Félix en compagnie de Gilles Deleuze, j'eus la visite d'Arlette, un peu perdue. Elle m'apportait le bouquin qu'elle m'avait elle-même dédicacé. Elle avait terminé un cursus universitaire et allait s'installer comme psychothérapeute. Je commençai à lire cet ouvrage mais m'arrêtai au bout d'une cinquantaine de pages, chaque ligne me ramenant à mes années passées en sa compagnie. Félix et Gilles vinrent avec elle pour les vacances d'été du côté de Saint-Cyr, à quelques encablures de Carqueiranne. Au cours des trois

soirées passées ensemble je me trouvais dans un univers assez morose. D'une part le couple Arlette-Félix battait de l'aile et Gilles Deleuze traversait une période noire, plus ou moins bien entretenue par des antidépresseurs. Nous parlâmes évidemment de Jacques Lacan qui fréquentait Laborde pour des séminaires. À la fin des vacances je me demandai si j'allais entrer dans cette problématique freudo-lacanienne, ne sachant plus si les désordres auxquels j'assistais chez mes amis, étaient le résultat d'une introspection trop régulière mais, finalement, conservant mon optimisme, je n'imaginais pas le devenir de tout ce monde sans le secours de la pensée. Et puis, les gens exceptionnels sont tous un peu dérangés, heureusement, car la quotidienneté de la vie n'a jamais servi qu'à fabriquer des moutons. Je persévérais donc dans l'envie de devenir un peu plus anormal, seule façon d'aborder sereinement la maladie mentale.

Arlette en quittant Félix partit à Dhuizon. Elle trouva plus tard, en compagnie d'un médecin, une vie familiale allant dans le sens de son désir. Son avortement l'avait rendue stérile. Elle adopta deux jeunes enfants, des filles. Je les revis toutes les trois à Aix-en-Provence dans les années 90. En 1971, elle avait signé dans le Nouvel Observateur le manifeste des femmes ayant eu le courage de se faire avorter et de le dire, ce que Charlie-Hebdo appellera « le manifeste des 343 salopes », en compagnie de Jeanne Moreau, Marguerite Duras, Françoise Sagan entre autres. Quelques années plus tard j'appris de la bouche de sa sœur qu'elle avait été victime d'une rupture d'anévrisme. Hospitalisée d'urgence, d'abord opérée avec succès au grand soulagement de ses filles et de son compagnon, elle devait s'en aller 48 heures après, à la suite d'une récidive. Deux filles avaient perdu leur mère, une femme extraordinaire, intelligente, inventive, généreuse et tendre. J'imagine, un jour, retrouver le père de ces deux enfants adoptés, juste aperçus, pour partager avec eux la peine, la rage et la douleur qui m'habite encore.

Bien installé dans la vie professionnelle, je m'occupais de patients de la région varoise au milieu d'autres « voyageurs » envoyés de Paris par les assistantes sociales de divers hôpitaux. Le bon apprentissage trouvé pendant la durée de mon internat me donnait une base relativement solide. C'était le moment de me lancer dans l'aventure de la psychanalyse.

À Toulon, ils étaient deux. Quand je rencontrai le Docteur Jean Reboul, j'ai tout de suite senti que je ne devais pas chercher ailleurs. Il était « l'ami » de Jacques Lacan, à peu près du même âge. C'était un ancien ophtalmologiste, reconverti à l'introspection de l'âme humaine. Il avait été l'élève d'Angélo Hesnard, resté pas mal de temps en relation avec Freud dont il s'était fait le héraut mais, curieusement, en niant l'intérêt de la sexualité, bizarre ! De surcroît, il se présentait comme un adepte de Jacques Lacan, tout en refusant toute pertinence à la structure langagière de l'inconscient, encore plus bizarre. Tout cela me convenait parfaitement et semblait devoir me conforter dans mon irrationalité. Je voyais déjà apparaître dans ce monde, dont l'inconscient était l'épicentre, pas mal de zizanies, avant même ma propre rééducation. Et puis l'homme, Jean Reboul, me plut d'entrée et le transfert s'établit avant la première séance. Trois heures par semaine étaient consacrées à cet exercice. À ce rythme j'ai apprivoisé, pendant trois ans, le divan. Je ne savais pas où tout cela me mènerait. Jean Reboul faisant partie des « didacticiens », j'avais la possibilité, après les contrôles préconisés par l'école freudienne, école fondée par Lacan lui-même, de me lancer dans l'exercice de la psychanalyse.

Ce furent trois années heureuses en compagnie d'un homme qui remplaça mon père, parti trop tôt. Je gardais évidemment pour moi cette substitution de géniteur et cette belle rencontre me permit d'aller au bout de mon ramonage. J'appris, en cours de route, qu'il y a dans la psychanalyse à boire et à manger. C'est encore une activité que l'on peut exercer, si l'on veut, sans contrôle. Il n'existe pas de certificat de fin d'études comme

pour les coiffeurs où les pâtissiers. C'est aussi une façon de bien gagner sa vie, quand on décide, soi-même, du montant de la séance et qu'il est obligatoire, le plus souvent, de régler en espèces sonnantes. Quand j'appris que Lacan faisait des séances courtes, trois ou quatre minutes parfois, je doutai de la sincérité de sa démarche et je trouvai, dans cet esprit brillant, un ego un peu sur-dimensionné, donnant presque l'impression d'avoir découvert, avant Freud, la psychanalyse.

Au cours d'une séance où j'évoquais Lacan, mon analyste, qui ne prenait pas souvent la parole, eut cette intervention relativement acerbe :

– Mais que diable, il a commencé la publication de ses *Écrits* par le tome VII, cela veut dire qu'il y en a six avant et combien après. Mais il se croit immortel !

Cela me ravit et je redoublai d'activité mentale pour jeter le tout dans « l'attention flottante » de mon thérapeute, en décidant de m'intéresser d'abord très vite au papa d'Anna.

Je dévorais dans mes insomnies les volumes de son œuvre, je dois dire avec une certaine délectation. Cet homme, contrairement à une tendance à la volontaire obscurité de certains textes de Lacan, se lisait, pour moi, comme les œuvres de la Comtesse de Ségur. Finalement, si l'on se contentait de parler simplement de ces choses, elles devenaient compréhensibles pour le commun des mortels.

Lacan se complaisait dans la complexification du langage, allez savoir pourquoi ? Je ne sais pas encore si c'est par coquetterie, par désir de mystification, pour faire penser à ses auditeurs qu'il leur manquait l'intelligence, pour pouvoir accéder aux propos du Maître.

J'avais pendant mes années d'internat été le « rédacteur en chef » de la revue des internes des hôpitaux psychiatriques. Ayant reçu un texte de Lacan, avec prière d'insérer, je trafiquai le texte pour le rendre compréhensible. J'avais juste changé quelques mots et je reçus, après la publication de la revue,

une bafouille « manuscrite » de Lacan où je rejoignais la tribu des imbéciles, n'ayant rien à faire dans « son monde ». Cette précieuse missive devait rejoindre le programme des journées de Vienne pour tenir compagnie à la dédicace d'Anna Freud. J'enrichissais ma collection d'une deuxième relique.

À la clinique je commençais à apprendre les mœurs et les coutumes de la direction de cet établissement privé. La belle Jenny, excellente pianiste, avait été l'accompagnatrice d'un certain nombre de vedettes, dont la pétulante Annie Cordy. Elle vint à la clinique partager un repas avec nous et je fis la connaissance d'une personnalité drôle et attachante. Elle évoqua longuement la disparition de Luis Mariano et parla avec bonheur de ses liens artistiques avec Bourvil. Pour quelques heures j'étais sorti de mes rails pour retrouver le monde de la musique et de la chanson en espérant un jour pouvoir, à mon tour, y pénétrer.

Jenny avait le goût du luxe et la folie des grandeurs. Elle appliqua ses idées de manière remarquable à l'agrandissement de la clinique. L'établissement finit par compter cent lits et ressemblait davantage à un hôtel cinq étoiles qu'à une maison de santé. Les patients se disputaient les entrées et deux autres psychiatres arrivèrent pour consolider l'arsenal des soignants. Elle possédait la rigueur des femmes d'affaires. Elle ponctionnait sa dîme sur les revenus des médecins mais sans aucune dissimulation fiscale. La pharmacie était toujours bien approvisionnée et le personnel infirmier de qualité.

Dans les établissements privés le fric rentre à flots. Le prix de journée attribué par la Sécu pour le fonctionnement de ces établissements est largement suffisant pour faire fonctionner une telle usine. Et comme, à part la clinique de la belle Jenny, je n'ai jamais vu aucun établissement mettre la clé sous la porte, je suppose que le monde des soins privés est extrêmement bien nourri. L'argent ne m'intéressait pas assez pour m'imaginer, un

jour, propriétaire de ce type d'établissement, bien que l'occasion se soit présentée.

À Marseille, dans les années 1990, les cliniques privées, sièges de l'humanité souffrante, devinrent les années de la bande à Bonnot. Le cher interne, le docteur Peschard, maire du VIIe secteur de Marseille, avec qui j'avais partagé quelques nuits et une infirmière de garde à la Conception, termina sa route, à la sortie d'un restaurant, plombé par les chevrotines de deux hommes de main : Roger Memmoli et Marcel Long. Le docteur Léonce Mout complètera le tableau de chasse. Quant au docteur Jean Chouraqui, propriétaire de trois cliniques, emmerdé longtemps comme le supposé commanditaire de l'exécution de ces deux bras cassés, il finit après un passage en prison par être reconnu innocent de cette partie de chasse à rallonges. Tout ça montrait à quel point, il n'était parfois pas de tout repos de s'occuper de la santé publique à titre privé. Ce fut quand même exceptionnel, loin du nettoyage par le vide pouvant se produire dans des cercles de jeu de la capitale.

La clinique permit à Jenny d'investir, acrobatiquement, dans un hôtel de tourisme à Megève, puis d'acheter un château dans la région parisienne. Quand elle se décida à vendre son établissement, elle entra dans un imbroglio juridique tel que l'établissement finira par se faire retirer l'autorisation administrative et fut transformé quelques années plus tard en centre de vacances.

J'émigrai donc après quatre années passées dans un environnement luxueux vers un autre établissement de la région, dont la déco s'apparentait à celle d'un asile de nuit. Tout avait été construit aux moindres frais. Les salles de bains de Beau-Soleil étaient remplacées par un coin lavabo, les infirmeries étaient des placards, la pharmacie souvent en rupture de stock et la directrice concentrée sur le tiroir-caisse. D'entrée elle me

demanda de lui rétrocéder quinze pour cent de mes honoraires, mais en espèces. Elle devenait, elle aussi, une sorte de psychanalyste mais avec une formation de base d'épicière. Finalement comme elle m'avait permis de rebondir après la fermeture de ma première clinique, je ne lui en ai pas voulu longtemps. En prenant sa retraite elle a dû emporter avec elle des souvenirs de comptes bancaires, en rêvant à la revitalisation de son patrimoine, pour le plus grand bien de ses héritiers. Je m'en foutais royalement. Le jour où cette dame me dit :

– Dites-moi, Monsieur Ducreux, j'ai l'impression qu'il peut vous pleuvoir devant et derrière et que ça ne vous dérange pas.

Je lui répondis que je me m'apercevais même pas qu'il pleuvait. Fallait vivre et je fus seulement heureux. Mes patients m'avaient suivi dans cette pétaudière, jouissant dans le secteur d'une réputation « aventureuse ».

Les jours s'inscrivaient, sur le plan professionnel, dans un quotidien relativement bien réglé mais quand même pas mal répétitif. La psychiatrie est d'une remarquable curiosité car, même sans le demander, les consultants vous dévident en rien de temps les moindres recoins de leur vie. Souvent, au début de l'entretien, ils me disaient (ou la famille si l'hospitalisé était pour un temps quand même un peu dérangé pour se livrer à une confession immédiate) :

– Docteur, vous avez le temps ? Car j'ai beaucoup de choses à vous raconter.

Mais souvent la vie se résume à peu de choses et s'il n'existait pas l'enfance, je me demande bien ce qu'ils auraient eu à dire. Quand ils se plongeaient dans l'immédiateté de leur existence, il ne leur restait au bout d'une demi-heure que peu de choses en mémoire. Ils gardaient le drôle, le croustillant, l'irracontable pour eux. Leur vie semblait faite entièrement de malheurs, de merdes successives, de vacheries, de tromperies, de colères rentrées ou de jugements définitifs sur l'entourage dans lequel ils

survivaient, sans jamais être partie prenante de ces évènements. Et puis défilait tout le cortège de leurs symptômes, l'angoisse, l'insomnie, le dégoût de la vie, la fatigue, le ras-le-bol, les idées noires parfois destructrices et cette façon à la fois révoltée et fataliste de baigner dans le malheur. Car la dépression était le premier motif de l'entrée dans un établissement de soins.

À côté de cette foule de « non-vivants », le contingent de psychotiques, parsemant cette population bigarrée, était le bienvenu. Je retrouvais quelques délirants hallucinés, baignant dans le flot d'hallucinations relativement tranquilles et trouvant un hébergement passager au cabanon avant de rejoindre, une fois apaisés, l'ensemble des pensionnaires de l'établissement.

Un soir, vingt et une heure, le téléphone sonne :

– Ici le gendarme S. je vous appelle, la maman du jeune Robert T. voudrait que vous veniez de toute urgence. Robert est barricadé dans sa maison et du cinquième étage, il menace de tuer le boucher, il est armé.

Je leur demande de patienter et de ne rien faire avant mon arrivée. Robert était un psychotique, relativement bien stabilisé par une injection mensuelle d'un neuroleptique retard. Il venait chaque mois, à sa consultation pour son injection, ne voulant pas être piqué par une infirmière. Cela faisait maintenant deux mois que je ne l'avais pas vu. Je passe au cabinet prendre sa dose, avant d'aller le retrouver. Arrivé sur place, il y avait une escouade de gendarmes en attente. Je leur dis de se tenir tranquilles et je grimpe jusqu'à l'appartement de Robert. Je frappe à la porte. Au bout de quelques secondes la porte s'entrouvre, un bras me saisit et m'attire brusquement dans l'appartement. Robert ferme la porte à double tour.

– Ah ! Docteur Albert, tu es là ! Tu sens pas l'odeur ?

J'avoue qu'à part l'odeur d'un chat ayant pissé sur la moquette, je ne sentais pas grand-chose.

– Bien sûr, Robert, que je sens. Qu'est-ce que c'est ?

– Viens voir.

Il m'amène jusqu'à la fenêtre :

– Regarde, la cheminée du boucher, elle fume, il doit fabriquer sa sorcellerie dans sa cuisine. Depuis une heure ça pue. Il fabrique sa charcuterie avec des chiens. Il n'y a qu'un chien qui cuit pour puer autant. C'est l'odeur de la souffrance, de la confiance, de la trahison. Je l'aurai, je vais me le faire. Je sauverai jusqu'au dernier des chiens. Ce sont les justes… Ce sont nos frères.

– Tu as raison, Robert, on va se le faire. Mais raconte-moi comment tu as découvert tout ça ?

Et là il se lâche. Il me demande si je perçois le froid arrivant par le sol. Malgré la chaleur de ce mois de juillet, je confirme qu'on se les gèle.

– Il habite au-dessous de chez moi. Il a transformé mon appartement en réfrigérateur. Tous les jours, avec sa lampe à souder, il chauffe le plafond. C'est comme dans le frigo, la chaleur se transforme en froid. Il voudrait me congeler pour que je ferme ma gueule.

J'acquiesçai à son discours et lui demandai de me faire visiter sa chambre. Il y régnait un désordre indescriptible et le sol était jonché d'une couche relativement épaisse d'allumettes et de boîtes d'allumettes vidées de leur contenu. Sur la table se dressait la structure d'une tour Eiffel inachevée, une maquette relativement artistique, qui, une fois terminée aurait mesuré environ deux mètres.

– C'est magnifique, Robert, tu es un artiste.

Il me propose un café, j'accepte. Chemin faisant, en allant vers la cuisine, je lui rappelle ne pas l'avoir vu à mon cabinet le mois dernier.

– Je ne pouvais pas quitter mon poste d'observation.

Je lui dis que dorénavant il pourrait demeurer chez lui pour épier ce monstre de boucher, que j'avais apporté avec moi sa piqûre et que je reviendrai, chaque mois, lui faire son injection chez lui.

Tout en me parlant de Paris, il avait déjà baissé son pantalon et je pus tranquillement pratiquer mon injection. De retour dans sa chambre nous avons discuté longtemps de tout et de rien. Au bout d'environ une heure il me dit :

– Docteur Albert, je crois que je vais dormir et bien dormir. Depuis quatre nuits je n'ai pas fermé l'œil. Quand il se mit à ronfler légèrement, je sortis doucement de sa maison en emportant la carabine et rejoignis la maréchaussée toujours en poste.

– Vous pouvez rentrer, tout va pour le mieux.

– Vous le prenez sur vous alors vous nous faites une attestation comme quoi il ne présente aucun danger et peut rester chez lui.

Le lendemain Robert me téléphonait pour me dire :

– La température est redevenue normale dans sa maison, l'odeur a disparu.

Il m'attendait dans un mois, sa tour Eiffel serait presque achevée. J'eus, ce jour-là, l'agréable sensation d'avoir sauvé un boucher, redonné sa noblesse à la race canine et rendu un peu de liberté à une âme, venue sur terre sans jamais avoir voulu de mal à personne. Je m'étais réconcilié avec la chimie de la maladie mentale et avec l'intérêt porté à une spécialité encore effrayante aux yeux du commun des mortels.

Bon, avec les antidépresseurs et les neuroleptiques nous avions depuis les années 70 de quoi faire face, avec plus ou moins de succès, à un certain nombre de dérangements. Je trouvais que, par rapport aux dermatologues, nous avions quand même pas mal de résultats pour une activité basée uniquement sur l'écoute et le déchiffrage d'une maladie sans le recours à un quelconque examen para-clinique. Tous les psychiatres ne le voyaient pas ainsi. Dans la « tanière » où j'avais émigré, après Beau-Soleil, les examens complémentaires pleuvaient. Le patient avait droit dès son entrée à une prise de sang, un électrocardiogramme, un électroencéphalogramme. Ce dernier

examen, sans aucune utilité en psychiatrie, arrondissait, par sa codification à la Sécu, de manière confortable les revenus du médecin. Comme le disait très justement un de mes confrères :

– L'avantage de l'électroencéphalogramme c'est son innocuité !

Et comme en plus de cette innocuité les autres examens ramenaient à la clinique une ristourne non négligeable, cela faisait grossir la pelote de ce médecin de l'âme, sans danger sur l'intégrité du patient.

De cette époque je garde le souvenir de l'homme de l'émission télé : *Les cinq dernières minutes.* Vous savez, l'inspecteur Bourrel interprété par Raymond Souplex et plongeant dans le mystère d'un crime nos soirées devant le petit écran : Claude Loursais. Son émission passait en direct et en fin d'émission, deux spectateurs invités sur le plateau devaient dénouer le drame, en se faisant repasser jusqu'à deux séquences de l'émission. Quand Bourrel lâchait :

– Bon Dieu, mais c'est bien sûr, on savait qu'il avait mis le doigt sur la clé de l'énigme.

Je reçus Claude Loursais à la clinique pour un repos bien mérité. Pourquoi avait-il atterri là ? Il ne souffrait d'aucune pathologie mentale, tout au plus quelques troubles de la mémoire. Il avait à l'époque 67 ans et après quelques jours une relation amicale s'établit entre nous. Il me proposa de lui donner les éléments nécessaires pour écrire un nouvel épisode se passant dans une clinique psychiatrique. Je me souvenais d'un drame survenu durant mon internat à Aix-en-Provence. On avait retrouvé un après-midi, le fils du concierge, âgé de 10 ans, pendu à un arbre. L'enquête piétina longtemps jusqu'à ce qu'un de ses camarades de jeu raconte les évènements.

– On a pas fait exprès… On jouait au shérif et au bandit… Michel était sur son cheval… Euh ! Son vélo… Il avait la corde autour de son cou… Et puis le cheval… Euh ! Le vélo est tombé et on n'a pas pu le décrocher…

Nous avions imaginé, à partir de là, une sombre histoire où les malades sont d'abord mis en cause, jusqu'à ce que l'on découvre le coupable. C'était le directeur de l'hôpital voulant se débarrasser de cet enfant naturel, fruit de ses amours avec la femme du concierge. Il y avait derrière une sombre affaire d'héritage car deux ans auparavant, l'épouse du directeur avait disparu sans laisser de traces et déclarée pour morte, il avait pu jouir jusqu'à ce jour, de la fortune personnelle de la disparue. Enfin nous avions compliqué l'histoire à souhait pour mettre, une fois de plus en évidence, la malfaisance des individus, dits normaux, en liberté. On corrigea plusieurs fois notre copie et Claude, après quelques bons repas à la maison et pas mal de sortie au bord de mer, rentra à Paris.

Nous devions nous retrouver en juillet 1988 au festival d'Avignon pour partager ensemble quelques spectacles. Je l'avais eu la veille au téléphone et il m'avait donné rendez-vous, pour le lendemain à son hôtel. Quand à 10 heures je débarquai à la réception ce fut pour apprendre que Claude, certainement victime d'un malaise, s'était noyé la veille au soir dans la piscine de l'hôtel. Cet ancien résistant, avec en poche une licence de philosophie, entré comme journaliste à la radio-télévision française, avait rapidement abandonné le journal télévisé en raison des obstructions de la censure pour se lancer dans la réalisation de films. Était passé sur mon chemin un homme savant, intelligent, imaginatif et surtout libre. Je traînais longtemps avec moi cette brève aventure parmi les souvenirs heureux que l'on engrange sans jamais les faire partager, ayant été déjà piqué par l'envie de faire « mon cinéma » en réalisant de-ci de-là quelques courts-métrages.

J'avais côtoyé dans ces années-là un confrère sévissant également dans « la maladie mentale » un compagnon d'aventure : Boris Cyrulnik. Il avait décroché une fonction d'enseignant d'éthologie à la faculté de médecine de Marseille. Bien qu'il

n'ait pas entrepris, dans le cadre de l'institution qui l'employait, un élevage d'oie comme Konrad Lorenz. Il eut le plaisir de faire partager cette curiosité à des étudiants n'ayant des oies, le plus souvent, que la connaissance gustative des foies gras, dégustés au moment des fêtes.

Nous avons pu réaliser, à la maternité de l'hôpital de La Seyne-sur-mer, un reportage pour examiner la façon dont les pères et les mères se saisissaient de leur progéniture. Ce fut une expérience dont je me gardais bien de demander à Boris la finalité. Il me laissa tranquillement poursuivre mes prises de vue sans rencontrer beaucoup de résistances chez les couples concernés, devenus par le biais du cinéma, stars pour quelques minutes, en participant à une expérience présentée comme capitale pour le devenir du genre humain !

Le Cyrulnik c'était déjà quand même un phénomène. J'adorais la manière dont sa notoriété naissante emmerdait profondément la plupart de ses confrères. Il traîna longtemps le premier tome de ses écrits, car il écrivait beaucoup et bien le bougre. Son premier ouvrage *Mémoire de singe et paroles d'hommes* parut dans l'indifférence générale mais la suite devait donner raison à son acharnement quand Odile Jacob, sa nouvelle éditrice, sentit qu'il chevauchait un domaine attendu par le public. Enfin en 1993, *Les nourritures affectives* lui permirent de donner consistance à sa faim de vulgarisation. Notre expérience cinématographique trouva même refuge dans un de ses ouvrages.

À partir de cette année-là on le vit sur tous les fronts : la presse, la radio, la télévision. Quand il parle de choses complexes son discours devient limpide jusqu'à vous rendre intelligent. Comment ne pas se faire encore plus d'ennemis avec ça. « Cyrulnik parle de tout, sait tout, a des explications sur tout ». À en croire ses détracteurs il serait capable d'expliquer l'existence de Dieu. Et puis, quel conteur. Freud de son côté faisait lui aussi de la littérature et même de la poésie. Il utilise

moins, en ce qui le concerne, le terme de psychanalyste, comme un peu déjà à distance de ce qu'il semble considérer comme une théorie parmi d'autres, mais pas comme la seule clé permettant de déchiffrer l'âme humaine. Son parcours dans l'existence est un exemple parfait de la « résilience ». N'est-il pas passé au-dessus de toute une douloureuse partie de sa jeunesse, lui le petit enfant juif sauvé de la déportation par le cœur et la générosité, non pas de bons français, mais d'êtres humains tout simplement, pour ne conserver, de cette angoisse vécue depuis sa naissance, que le bouffage systématique de ses ongles, seul comportement inoubliable de son enfance saccagée.

Mai 68 était passé par là. La pilule était devenue l'étendard de la révolte féminine. Le sexe, tel que l'imaginait le papa Freud était parti dans toutes les directions. On baisait comme on bouffait en laissant, à ce moment-là, les sentiments se perdre dans les églises. Y avait pas de condamnations pour les fornicateurs, ni de lapidation pour les femmes adultères. Notre seule religion c'était le cul ! J'aimais la compagnie des femmes à double face. Je passai trois ans avec la compagnie intermittente d'Adèle. À notre première rencontre, je vis en face de moi Claudia Cardinale. Une sensualité et une beauté à vous couper, en même temps, l'eau et l'électricité. Elle aussi, vivait seule. Après un mariage interrompu par la prise de conscience, par son mari, de sa bisexualité, elle avait pris la fuite et un peu perdue, elle était tombée dans ma vie. Rapidement je fis la connaissance de son amie du moment qui vint, très souvent, partager mes nuits d'insomniaque. Je touchais une réalité aussi naturelle que la fonte des neiges, au printemps.

C'était une autre forme de relation amoureuse où les interactions fréquentes nous libéraient de l'emmerdement de la possession. Et puis, Adèle était infidèle à ses compagnes successives et je demeurais celui qui décidait, en fin de compte, si la nouvelle élue, devait partager, avec nous, ce mode

d'existence. J'avais, à ce moment-là, depuis longtemps traversé, tous les stades de développement d'un être à peu près anormal. J'échappais aux rigueurs d'une société en proie à l'ordre, en baignant dans un foutoir inimaginable. Et dans cette apparente quiétude, j'accomplissais, chaque jour, mon devoir de thérapeute, sans être soumis à aucune sollicitation externe. J'éloignais tranquillement la relation transférentielle de quelques-unes de mes patientes, leur laissant imaginer que j'avais peut-être un penchant pour les hommes.

Dans ce cadre constitué je travaillais, je mangeais, je nageais, je faisais du tennis, du bateau et je n'étais pas confronté à des problèmes existentiels concernant le plein d'essence de ma bagnole où une entrée au cirque Pinder. Je ne fréquentais pas les confrères ennuyeux au possible avec leurs discours tournant autour de la politique, des impôts, de la varicelle de leur petit dernier, et délaissant totalement les actualités, je me contentais le matin de la lecture du journal « L'Équipe ». Alors dans cette ambiance feutrée, protégée des marasmes de l'existence, je ne m'occupais de la réalité que, par épisodes, pour régler les problèmes de la survie ordinaire.

J'allais pouvoir enfin m'adonner à cette baignade analytique, m'armer de discours psychologico-philosophiques, qui une fois de plus me ramenaient à la naissance de mon moi. Voulais-je en tirer un bénéfice personnel ? Avais-je envie de porter ensuite secours à mon prochain ? Mais comme je ne savais pas encore ce que j'allais découvrir, je me gardais bien de croire à quoi que ce soit. Je désirais encore être surpris, fasciné, emballé et finalement emporté par de nouvelles connaissances. Posséder d'autres clés pour ouvrir autre chose que la porte de mon appartement.

Tranquillement couché sur le divan de mon analyste, je demeurai muet, ne sachant par quoi commencer.

– Vous pouvez commencer par parler des rideaux du séjour de votre grand-mère et nous arriverons très vite au cœur de vos problèmes, dit Jean Reboul pour rompre le silence.

Et pendant trois ans je ne devais plus m’arrêter. Merveilleuse pensée, capable d’aller chercher dans votre grenier des ingrédients couverts de poussière, de faire surgir, par la libre association des idées entre elles des péripéties perdues au plus profond de votre inconscient.

Inconscient, le mot était lâché. Et Freud, après bien des penseurs et des philosophes institue la psychanalyse comme l’étude de l’inconscient, cet entrelacs de perceptions, d’idées, d’émotions, de mots, de signifiants, de pulsions constituant le psychisme. Inaperçues de la conscience, elles influent sans cesse sur nos conduites.

Je revécus alors une deuxième fois mon aventure existentielle, sans connaître l’utilité de cette démarche. Parcours relativement agréable. J’avoue ne pas avoir vu surgir, devant moi, des horreurs enfouies dans le tortueux labyrinthe de ma pensée et les quelques éléments, un peu dérangeants, une fois verbalisés, pour l’écoute neutre et bienveillante de mon « thérapeute », venaient rejoindre le champ de ma conscience, sans remuer quoi que ce soit.

Me direz-vous, alors et la confession. Ah ! Non, ce n’est pas la même chose. Si vous avouez l’envie furieuse de trucider votre père, on ne vous dira pas que c’est mal mais on cherchera à comprendre pourquoi.

Quand j’entrepris d’allonger sur mon divan des analysants, j’en vis un certain nombre changer d’un jour à l’autre de vie. S’ils divorçaient, c’est que la démarche était en route et l’analyse avait simplement raccourci le temps de la décision. Et le travail sur les rêves apportait un matériau toujours abondant et fantasmatique, comblant souvent par leur narration, le mutisme du patient. Je ne dirais pas que la lumière jaillissait

de ces réminiscences nocturnes mais elles avaient le mérite de débloquer les mémoires et de pénétrer un peu plus dans l'intimité du sujet.

Les rêves sont tout simplement l'émergence de l'inconscient d'un certain nombre d'évènements, que l'inconscient du rêveur travestit pour le rendre incompréhensible à la conscience au moment du réveil. Alors on interprète ou pas et, finalement, c'est à la fois l'analyste et le rêveur qui dévoilent un peu la clé de l'énigme, en associant les images oniriques aux faits de la réalité. L'analysé a, en même temps, l'impression de ne pas avoir perdu son temps à dormir.

J'ai poursuivi cette activité en parallèle pendant dix ans. J'avertissais les intéressés qu'au bout de deux ans j'arrêterai leur prise en charge. Une façon comme une autre, pour eux, de les inciter à parler le plus rapidement possible. Par contre j'avais décidé que cette activité serait, pour mes patients, remboursée par Sécurité Sociale, au mépris des exigences des écoles analytiques.

Je ne fis pas long feu à l'École freudienne. Au cours d'un séminaire où l'on discutait depuis plus d'une heure sur un fragment d'un écrit de Lacan, je pétais un câble.

Sur cette simple phrase énoncée par l'animateur du cénacle :

– Dieu est mort…

On enfilait depuis le début de la séance une flopée d'idées pour donner à cette phrase son exacte interprétation.

– Dieu est mort… donc Dieu est… ! Il est dans le sens qu'il existe !

– Mais, Dieu existe, seulement, parce qu'il est mort !

Après avoir longuement baillé, je me levai en disant à ce savant aréopage :

– Moi aussi j'existe, je suis vivant et je m'emmerde.

Fin de l'aventure collégiale. Je rejoignis le contingent des dissidents comme mon bon Maître Jean Reboul, lequel ayant mis un point final à sa pratique analytique, termina sa vie

en se lançant dans de nouvelles traductions de Robert Louis Stevenson, un voisin en quelque sorte. Stevenson ayant vécu à Hyères plus d'une année, période où il a peut-être rencontré Paul Bourget et Saint John Perse, le cher ami du docteur Paule Petit et le double de Madame Escalier, notre poétesse de l'internat.

Plongé directement, après cette fuite, dans les œuvres du philosophe Paul Ricœur, je trouvai dans ses écrits ce qui me convenait davantage. Il fusillait, par quelques phrases, les trois grands « penseurs » surnommés les réductionnistes : Karl Marx, réduisant la société à l'économie, Friedrich Nietzsche, réduisant l'homme au concept arbitraire du surhomme et Sigmund Freud, réduisant la nature humaine à l'instinct sexuel. Les ayant déclarés comme étant les « trois grands destructeurs » et les « maîtres de la suspicion ».

J'étais définitivement séduit par ces conclusions et me raccrochai, une fois de plus, à cette pensée de la philosophe Simone Weil : « Dès qu'on a pensé quelque chose, cherchez en quel sens, le contraire est vrai ». Finalement, je me rassurai, persuadé qu'il fallait demeurer iconoclaste pour avoir la liberté de changer d'avis. D'ailleurs, Paul Ricœur, souvent invité par Jacques Lacan à assister à ses séminaires, déclina cette invitation, répondant à Lacan qu'il ne viendrait pas, ne comprenant rien à ce que le « maître » racontait.

En 1979, après une attaque cérébrale, Lacan boucla définitivement l'École freudienne et laissa à ses successeurs le champ libre, pour s'éparpiller en une foule de cénacles et conserver encore longtemps les bénéfices personnels de cette analyse.

Car l'analyse n'a jamais guéri personne et Freud lui-même, affirmait dans ses écrits : « Viendra un jour où les connaissances biochimiques sur le cerveau viendront battre en brèche bien de mes convictions. » L'était modeste le bougre et conscient qu'il avait aussi raconté pas mal de fredaines, pour faire coïncider les cas analysés à ses théories.

J'eus quand même, une fois, la surprise de voir guérir subitement une de mes patientes. Je la recevais depuis un an. Elle souffrait de troubles abdominaux, de douleurs atroces au moment des rapports sexuels et demeurait dans un état de dépression chronique malgré l'administration d'un traitement adéquat. Elle avait fini par me raconter, avoir trompé son mari avec son dentiste. Elle pensait, la partie de jambes en l'air s'étant déroulée dans le cabinet de ce dernier après le départ du dernier patient, avoir été contaminée par une foule de microbes sortis de la bouche des « enragés dentaires ». Évidemment les examens biologiques, les prélèvements et même une hystérographie n'avaient rien mis en évidence. Elle avait, depuis un an, tellement décapé sa muqueuse vaginale à l'aide d'injections quotidiennes qu'elle se trouvait ensemencée de champignons rajoutant, sur cette culture, une couche thérapeutique d'antifongiques. Un trou pour la Sécu, une ascèse pour le conjoint et une déprime à graver ses symptômes sur sa literie. Le mari, n'y comprenant évidemment pas grand-chose, demandait à sa femme de cesser nos entrevues. Mais la belle s'accrochait au divan comme un alpiniste à son piton. Pourquoi, un jour, lui demandai-je, alors qu'elle me parlait pour la énième fois de ses douleurs :

– Est-ce que vous avez encore mal dedans ?

– Oui, docteur, j'ai mal dedans.

Je lui répondis, allez savoir pourquoi :

– Vous avez mal de… dent, comme chez le dentiste…

Elle s'arrêta brusquement de parler. Après un bref silence, elle s'assit sur le divan et se retourna vers moi en esquivant un sourire :

– Vous avez dit : mal aux dents ?

– Non, je vous ai dit mal… de… dent, comme chez le dentiste.

Elle se leva, et, après m'avoir réglé, elle s'en alla d'une démarche affirmée.

Elle me téléphona la semaine suivante pour me dire que tout allait bien. Elle avait recommencé avec son mari une vie sexuelle normale, avait vu disparaître à peu près tous ses symptômes. Elle avait tout simplement été victime d'un jeu de mots, transformé par sa culpabilité, en toute une symptomatologie déraisonnable. Si pour Lacan l'inconscient était structuré comme un langage, je pensai plutôt à ce moment-là, qu'il était composé, comme l'almanach Vermot avec des blagues, des recettes de cuisine, de conseils pour planter le persil à la bonne saison et de calembours, dont Victor Hugo assurait qu'ils étaient la fiente de l'esprit. C'était trop beau, cette confusion grammaticale l'avait plongée, à l'insu de son plein gré, dans la merde.

C'est la seule fois où je sentis que le divan avait servi à quelque chose. Parti dans cette aventure, je poursuivis pendant dix ans cette pratique, prêtant une oreille attentive à ces plaignants qui n'en avaient pas trouvé d'autre.

Lacan disait à peu près la même chose :

– La cure analytique est une pratique de bavardage où l'analyste se soumet à la toute-puissance de l'autre, afin que ce qui n'a pas encore été entendu puisse venir au jour.

Vaste programme aussi passionnant que la lecture des sermons de Bossuet ou des horaires de l'indicateur des chemins de fer. Avec ça on devait sûrement révolutionner la compréhension de cet inconscient si mystérieux et quand Freud, débarquant en Amérique soupira :

– Ils ne savent pas que je leur apporte la peste.

Il avait certainement dû forcer sur sa dose de poudre…

En écoutant Lacan, j'avais l'impression d'entendre parler mon garagiste essayant de me faire comprendre, par un discours relativement simple, le fonctionnement de la machine à cintrer les bananes. « Pratique de bavardage », un symptôme de salon de thé ou de cour de récréation dans un monde où face à un certain nombre d'autorités : police, justice, voisins

de palier, concubine, on a le plus souvent avantage à la fermer. Alors, me direz-vous, pourquoi le divan ? C'est le seul endroit où l'on peut tout déballer : affections, trahisons, goûts déviants, opinions politiques, critiques acerbes concernant le président de mon club de boxe avec l'avantage de ne pas prendre en retour son poing sur la gueule.

Dans ce recueil béni que tout individu abordant l'œuvre de Freud se doit de digérer lentement : « *Cinq psychanalyses* », la démonstration est faite. Un des analysés, l'homme aux loups, un certain Sergeï Pankejeff a survécu jusqu'à 96 ans. On peut déjà dire que la psychanalyse, sur le plan vital, n'est pas dangereuse. Ce grand fou sait-on aujourd'hui de quoi il souffrait ? Freud affirmait l'avoir guéri d'une névrose obsessionnelle. C'est lui qui le dit ! Mais cet illustre représentant du fantasme du petit chaperon rouge était tartiné de bien d'autres symptômes. Il était pas mal bousculé, épié, traqué par une quantité non négligeable d'ennemis, évidemment imaginaires dont sa paranoïa était responsable, à moins qu'il ne s'agisse d'épisodes maniaco-délirants bercés par sa bipolarité. « Le bavardage » qu'il entretenait avec Freud, lui avait permis, sans aucun retour de bâton du Maître, de le traiter de « juif escroc qu'il aimerait prendre par derrière pour lui chier sur la tête ». Difficile d'être plus précis en dehors de l'énonciation pluri syllabique de cette pensée venue d'un inconscient ayant fait surface sans l'aide d'un périscope. Bon, de nos jours, les élèves de CM2 même dans les quartiers sensibles ont davantage de retenue… Quoique ! Mais ce « bavardage » scatologique a plus de chance, s'il est rapporté par le maître ou la maîtresse de l'enfant, comme un comportement insupportable émis par un sensible chérubin, de s'accompagner d'une punition non pas de l'élève mais de la famille, ayant tôt fait de revenir en force sur les lieux de l'outrage, pour passer à l'autorité éducative, une deuxième couche.

L'enfant, de nos jours, a peu de chance de développer un complexe. D'ailleurs Œdipe est mort depuis bien longtemps, remplacé par la Gameboy ou Disneyland. « Nique ta mère » est devenu une complainte de rappeur et je ne vois pas, même le plus dérangé du secteur, se taper, comme l'homme aux loups une bonne dizaine de psychanalyses avec différents gourous. Finalement si l'on penche vers des troubles bipolaires depuis 1968 il aurait pu, pour pas cher, avoir des chances d'être stabilisé par des sels de lithium.

Déjà j'avais la confirmation que l'analyse n'était pas un traitement, pas plus qu'un stage de poteries ou de macramé ne vous soulagera d'une addiction au tiercé où de la collectionnite de capsules de bière. Au fond le brave Sergeï a quand même bénéficié de ce grand avantage procuré par sa fortune, pour ne pas finir interné dans un asile ou lobotomisé par un scalpel sadique. Avec lui, comme pour l'électroencéphalogramme, la psychanalyse faisait déjà preuve d'une de ses principales qualités : son innocuité.

Le cas du *Président Schreber* abordé dans cet ouvrage relève d'une volonté désespérée de faire entrer un délire paranoïaque dans le cadre des théories de Freud. Pour ce faire, il se base sur les écrits de ce brave homme. Nommé en 1893 président le la chambre à la cour d'appel de Dresde il est contraint, à la suite d'apparitions d'hallucinations, d'être mis sous tutelle et d'entrer dans une maison de santé. Il finira par en sortir pour publier *Mémoires d'un névropathe* dans lesquelles Freud puisera la source de ses interprétations. Il n'était pas plus dérangé que Ravaillac mais quand même loin d'Anthony Hopkins dans *Le Silence des agneaux*. Ça bardait quand même pas mal dans son cerveau car il finit par écrire : « Dieu me transforme miraculeusement en femme par des émissions de rayons et me tourmente par l'entremise de petits hommes ou d'ombres bâclées à la six-quatre-deux. » Discours relativement limpide, sûrement abordable par l'administration de quelques doses de neuroleptiques,

ce qui ne l'aurait pas empêché de mourir à l'âge de 68 ans mais certainement à son domicile plutôt qu'à l'asile.

Je ne vais pas vous barber en vous détaillant les trois psychanalyses restantes : *L'homme aux rats, Le petit Hans, Le cas Dora,* surtout cette dernière qui, de divan en divan, finira par mourir d'un cancer du côlon qu'aucun des intervenants n'avait diagnostiqué.

Alors, tandis que se poursuivaient chez mon analyste mes séances de « bavardages » bihebdomadaires, je pratiquais, bien en face de mes patients, une écoute bienveillante accompagnée si nécessaire d'un traitement adéquat. On savait maintenant que le cerveau fonctionnait ni plus ni moins, comme les autres organes, vivement sollicité au niveau de toutes les connections des neurones par la présence de neuromédiateurs dont la sérotonine pour la dépression, était le plus important. Ces malades, dont l'état dépressif pouvait s'étendre sur des mois, voire des années, étaient confrontés aux sollicitations verbales de l'entourage leur reprochant sans cesse leur manque de volonté. Secouer un dépressif est aussi efficace que de vouloir remettre en marche une bagnole dont les quatre pneus sont crevés.

– Remue-toi, un peu de volonté, mange, fais un voyage…

Et pourquoi pas baise un peu plus, alors que tout élan vital a disparu. Dire aux familles « foutez-lui la paix » est le premier précepte à inculquer à l'entourage. Apprendre, à la famille entière la neutralité et la bienveillance n'était pas une mince affaire et faire entrer la dépression dans le domaine des maladies, au même titre qu'une fracture de jambe ou une gastro-entérite, relevait de l'exploit. La consultation était vécue comme un havre de paix. Il ne fallait jamais demander à un malade revenu vous voir : « comment allez-vous ? » mais plutôt « alors, où en êtes-vous ? », phrase qui permettait un plus grand nombre de réponses et de renouer une conversation interrompue à la précédente consultation.

Au fond j'apportais une aide psychologique, pompeusement appelée psychothérapie et qui a donné naissance à des tas de substituts dont les marchands du temple se sont rapidement approprié, avec plus ou moins de bonheur. L'important était d'établir une certaine confiance entre le psychiatre et son patient, ce qu'on appelait en analyse le transfert, c'était ça, un attachement raisonné envers le thérapeute affublé, dans cette relation duelle, d'un certain pouvoir.

Le champ de la psychiatrie est vaste. La psychanalyse a, elle aussi, ses limites. Elle s'avère inutile pour la prise en charge des délires ou de la mélancolie.

Mélancolie, quel joli mot et combien de douleurs et de drames ont accompagné cette maladie. Quand on pense qu'Hippocrate, quatre siècles avant J-C, avait déjà décrit cette affection. Comme maladie moderne on a fait mieux. Cet extraordinaire médecin avait même imaginé son origine endogène, par la circulation dans le sang de la « bile noire », traduction exacte du mot mélancolie. On est loin du *burn-out* qui est à la mélancolie ce que le rhume est à la grippe espagnole. Vingt millions de morts après la guerre de 14, plus que le conflit n'avait fait de cadavres. Mais la mélancolie c'est du sérieux. Là le danger suicidaire est toujours sous-jacent.

Le suicide, depuis des siècles, est une aventure suivie par une foule de gens dans l'histoire desquels n'entre pas toujours une pathologie sous-jacente. Ce « meurtre de soi », du latin « *sui cedere* », est un acte de liberté et de délivrance. Délivrance d'un poids trop lourd à porter, d'une maladie incurable ou en phase terminale, d'un refus de prolonger plus longtemps une incompréhension entre soi et la réalité. Aucun jugement moral ne doit être porté envers cet acte.

Jusqu'en 1810, il fut considéré en France comme un délit passible de la peine de mort. On croit rêver, en pensant aux juristes ayant pondu cette loi. Bon, on comprend peut-être

du côté de l'Église et encore, rejetant hors de la communauté ces disparus volontaires. Quant aux législateurs, ils avaient dû ce jour-là, passer trop de temps à la buvette de l'Assemblée.

Quand on regarde l'histoire, au travers de ces hommes et femmes déterminés à quitter la vie, on rencontre tellement de beau monde. Je les admire et je les aime d'être allés au bout de leur détermination, quand tellement de personnes voient leur vie détruite, simplement pour avoir été un jour au mauvais endroit. On appelle ça : les faits divers. Alors quand on a la chance de disparaître, sans avoir été la victime d'un assassinat, d'un règlement de compte, on doit regarder la personne brutalement disparue avec un tendre respect. Je pense à ces artistes, ces écrivains, ces philosophes qui de Gilles Deleuze en passant par Ernest Hemingway, Nino Ferrer, Romain Gary, Bernard Buffet, Nicolas de Staël et jusqu'à Henri de Montherlant, Hannibal ou Achille Zavatta, tellement différents les uns des autres, ont été les auteurs de leur « auto-euthanasie ». Dans ce monde, la vie humaine devient souvent un bien de consommation, en première ligne d'un conflit, au cœur d'une explosion terroriste ou sur la route des vacances.

Le suicide c'est « nique ta mort ». C'est choisir le jour où l'on va se projeter dans cet ailleurs. Décider, plus tôt, l'heure de notre départ vers l'infini. Quel infini ? Là, chacun imagine. Il n'y a pas d'histoire pouvant nous expliquer le monde. Dieu, Mahomet, Bouddha, la secte du temple solaire, les Évangiles, le Coran, la Torah je n'ai rien contre. Mais vouloir comprendre la métaphysique à l'aide d'histoires rapportées et transcrites, on ne sait comment n'entraînent pas, en ce qui me concerne, de croyance particulière. À l'heure où le pape François vient nous dire que l'enfer n'existe pas et qu'il faut arrêter de raconter aux enfants l'histoire d'Adam et Ève, je ne peux qu'imaginer et demeurer dans l'attente de pénétrer, à la fin de mon temps, dans cette immensité vertigineuse qu'est l'univers. Voltaire,

athée sa vie durant, disait dans ses vieux jours, après avoir longuement réfléchi :

– Je ne puis croire qu'une si belle horloge n'ait point d'horloger.

Alors j'attends de savoir le pourquoi du pourquoi, du comment. Et la mort je m'en fous.

Tous les psychiatres ont vu, un jour, s'en aller brutalement par la fenêtre d'un huitième étage, dans le fracas d'une décharge de fusil de chasse ou au bout d'une corde un homme ou une femme, empêtré dans cette calamité inscrite dans leurs gènes et dont l'inversion de l'humeur ne s'était pas produite.

Quand ils sortaient de ce gouffre par un traitement adéquat, c'était parfois l'explosion heureuse et désordonnée avec l'apparition d'un état d'euphorie intense dont le dépassement pouvait conduire à l'administration de puissants calmants pour éviter une kyrielle de conneries.

J'ai adoré mon « papa Schultz ». Je l'avais surnommé ainsi, cet adorable professeur d'allemand de 82 ans, ayant passé toute sa vie entre ces épisodes de dépression et d'exaltation. Il fut un de premiers patients à bénéficier d'un traitement par le lithium. Il allait tellement bien que, compte tenu de la distance le séparant de mon cabinet, j'avais demandé à son médecin traitant de renouveler son ordonnance et je revoyais mon « bon Schultz » tous les six mois. Il ne vint pas à la consultation prévue. Ce fut son épouse qui m'appela. Son médecin trouvant qu'il prenait du lithium depuis bientôt six ans lui avait conseillé d'arrêter ce traitement dont, lui semblait-il, il n'avait plus besoin. Sa femme me raconta, qu'ayant déclenché un état d'excitation maniaque, il avait vidé son livret de Caisse d'Épargne, pris sa 2 CV Citroën et avait fichu le camp. On l'avait retrouvé quelques jours plus tard, en plein mois de décembre, se baignant tout nu dans une fontaine du sud de l'Italie. Il fut récupéré par la police et conduit à l'hôpital le plus proche. Je pus le faire transférer dans mon service et là j'eus en face de moi un homme heureux :

– Pensez-donc, Docteur, j'ai passé des jours fantastiques. Je dormais une heure par nuit dans la voiture, j'avais un appétit féroce sur le plan sexuel et tout mon argent est passé dans les bordels. J'attendais ça depuis des années.

Je le fis redescendre doucement de cet état de béatitude et la reprise des sels de lithium permit, au bout de deux mois, un retour dans son foyer. Il reprit même les cours d'allemand dans l'association municipale de la ville de S. Son médecin, un peu confus, m'appela pour s'excuser d'avoir péché par ignorance. Je le remerciai d'avoir donné à notre octogénaire certainement les plus beaux jours de sa vie.

La nature est ainsi faite. Nos humeurs dépendent du bon fonctionnement de notre chimie intérieure. Je me souviens de cette expérience menée dans les années 60 par un curieux chercheur ayant administré à un chien des doses régulières, relativement élevées, de Réserpine, médicament utilisé dans le traitement de l'hypertension. Cette brave bête présenta, au bout d'un mois, un tableau ressemblant étrangement à une dépression nerveuse. Il ne mangeait plus, dormait toute la journée, perdait en abondance ses poils et ne manifestait plus aucun mouvement en présence d'une sollicitation externe. On arrêta cet « empoisonnement » quotidien mais l'animal demeura dans cet état. L'expérimentateur, le voyant dépérir petit à petit, décida de lui administrer un électrochoc. Le miracle eut lieu. Le lendemain matin la bête était sur ses pattes et dévorait sa pâtée. Il s'améliora de jour en jour, jusqu'à retrouver son dynamisme d'antan. Ému par cette aventure, son bourreau sortit le jour même, l'animal du laboratoire et l'emmena chez lui où il termina sa vie dans un état de reconnaissance quotidienne, pour son tortionnaire devenu sauveteur.

Et ce n'est que beaucoup plus tard qu'on connaîtra le rôle de la Réserpine dans le blocage des neurotransmetteurs du

cerveau, mettant en même temps en évidence l'action de ces « hormones » dans le mécanisme de nos humeurs.

Les découvertes en médecine sont aussi très souvent le fait du hasard. Nous nous souvenons tous de Flemming découvrant la pénicilline dans le champignon développé dans ses boîtes de labo et au contact duquel n'existait aucune présence microbienne, alors que ces mêmes microbes croissaient et se multipliaient à distance du champignon.

La découverte des premiers antidépresseurs doit beaucoup à l'observation des tuberculeux traités en sanatorium par une molécule ayant fait son apparition : le Rimifon. Tandis que la tuberculose s'améliorait le patient présentait en même temps une « joyeuseté » inhabituelle. On mettait cette réaction euphorique sur le compte de l'amélioration de la maladie sous l'influence du bon air, de la reprise de l'appétit, du repos et bien sûr de la thérapeutique. Cela parut moins miraculeux quand fut découverte dans la formule du Rimifon, une molécule qui allait devenir le premier maillon de la chaîne des antidépresseurs.

Quant à l'électrochoc il fut découvert, si l'on peut dire, grâce à l'interprétation totalement erronée de deux psychiatres italiens Ugo Cerletti et Lucio Bini. En visitant les abattoirs de Rome, ils assistaient à l'abattage de bovidés préalablement anesthésiés par une décharge électrique. Cette décharge entraînait une perte de conscience brutale accompagnée de mouvements convulsifs, semblables à ceux d'une crise d'épilepsie. Affirmant que les épileptiques n'avaient jamais de dépression, ce qui est totalement faux, ils décidèrent d'appliquer cette méthode à des patients. Le premier cobaye fut un schizophrène en phase hallucinatoire aiguë, qui vit son état s'améliorer après quelques séances. Les deux « électriciens » parlèrent même de guérison et dès 1938 commença la valse des électrochocs un peu partout dans le monde. Ce fut le premier traitement, issu d'une observation totalement erronée, réellement actif sur quelques

pathologies mentales. L'avènement des neuroleptiques et des antidépresseurs devaient avoir raison, la plupart du temps de cette spécialité tellement décriée.

Depuis les années 70, elle est tombée en désuétude. Encore quelquefois utilisée sous le nom de « sismothérapie » elle peut rendre encore des services, dans les mélancolies graves ou dans ces manifestations hallucinatoires apparaissant chez un individu sans antécédents psychiatriques, appelées « bouffées délirantes ».

Je me souviens encore de ce « miracle » survenu chez le fils d'un confrère. Ce garçon âgé de 22 ans, étudiant en médecine, sans aucun antécédent pathologique, m'arrive un matin à la clinique dans un état d'extrême agitation, en proie à des hallucinations visuelles et auditives et placé immédiatement « au cabanon ». Je donne à mon confrère et ami le diagnostic de bouffée délirante et compte tenu du bon état mental antérieur, je formule un pronostic relativement favorable. Après une vingtaine de jours passés à l'isolement, sagement imbibé de neuroleptiques, son état, à part un calme relatif retrouvé, ne s'est pas amélioré. Son père me dit :

– Si c'était ton fils, qu'est-ce que tu ferais ?

Je lui réponds que je ferais à mon fils un électrochoc. Il me donne son feu vert, me témoignant de sa totale confiance.

Le lendemain, notre garçon à jeun, la relation entre nous deux s'étant correctement établie malgré le délire persistant, je le fais s'allonger et sans aucune réticence de sa part je pratique une séance de « sismothérapie ». Le jour suivant quand je débarque à la clinique, la secrétaire me dit :

– On vous attend à l'isolement.

Quand j'arrive, la porte du cabanon est ouverte et apparaît sur le seuil mon carabin. Avec un immense sourire il me dit :

– Alors docteur je sors quand ?

Tout avait disparu, le délire, les hallucinations, même le souvenir de cet épisode. Je le gardai quelques jours encore où

je pus détailler avec lui les raisons de son hospitalisation. Je lui affirmai que c'était un accident qui, en principe, ne devait pas se reproduire. Je signai sa sortie avec un traitement léger et rapidement dégressif, il reprit un mois plus tard ses études médicales. Il finit après sa thèse dans la peau d'un dermatologue. Il s'était définitivement éloigné de la psychiatrie.

Un miracle avec le divan, un autre avec l'électrochoc, ce fut tout. Le reste demeurait un accompagnement dans des affections de longue durée où se mêlaient toutes les pathologies renvoyées aux psychiatres, les psychoses, les névroses, les délires, les troubles du comportement, l'alcoolisme, les addictions aux drogues… Enfin tout ce dont la médecine ne voulait pas, pour recueillir même, au début, les malades du SIDA dont aucun traitement, à l'époque n'existait.

On les touchait avec des pincettes, on imaginait pouvoir être contaminé par simple contact. On avait rétabli une peur « pestilentielle » quasi-moyenâgeuse. À cette époque les cathos voyaient dans la peste un signe de la colère de Dieu. Il fallait trouver un responsable et on s'attaqua aux groupes marginaux. Hitler, quand on y pense, avait puisé ses sources dans l'histoire des temps passés. On se mit à prendre les juifs pour cible, accusés d'avoir empoisonné les puits. Ils seront l'objet de massacres répétés en France, en Suisse et en Allemagne.

Mais en France le danger en plus des contaminations inter-humaines, allait venir de la médecine elle-même. En 1984, pour ne pas perdre 34 millions de francs, des stocks de sang contaminés par le virus du sida, sont mis en circulation pour transfuser les hémophiles. Plus de 2000 d'entre eux furent infestés. Quant aux « coupables », gérants de cette épicerie, après plusieurs années de procès, ils furent jugés « coupables mais pas responsables », mettant un terme à la bavure politico-scientifique la plus dégueulasse.

Ronald Laing avait raison. Le monde est fou, l'autorité tient lieu de vérité, le pouvoir rend les exécutants irresponsables et la

mort de milliers de sujets, au nom de la thérapeutique instituée, est sacrifiée sur l'autel de l'expérimentation de la toute-puissance médicale. Chez les fous, on ne s'est jamais plaint. On voyait partir un être somme toute marginal, ayant accédé enfin à une paix profonde. On laissa même Camille Claudel crever dans son asile, sous l'aile bienveillante et catholique de son frère, Paul Claudel, catho inconditionnel, certainement plus préoccupé à terminer *Le Soulier de satin*, dont le sous-titre « Le pire n'est pas toujours dit », était prémonitoire.

En trente ans d'hospitalisation il vint voir sa sœur Camille à douze reprises. Quand elle meurt en 1943, il ne se déplace pas pour ses obsèques. D'abord enterrée au cimetière de Montfavet, accompagnée du personnel de l'hôpital, ses restes sont ensuite jetés à la fosse commune sans que ni Paul Claudel, ni sa famille ne propose de sépulture.

Cette magnifique artiste, victime d'une lettre de cachet, présentant quelques manies et un poil de délire, fit partie du lot des 40 000 décès, dans ces années de guerre, à la suite de malnutritions.

Quant à Paul Claudel, il disparut en 1955. Il eut de la part d'André Paul, journaliste à l'Information cette magnifique épitaphe : « Si Monsieur Paul Claudel mérite quelque admiration, ce n'est ni comme poète, ni comme diplomate, ni comme Français, c'est comme maître-nageur ».

Antonin Artaud aura plus de chance. Malgré son voyage dans l'univers du délire et une série de traitements par électrochoc, il finira, avec le soutien de ses amis par sortir de son internement psychiatrique, pour mourir en 1948, à Ivry-sur-Seine, en laissant derrière lui une fantastique carrière de comédien, d'écrivain et de dessinateur. Il avait les surréalistes à ses côtés, plus charitables qu'une compagnie de dévots.

Je mis dix années à me sentir tout à fait à l'aise dans la peau d'un médecin de l'âme. On connaît l'homme au contact de

l'homme. Dans les livres de médecine ne demeure que la présence de phrases et de schémas désincarnés. Des mots comme empathie, compassion, honnêteté, sincérité n'existent pas. Il faut avoir un peu plus de sentiments à partager, quand on se destine à cette activité et beaucoup plus, que si on aborde la carrière de chef de rayon au Bon Marché.

Le serment d'Hippocrate n'est qu'une vaste fumisterie. Si tout est dit dans ce long texte récité par chaque futur médecin, au moment de présenter sa thèse, il est vite oublié et pris trop souvent en défaut. Vous me direz, ce texte date du IVe siècle et depuis, paraît-il, beaucoup de choses ont changé. En Grèce antique l'exercice de la médecine n'était pas réglementé comme aujourd'hui. L'art de soigner était totalement libre et s'étalait sur des « professionnels » allant des prêtres guérisseurs des temples et sanctuaires, jusqu'aux exorcistes et aux rebouteux. Vous voyez la différence, moi pas. Les progrès accomplis sont souvent niés par une cohorte d'individus, qui au nom d'une médecine parallèle, abreuvent leurs nouveaux croyants d'une science dite naturelle. Ça marche sûrement si l'affection n'est pas redoutable mais pour la psychiatrie je n'ai jamais rencontré un magnétiseur ou l'activateur d'un pendule s'attaquer à un schizophrène ou à un paranoïaque. Leur prudence dans ce cas est égale aux pouvoirs qu'ils s'attribuent : immense.

Je ne dénie pas l'effet placebo efficace dans trente pour cent des cas, quand un malade reçoit de la main à laquelle il a donné sa confiance une substance totalement neutre, lui procurant quand même un soulagement. Quand ces médecines parallèles ne jouent pas avec le portefeuille du patient elles peuvent constituer une aide psychologique non négligeable. Et puis les miracles rapportés, à les en croire, sont beaucoup plus fréquents que ceux de Lourdes. Mon bon analyste m'avait raconté qu'un jour, accompagnant en voyage un de ses amis croyants, pour un pèlerinage dans ces lieux, celui-ci s'aperçut, au moment de la bénédiction des malades, de la disparition subite d'un gros

kyste sébacé, appelé loupe, dans son cou. Devant le nombre important de polyhandicapés autour de lui, arrivés du monde entier dans l'attente d'une guérison, il perdit totalement la foi, jugeant irresponsables les forces supérieures ayant peut-être intercédé en sa faveur pour supprimer définitivement cette excroissance. Jean Reboul me confirma que la suggestion était aussi une excellente thérapeutique. Des tumeurs bénignes, comme les verrues, peuvent disparaître par simple imposition des mains.

Je me suis entraîné chez les consultants gênés par une verrue plantaire. Ma première expérience, chez un enfant de 12 ans, permit après l'application de mon pouce de voir disparaître, en quelques jours, cette verrue relativement importante. Bon, fallait entourer cette action d'une certaine concentration, doublée d'un peu de mystère. Je n'en ai pas conclu que j'avais un quelconque pouvoir mais simplement qu'il y avait, en dehors de la médecine traditionnelle, un certain nombre de faits échappant à la science, à utiliser sans risque.

Dix années pour avoir l'impression de maîtriser à peu près mon sujet, restait encore dix années à traverser pour sortir relativement indemne de ce parcours. En ajoutant les dix années d'étude en y incluant l'internat, j'aurais cumulé trente années de ma vie dans une monomanie relativement occupante, au milieu de laquelle il fallait trouver quelques instants pour reposer l'esprit.

Le début des études vous oblige à bourrer votre mémoire puis, quand arrive la pratique de votre spécialité, à emmagasiner une foule de détails, de symptômes, de problèmes, d'amour et de fureurs, de décider d'un diagnostic, de poser des indications thérapeutiques, de suivre des hommes, des femmes et des enfants parfois au travers des années de leur existence. Des heures de consultations à écouter le déroulement de vies souffrantes, de colère, de pathologies associées. Un menu dégusté

plusieurs jours de la semaine accompagné d'urgences, de problèmes administratifs, de détresses ou d'évènements heureux. Je bouffais ma vie avec passion mais je la bouffais quand même.

Je m'échappais dans des exercices physiques, la pratique du vélo, le bateau à voile, le tennis, pour fatiguer un corps dont les fesses étaient écrasées par les longues heures passées à l'écoute des patients. Je traitais ma sexualité au travers de brèves aventures où se trouvait seulement de l'affection et de la tendresse pour conserver, le plus longtemps possible, l'être de passage, à retrouver après des interruptions plus ou moins longues. Je prenais autant de libertés avec le sexe que j'en donnais moi-même. La passion alternative est quelque chose d'exceptionnel. On ne partage, dans ces instants, que des délicatesses. Le couple a toujours été pour moi, comme je l'ai appris en physique, la résultante de deux forces de même intensité mais de sens contraire. Quand ça penche d'un côté ou de l'autre ça se perfore, ça se détruit, ça explose. Le couple ça vit, ça mord et enfin ça meurt.

Avec ces quelques notions rudimentaires, j'ai toujours vécu ces morceaux de vie dans une entente parfaite et heureuse. Le contrat était passé d'entrée pour un temps limité mais pouvant se reproduire à différentes échéances. Pas de possession encore moins de fusion. J'ai toujours aimé dormir seul dans un lit et je ne me serais pas senti capable de partager, chaque matin, un thé ou un café avec la même personne des années de suite.

Au cabinet, je pris une associée, belle et intelligente avec laquelle je partageais quelque temps le corps et l'esprit. Je fis de même avec ses trois plus proches amies, psychiatres elles aussi, pour avoir, avec mon associée, seulement une obligation de partage dans l'activité professionnelle. Un peu auvergnate elle était accompagnée d'un grand sens de l'économie confinant à l'avarice, mais, comme de mon côté je m'étais installé sans mise de fond, j'eus le plaisir de reproduire avec elle ce que j'avais reçu au début de mon installation. À part son cul, elle ne me

fit jamais de cadeau mais il était suffisamment agréable pour ne pas avoir envie de demander autre chose.

Je commençai à m'exempter une semaine par mois de consultations, puis j'interrompis mon activité trois semaines à Noël et deux mois l'été. J'avais décidé de m'octroyer les vacances d'un professeur des écoles.

Un mois de septembre, je partis en compagnie de mon bon ami Pascal M. à Montréal, retrouver mon copain Yves L. avec qui j'avais visité Vienne pour cette rencontre avec Anna Freud, au cours du premier congrès de sexologie.

Ah ! La sexologie cette parenthèse heureuse venant s'inscrire entre la surveillance d'un syndrome obsessionnel et la rédaction annuelle de la feuille d'impôts ! La faculté s'empara de cette spécialité, encore relativement marginale, pour venir égayer par de nouvelles élucubrations physico-jouissives, le quotidien de tout médecin s'intéressant de près ou de loin au cul.

À Montréal j'allai à la rencontre du Saint-Laurent au milieu des couleurs de l'automne tapissant de jaune, d'orangé et de rouge le paysage. Un peu de neige était déjà venue nous surprendre. Peu destinés, dès le départ, à suivre les discours savants des séminaires, nous allâmes louer une voiture américaine, la plus longue possible et pourvu d'une boîte de vitesses automatique. On allait arpenter un peu le paysage, juste après avoir assisté à la séance inaugurale, pour connaître un peu plus les grosses têtes ayant décidé de se plonger dans l'étude des emmerdements liés au sexe.

L'étude du sexe arrivait de loin avec déjà, au XIXe siècle, la publication par Richard Freiherr von Krafft-Ebing de son ouvrage écrit en latin, pour ne pas surprendre le commun des mortels. Sous le titre de : « Psychopathia Sexualis », il passait en revue ce qu'il appelait les perversions sexuelles, fourre-tout dans lequel il décrivait en long et en large tout ce qui lui paraissait ne pas convenir à une sexualité épanouie, y compris, évidemment, l'homosexualité. Il fallut attendre, au milieu du XXe

siècle le rapport Kinsey, pour pénétrer un peu mieux les comportements habituels des utilisateurs du sexe et comprendre, de façon plus profonde, chez la femme, ce fameux continent noir imaginé par Freud.

Vaste programme d'une science laissée dans l'oubli, sous les couches successives tartinées par une éducation judéo-chrétienne et par l'ombre des interdits de toutes sortes, faisant de la fornication étendue, hors de quelques domaines réglementés, une activité moralement diabolique. Pourtant depuis l'âge de pierre, on copulait. Cette activité demandant seulement la présence d'au moins deux individus, de sexe ou non différencié, s'est toujours présentée comme faisant partie du principe de plaisir, dont la réalisation, à moins d'incidents imprévisibles : absence de bandaison, survenue intempestive du conjoint habituel, peur de la transmission d'un microbe redoutable, permet au désir d'être comblé.

Le Sigmund qui avait fait du sexe la base de toutes les névroses exposait là, en plein jour, le rétrécissement dont il était atteint, en face d'une activité loin de son quotidien. Et pourtant il énonça quand même les principaux axes utiles encore de nos jours et qui résument ce que tout un chacun devrait savoir pour ne pas aller chercher plus loin l'explication de sa vie quotidienne.

Notre fonctionnement immédiat se résume à quatre choses : le principe de plaisir, le principe de réalité, la frustration, la culpabilité. Et le sexe est là pour vous en donner la preuve. Vous désirez sauter la femme d'Hector, elle refuse : frustration. Elle accepte : plaisir et alors peut-être, culpabilité, car Hector est quand même un de vos bons amis. Vous désirez depuis toujours la femme d'Hector, mais vous n'osez pas franchir le pas, vous vous sentez coupable d'avoir une telle pensée, alors frustration immédiate et culpabilité associée vous font pénétrer dans une névrose passagère. Que faire ? Je ne vais vous donner qu'un seul conseil. Si compte tenu de vos actes, vous vous sentez

coupable, assumez votre culpabilité et ne vous repentez pas. Se repentir c'est se sentir coupable deux fois. Si vous n'êtes pas soumis à ces règles essentielles, vous êtes sûrement un pervers et là rien de ce qui est écrit, pensé comme faisant partie des règles applicables à une vie harmonieuse en société ne vous concerne, de plus vous êtes « inguérissable ».

Le pervers sexuel n'a que faire des lois, il les ignore. Ses affects sont ceux d'une pantoufle et les tentatives de rééduquer de tels individus relèvent de l'exploit.

La part d'humanité de chacun d'entre nous devrait pouvoir être augmentée. Quand on voit les activités déployées par les récentes tentatives d'améliorer le fonctionnement du cerveau humain par l'implantation intracrânienne d'électrodes, en vue de stimuler électriquement certaines zones de l'encéphale, on demeure quand même pas mal effrayé. Passe encore s'il s'agit d'améliorer un Parkinson ou de retarder l'évolution d'un Alzheimer, on y pense. Mais pourquoi s'arrêter à des maladies répertoriées et ne pas aller jusqu'à réveiller les sentiments, la colère, l'exaltation de l'ego et revenir, ni plus ni moins, à une forme de lobotomie améliorée pour atterrir dans le meilleur des mondes. Le génie amène le meilleur et le pire et la complexité des comportements humains est loin d'être encore élucidée. Alors que faire ? Georges Brassens donnait ce conseil : « Toute ma vie j'ai essayé de devenir meilleur en espérant que les autres feraient de même ».

Mais à Montréal avec Pascal on avait envie d'appliquer à fond ce principe de plaisir en voyant que les choses étaient à portée de mains. Chez mon ami Yves ce furent quelques soirées mémorables autour de plats de coquillages arrosés de vin blanc et des soirées se terminant avec des pipes bourrées de feuilles de cannabis séchées qu'il faisait pousser dans son jardin. Nous étions ravis de rencontrer des médecins parlant d'autre chose que de maladies. Avec le Suisse Willy Pasini et le parisien Robert Gellman, nous sommes entrés en conversation avec des

personnages généreux et inventifs, accaparés par la connaissance plus approfondie des sujets présentant des troubles dans leur vie sexuelle. Un homme pointait déjà dans cette assemblée, c'était le Docteur Gilbert Tordjman, président de l'association française de sexologie qui devait s'illustrer par un nombre important de communications et d'ouvrages concernant le sexe.

Cette « docte assemblée » était relativement sérieuse et certainement concentrée sur autre chose que la satisfaction immédiate de son propre plaisir. Il nous a semblé d'entrée que nous ne pourrions pas accéder à quelques travaux pratiques.

L'érection était évidemment le sujet central des communications et comme le Viagra n'avait pas encore été inventé, on présentait, à côté des abords psychologiques de ce dysfonctionnement, toute une batterie de gadgets permettant de redonner une rigidité aux membres n'ayant aucune propension à bander. La chose la plus farfelue était l'introduction dans les corps caverneux, de chaque côté du pénis, de deux lamelles de silicones donnant, en permanence une pseudo-érection. C'était un peu ce qui se passait chez Henri IV, vaillant en toutes circonstances, se vantant d'avoir un os à la place du pénis. Et voilà à qui, royalement appareillés, les sujets s'étant prêtés à cette intervention, pouvaient être comparés. Les résultats dans l'ensemble furent loin d'être spectaculaires et la possibilité d'une érection permanente, sorte de godemichet à demeure, entraîna plus d'inconvénients que de bonheur.

Nous devions suivre, toujours en compagnie de mon ami Pascal M. un nouveau congrès, quelques années plus tard à Jérusalem. Les progrès étaient toujours les mêmes, c'est-à-dire inexistants mais on pouvait gloser, à longueur de séances, sur les bienfaits de la prise en charge des couples défaillants. On était toujours en présence de solutions mécaniques en ce qui concernait l'érection, l'éjaculation précoce, le vaginisme et cette libido, décidément bien à l'honneur, retournait dans les

méandres des explications psycho-sociologico-analytiques ne permettant que peu d'avancement quant aux résultats. Mais Jérusalem était belle. J'y retrouvai le berceau de notre civilisation et le Jardin des Oliviers, dont les arbres, d'un diamètre impressionnant, me parurent avoir été plantés au temps de Jésus, me confirmant seulement la vitalité extraordinaire de cet arbre, sans jamais me procurer l'illumination intérieure, comme un quelconque Charles Péguy, pendant le Magnificat, le 25 octobre 1885, à Notre-Dame-de-Paris.

Le reste était pas mal bricolé. Bethléem ? C'était un peu comme l'auberge rouge de Peyrebeille où se commirent, à la fin du XIXe siècle une quarantaine de meurtres et dont deux propriétaires revendiquent l'authenticité du lieu. Il y avait aussi deux endroits où l'enfant Jésus aurait pu être abrité. Quant au sommet du Golgotha, où fut plantée la croix, il se trouvait sous une plaque de verre à l'intérieur de la basilique élevée sur ce mont.

Nous avons retrouvé dans ce voyage la plupart des confrères ayant participé au congrès de Montréal mais le Docteur Tordjman était alors devenu le président de l'association mondiale de sexologie. Il terminera tristement sa vie en étant en 2002 mis en examen pour viol sur une quarantaine de plaignantes et interdit d'exercer son activité. Il fut piégé par une de ses patientes ayant demandé quand même un rendez-vous qu'il accepta. Et ce jour-là, ce furent deux gendarmes qui se présentèrent pour l'incarcérer à Fresnes. Il décéda quelques jours avant sa comparution aux Assises. Qu'avait-il fait ? Il nous a quittés « innocent » et son défenseur Maître Jacques Bitoun conclura l'aventure par ces mots :

– Quand même on ne va pas chez un sexologue pour lui montrer ses amygdales.

Heureusement la plupart des intervenants dans ce domaine sont d'une parfaite honnêteté. Considérant que la sexologie n'était pas plus au point que la psychanalyse, je finis par laisser

cette occupation aux passionnés, pour me replonger dans ma pratique habituelle.

Et ma vie s'étirait et se morcelait dans cet immense champ des possibles. Les frasques du temps venaient, par instants, colorer les heures et les mois. L'habitude était une activité ne nécessitant que peu d'énergie mais les saisons défilaient quand même, dévorant le futur en me donnant conscience de la rapidité de l'existence. Qu'avais-je fait de tout cela ? Une traversée à la fois dans des eaux tranquilles et dans le vent et la houle des évènements. Le cœur était toujours à sa place. Avait-il suffisamment donné pour se reposer, enfin apaisé, après toute cette errance.

J'avais sur moi un regard demeurant insatisfait. Je vivais, encore revêtu de doutes parfois d'angoisses. J'avais parcouru une bonne partie de ma route et je voyais s'étaler devant moi, la plus grande partie de mon inutilité. Je pensais à mon père, dont j'approchais l'âge de la disparition. Je n'avais pas de regrets mais une envie débordante de m'échapper de toute cette activité. J'avais l'impression qu'une partie de mon élan vital avait fui. J'arpentais le temps, ce cheminement sur lequel nos pas se posent. Je savais, un peu mieux, qui j'étais sans savoir si je devais rester encore longtemps dans cette relative stabilité assez confortable.

Et un matin, tout bascula. Le réveil sonne, je pose un pied à terre, j'essaie de me lever. Une violente douleur partant de l'extrémité de mes orteils, irradie dans toute ma jambe droite et se répercute dans mon dos. Sciatique hyperalgique totalement invalidante. Je rampe jusqu'au téléphone pour appeler une ambulance et me fais conduire jusqu'à la clinique de mon ami Pascal. Le diagnostic de hernie discale est posé par le scanner mais sans disparition des réflexes et le traitement médical est décidé. Je laisse mon enveloppe de médecin pour entrer dans le monde des patients. J'alerte mon remplaçant habituel pour

lui demander de faire face, pendant mon absence, aux rendez-vous pris et au boulot à la clinique. Un mois plus tard, une nette amélioration de la sciatique laisse la place à un syndrome ulcéreux gastrique en même temps qu'apparaît une névralgie cervico-brachiale très douloureuse, m'obligeant à dormir en position semi-assise. L'angoisse apparaît, les idées noires fourmillent, le dégoût de la vie, un regard misérable sur moi-même, la peur de tout, du monde, des maladies, une incapacité à envisager même un avenir immédiat. Une envie de partir sans laisser de traces. Je « mélancolise ». Malade à la place de mes malades, je suis devant un état avec lequel je me suis battu, chaque jour, avec mes consultants. Dépression ? De qui, de quoi ? Pas de raison majeure, pas de problème réel. Alors pourquoi ? Je me raisonne, ça va passer, je me prescris des anxiolytiques et des antidépresseurs que j'avale comme des amis connaissant leur efficacité sur ce tableau clinique. Un confrère psychiatre, venu à la rescousse, pose le diagnostic de dépression d'épuisement. Épuisement de quoi ? La volonté partie, l'élan vital disparu, les idées noires émergent. Tout me paraît inutile, l'avenir je le vois dans les mares boueuses d'une vie qui s'achève. Je me révolte, merde, mais ça guérit. Non, c'est irrémédiable. Je repense à ma mère ayant voyagé plus de trois ans dans cette tristesse incommensurable, l'année qui me vit m'éloigner des miens pour fréquenter la pension des Maristes. Je déroule les souvenirs heureux, partis à jamais. Le poids lourd du présent m'écrase. L'espérance devient muette. Je pense à ces familles demandant à leur proche déprimé de se secouer. J'entends ces paroles agressives et inutiles, proférées à longueur de journée par les biens portants ignorant que la dépression est une maladie comme une autre. Trois ans d'analyse ne m'ont pas permis d'échapper au remue-ménage de ma chimie intérieure. Je suis un mort-vivant, faisant fuir mon entourage, laissant mes amis à leurs fêtes et devenu un objet indésirable et rejeté.

Cela devait durer trois ans. Trois années à fuir les autres, en masquant dans les rencontres mon vécu. Presque à la fin de ces trois années, une éclaircie m'entraîne à partir une semaine à Salon-de-Provence pour participer à un atelier d'écriture dirigé par Claude Lemesle que je connaissais en tant qu'auteur des chansons de Joe Dassin. Je m'envoie un grand coup de pied au cul et je m'installe pour le stage dans un Ibis des environs de Salon. Je fais la connaissance d'un homme relativement timide, attentif, désireux d'apprendre aux participants de ces rencontres à bien écrire une chanson. Je retrouvais là cette passion de l'écriture qui ne m'avait jamais abandonné mais rendue difficile par les heures passées au plan professionnel. Je regarde Claude avec admiration, lui l'auteur de tant de succès allant de Michel Fugain à Mireille Mathieu en passant par Gilbert Bécaud, Serge Reggiani ou Isabelle Aubret. Il est abordable, le bougre, soucieux de donner le meilleur de lui-même, je suis immédiatement conquis.

Il nous explique qu'il n'existe pas de méthode mais seulement des règles et qu'il a décidé d'être le passeur de ces contraintes permettant de bien écrire une chanson :

– Je ne vais pas vous donner du talent mais vous enseigner les règles incontournables pour que votre travail soit efficace.

J'avais gardé depuis mes quinze ans tous les textes que j'avais pu écrire. Souvent leur relecture me faisait sourire mais il y avait déjà un sens de la métrique et des rimes arrivant assez rapidement. J'étais passé par tous les styles. J'avais dévoré, au fur et à mesure, tous les poètes. D'abord ceux enseignés à l'école, du temps où la littérature française faisait encore partie des programmes. J'ai rapidement évité Lamartine qui m'emmerdait profondément, j'avais une passion pour Victor Hugo et pour Rimbaud. Je trouvais Baudelaire plutôt sinistre et j'avais surtout suivi tout ce que Jacques Prévert avait écrit. Et puis, depuis ma plus tendre enfance n'avais-je pas été nourri de chansons ? De Trenet dont j'avais chanté, les dimanches à la

campagne, une partie du répertoire avec un amour irraisonné pour *La folle complainte* qui demeure encore aujourd'hui une de mes œuvres préférées. Et encore Bécaud, Aznavour et le Georges Brassens dont j'avais commencé à gratter, au son de ma guitare sommaire, le répertoire. Je me mis à dévorer les textes de Léo Ferré en écoutant, autant que je le pouvais la radio où à l'époque, passait encore de la chanson française. Bon, je venais d'avoir 55 balais et j'avais l'impression d'avoir des choses à dire et à écrire. Je me trouvai au milieu de filles et de garçons dont j'aurais pu être le père mais la camaraderie s'installa rapidement.

Claude demanda à chacun de nous de dire ou de chanter un texte qu'il avait apporté avec lui. Son musicien, Christian Piget qui signera des musiques pour pas mal de chanteurs dont Serge Reggiani ou Carlos avait accompagné Claude avec, évidemment, son clavier. Alors quand vint mon tour je me lançais, assis derrière le piano, dont je jouais aussi sommairement que de la guitare, à interpréter ma chanson. C'était Marcel Pagnol qui racontait à travers mon « œuvrette » ses souvenirs d'enfance. Elle s'intitulait évidemment Fanny. Tout y passait des vacances à la bastide neuve, le Garlaban, l'oncle Jules, le petit Paul, Lily. Je ne dis pas avoir ébloui Claude. Il était juste dans ses critiques et ses appréciations mais quand en fin de stage il me demanda si j'avais envie de suivre sa *master class* à Paris je lui répondis oui immédiatement. Il termina en me disant :

– De retour chez moi, je regarde s'il y a encore une place pour toi et je t'appelle.

Cette proposition me fit l'effet d'une dose d'amphétamines. Je ne dormis pas les deux jours suivants et le mardi soir, quand mon téléphone sonna c'était pour entendre sa voix me dire de venir le rejoindre le mardi suivant à son adresse, rue du soldat-de-l'armée-d'Orient.

Mon sort était scellé. J'allais entrer dans une nouvelle vie et tourner la page pour me lancer dans une aventure hasardeuse

et difficile compte tenu du nombre important d'aspirants dans cette discipline et de la méconnaissance totale du milieu dans lequel j'allais atterrir. Je pensais surtout que cette nouvelle et sans doute dernière aventure allait me tirer définitivement du mauvais pas que je venais de traverser.

J'avais fait en 1990 la connaissance de Mouloudji. Je passais des vacances dans le Lot chez mes amis très chers, Michèle et Frank C. et leur copine Liliane me dit :

– Je dois dîner ce soir avec Moulou.
– Moulou ? Tu parles de Mouloudji ?
– Bien sûr, on se connaît depuis toujours.
– J'aimerais tant le rencontrer.
– Facile, je te donne son téléphone et tu l'invites.
– Comme ça ?
– Oui, comme ça. Il est adorable.

J'appelle le numéro. Mouloudji me répond. Je fais référence à Liliane et je l'invite à venir dîner avec nous le lendemain. Il accepte tout de suite et le lendemain soir j'ai avec moi cet homme que j'admire profondément depuis toujours, dont je connais presque tout le répertoire et dont la présence et la simplicité me touchent profondément. Je rêve. Cet artiste, né d'un père kabyle, analphabète et d'une mère bretonne, qui finira internée pour désordre mental, est d'une intelligence, d'une sensibilité et d'une culture étonnante. Il a puisé dans sa jeunesse, pendant la guerre, à Saint-Germain-des-Prés tout ce qu'il y avait de remarquable dans les personnages croisés, allant de Jean-Paul Sartre à Jacques Prévert, après avoir été, encore enfant, recueilli par Jean-Louis Barrault qui le pousse dans la carrière artistique. Il racontera toute cette jeunesse dans cette œuvre touchante et sensible *Le petit invité*, sorti en 1989, dans lequel, me dira-t-il :

– J'aurais aimé écrire comme Marcel Pagnol dans ses *Souvenirs d'enfance*.

Pendant quatre ans je n'allais plus le quitter. D'abord, je le persuadai de venir chanter à Aix-en-Provence.

– Oh ! me dit-il, les gens ne doivent plus se souvenir de moi.

Je persuade l'administrateur du Théâtre de la Fonderie à Aix-en-Provence, dont j'étais à l'origine de la création, de lui trouver un créneau de trois jours. « Ce sera trop » me dit Moulou. J'insiste, il finit par ne plus résister. Dans sa générosité, il me propose un contrat tout à fait raisonnable pour un théâtre de 130 places dont la recette devait pouvoir équilibrer cette venue, en compagnie de son pianiste Jean Bernard et de son accordéoniste Claude Thomas. La programmation établie, les quelques affiches apposées entraînent une adhésion immédiate à ces concerts et des inconditionnels arrivent de partout. Un public de tous âges. Personne ne l'avait oublié. Je le fais loger, avec ses musiciens, dans un hôtel du centre-ville. Il ne conduit pas.

Je le rejoins installé dans un restaurant du cours Mirabeau, déjà sollicité par des séances de signatures. Nous dînons. Il désire, après le repas, effectuer une promenade dans les petites rues de la vieille ville.

– Je suis déjà venu à Aix mais je n'ai pas eu l'occasion de m'y balader tranquillement.

C'est le repaire des noctambules. De petits restos, proposent toutes les spécialités du monde. Des tables, plus ou moins en équilibre, occupent les trottoirs et une foule de gens bigarrés attendent leur plat, dans la chaleur moite de cette nuit d'été. Les gens le hèlent, lui sourient, se lèvent pour l'inviter à leur table. Il traverse tranquillement tous ces espaces avec un éternel sourire aux lèvres et une décontraction qui me surprend. Il m'avait dit être très anxieux, n'avoir jamais aimé sa voix. Il continuait depuis toujours à prendre des cours de chant, lui, dont la tessiture, le vibrato et la malicieuse façon qu'il avait d'interpréter ses textes étaient pour moi du grand art. Il avait

alors 67 ans, possédait une tignasse noire et bouclée, impeccablement, répartie sur l'ensemble de son crâne, d'un noir de jais m'affirmant qu'il ne s'était jamais teint. Je le crus d'autant plus qu'à cet âge il lisait sans lunettes. J'étais doublement heureux d'abord de pouvoir l'entendre chanter trois jours de suite ensuite de continuer à m'occuper de lui pendant cette fin de semaine. Son passage au théâtre étant programmé le vendredi et le samedi soir, le dimanche en matinée.

Je le raccompagnai heureux à son hôtel et lui promis de venir le reprendre le lendemain matin à l'heure qui lui conviendrait.

– J'ai besoin de répéter tous mes spectacles avant d'entrer en scène.

Ses répétions étaient chaque fois enregistrées sur son petit magnétophone et à la fin de la séance il rentrait à l'hôtel pour écouter la façon dont il avait chanté, mettant en évidence son perfectionnisme et le grand respect qu'il avait de ses fans. Le coup de téléphone du matin m'inquiéta.

– Vous savez, Albert, j'ai un problème vocal. Je ne sais pas si je serai en état de chanter ce soir.

J'appelais immédiatement un O.R.L pour avoir un rendez-vous le jour même ce qui fut facile devant la notoriété du demandeur. L'examen fut soigneux et le confrère ne trouva qu'une fatigue passagère des cordes vocales et conseilla de pratiquer des aérosols à domicile. Je passai à la pharmacie récupérer le matériel, les médicaments et lui installai sa machine dans sa chambre. J'arrivai un peu en avance au théâtre et rencontrai son accordéoniste Robert Thomas :

– Robert, Moulou est malade. Il ne sait pas s'il pourra chanter ce soir.

– Il t'a fait le coup de l'O.R.L et des aérosols ? Ne t'inquiète pas, ça dure depuis les dix ans que je l'accompagne. Il a le matériel, il ne s'en sert pas, et le mal s'en va comme il est venu.

Je ne m'étais pas trompé sur son envie de ne pas décevoir, sur l'hypochondrie passagère qui rythmait ses apparitions sur

scène et sur sa capacité à nous donner son cœur et ses tripes dans ses tours de chant. Je me mis à l'aimer encore plus et pendant les quatre ans qui allaient suivre, j'ai gardé envers lui une affection et une tendresse que je pus partager au travers de nos entretiens téléphoniques fréquents et de nos rencontres quand je demeurais à Paris.

Le samedi matin, avant son concert prévu à 21 heures à La Fonderie, nous partons pour Sablet, petit village du Vaucluse où se déroulait annuellement une journée du livre.

– Nous pouvons y aller sans crainte. Imaginez que ce village fut épargné en 1720 par la grande peste. De plus il y a un « Côtes-du-Rhône » magnifique.

– Mais vous ne buvez pas de vin ?

– Alors, j'en prends pour les amis.

Chemin faisant j'ai envie de l'entendre parler de lui. Je le titille un peu sur *La chanson très bête* dont je lui chante les premiers vers : « Près d'un ruisseau menu, il y avait un carabinier, qui était venu pour se baigner et qui était tout nu… ». Il me raconte l'histoire de ce texte, parvenu dans la boîte aux lettres de son domicile d'un auteur inconnu et qu'il avait adopté tout de suite. Puis on part sur *Le Déserteur*, écrit par Boris Vian en 1954, pendant la guerre d'Indochine. Il me raconte qu'aucun interprète n'a voulu la prendre. En discutant avec Boris Vian il se décide à l'interpréter mais dans une version différente qu'on traitera de version adoucie.

– Vous savez, cette chanson débutait par : « Monsieur le Président. » Or à l'époque, c'était Monsieur René Coty, un brave homme et je ne me voyais pas le mettre en cause pour cette guerre car il venait juste de commencer son mandat. J'ai préféré « Messieurs qu'on nomme grands ». Et puis je ne voulais pas que le déserteur soit armé pour tirer sur les gendarmes pendus à ses trousses. Un déserteur était pour moi un antimilitariste et pas question de le savoir armé.

Boris Vian tira un peu la gueule et finit par accepter de lui donner cette chanson ainsi modifiée qu'il avait écrite, lui confia-t-il, sur un coin de table d'un restaurant parisien. Elle fit une brève apparition à la radio puis fut interdite pendant toute la guerre d'Algérie et d'un seul coup Mouloudji devint tricard sur les ondes.

– Pensez-donc, j'ai créé cette chanson et j'en suis heureux. C'est un texte simple et puissant. Tout est dit de façon limpide, Boris ne savait pas qu'il avait écrit un petit chef-d'œuvre. À cette époque beaucoup de journalistes m'ont reproché d'avoir édulcoré *Le Déserteur.* Mais ils n'avaient qu'à venir au moment où je l'ai créée, ils auraient vu que je m'appelais Mouloudji, que j'avais un nom d'arabe et que j'ai créé cette chanson le jour de la prise de Diên Biên Phu !

Il avait déjà cette audace et cette liberté et je lui dis :

– C'est aussi pour tout ça que je vous aime.

Ça me parut très con sur le moment mais je sentis qu'il avait reçu dans son cœur l'admiration que je lui portais.

À Sablet, un ardent supporter amène avec lui, pour la signature, un exemplaire de son roman *Enrico*, récompensé par le prix de la Pléiade alors qu'il venait d'avoir 19 ans. Cette récompense lui permettra d'avoir une aisance financière, ce prix étant fort bien rémunéré et immédiatement une plus grande liberté dans le déroulement de sa vie et de son art.

Fin mai 1994, je l'appelle pour lui dire que je serai à Paris à partir du 10 juin. Le lendemain je le rappelle et laisse un message sur le répondeur pour convenir d'un rendez-vous. C'est le 15 juin que j'apprends son décès dans le journal du matin. Je vais jusqu'à Suresnes où nous nous étions déjà retrouvés à deux reprises. La maison est close. Je laisse un petit mot dans sa boîte aux lettres avec seulement écrit : « Un jour tu verras, on se rencontrera » les deux premiers vers d'une de ses plus belles chansons. Je pleure… De retour dans le Midi, je décroche mon téléphone, compose son numéro et enregistre

sur mon minicassette son message téléphonique. Il est encore avec moi, la cassette dans son emballage transparent avec un petit coquelicot cueilli dans un champ de blé de ma Provence et qui aujourd'hui accompagne encore sa voix.

Chez Claude Lemesle, à Paris, ce furent trois années heureuses et surprenantes.

J'habitais rue des Pyrénées et je descendais, chaque soir au métro Place-Blanche. Devant moi montait la rue Lepic. Des étalages colorés et bruyants, des colonnes de chalands venus terminer leurs courses du soir, une vie et des sourires chez les passants. Alors j'entonnais, intérieurement, la chanson célébrée par Yves Montand :

Rue Lepic
Dans l'marché qui s'éveille
Dès le premier soleil
Sur les fruits et les fleurs
Vienn'nt danser les couleurs
Rue Lepic
Voitur's de quatr' saisons
Offrent tout à foison
Tomat'sroug's raisins verts
Melons d'or z'et prim'vèr's
Au public…

Je trouvais que la chanson s'affranchissait de bien des règles permettant une libre expression des sentiments et des sensations. Sorti d'études secondaires de grec et de latin et ayant essuyé les bancs où la grammaire et l'orthographe étaient encore enseignées, je fus surpris par les libertés prises par l'auteur, Michel Emer. Je m'étais dit qu'il avait écrit cette chanson pour Yves Montand, dont les origines italiennes ne devaient pas s'embarrasser d'une syntaxe traditionnelle. Mais au fond je baignais dans mon ignorance ayant oublié, dans mon parcours médical, l'existence de l'élision. Le chemin de la connaissance

devait bientôt commencer sous la férule attentive de Claude, enseignant la belle écriture, celle qui devait sortir de ses ateliers.

Je m'arrêtais en haut de la rue Lepic au bistrot-tabac du coin pour tromper mon avance et griller une cigarette. Les fumeurs n'étaient pas encore chassés des lieux publics et les soucis concernant la santé s'occupaient de bien d'autres choses, à l'heure où les progrès de la médecine devaient encore faire des pas de géants avant de pointer du doigt, de façon « ayatollesque », les adeptes de la nicotine. Je fumais, comme la plupart des médecins et une grande partie du personnel soignant. Il y a en médecine tellement de façons de mourir que la clope ressemblait davantage à un mode convivial de rencontre qu'à une obsession, savamment organisée, pour culpabiliser d'abord le fumeur et ensuite l'entourage recevant le poison de manière passive. Les pots d'échappement des bagnoles n'étaient pas encore en première ligne et pourtant, à cette époque, il en sortait davantage de substances toxiques que d'une salle de tuberculeux en phase terminale. Les différents s'étaient déjà attaqués aux boissons alcoolisées. Ils n'avaient pas encore pensé aux dégâts causés par la circulation automobile. Je laisse de côté le crash d'un avion, avec son compartiment fumeur ou la défaillance du barrage hydro-électrique de Fréjus, dévastant une ville entière ; où les gilets de sauvetage n'avaient pas eu le temps d'être distribués.

En temps de guerre on avait su faire avec les masques à gaz. En temps de paix, la silicose était passée presque inaperçue et quand, en 1986, le « pétage » de Tchernobyl talquera une grande partie de la population, on nous affirmera que le nuage s'était miraculeusement arrêté aux frontières Nord-Est de notre belle France. Mourir, il faut bien que ça nous arrive et comme l'affirmait le Professeur Duchnock : « Pour vivre vieux : ne buvez pas, ne fumez pas, mangez équilibré et ne baisez pas trop. Vous ne vivrez peut-être pas plus vieux mais le temps qu'il vous reste vous paraîtra beaucoup plus long ».

J'étais perdu dans ces réflexions vitales mais dont je me foutais éperdument, je me tapai sur deux glaçons, quelques centimètres cubes de Ballantine's en jetant un regard circulaire sur la salle à la recherche d'un camarade auteur venu attendre là le début de la séance. C'est alors que je le vis, seul à une table, semblant attendre quelqu'un, devant un verre de blanc, me sembla-t-il. Je m'approchai souriant vers lui et pour renouveler le contact réussi avec l'immense Béjart, je lui dis :

– Pardon Monsieur, mais vous faisiez bien partie du Groupe Octobre ?

Il me regarda avec intérêt, me sourit et me proposa de m'asseoir à sa table.

– Venez, venez, vous aller me raconter tout ça.

J'ouvris la conversation avec Mouloudji, avec lequel il partagea ce même groupe qui avait vu le jour en 1932, pour jouer dans les meetings politiques, dans les rues et dans les usines en grève jusqu'en 1936, pour diffuser au peuple les idées marxistes. Ces comédiens soutenus par Paul Eluard, Jacques Prévert ou Louis Aragon, qui sut sans doute se mouiller entre ses divers engagements pour cautionner agitation socialo-révolutionnaire qui finira par se dissoudre définitivement en 1952, quand, le petit Père des peuples, Staline lui-même, passera du stade de héros à celui de bourreau.

Je retrouverai dans les années 1990 Louis Aragon chez Violette, petit cabaret dans la basse ville de Toulon, ou elle animait des soirées au son de sa guitare. Il avait abandonné les yeux d'Elsa pour s'occuper d'assez près de jeunes gens venant se mettre à l'abri du large chapeau de peintre. Après quelques échanges de louanges méticuleusement tournées j'évoquai le nom de Drieu La Rochelle. Il me confia avoir aimé profondément Drieu sans savoir si cet amour était une envie de fusion passionnelle mais que son suicide en 1945 avait laissé un vide immense. Il attendra cependant la mort d'Elsa, pour tourner définitivement la page de ses amours indistinctes. Il me dit

cela avec la légèreté et la profondeur qu'avait sa poésie et je regardais l'homme comme un géant où les défauts de la cuirasse avaient structuré un personnage digne d'une admiration sans équivoque. L'analyse au fond avait bon dos parlant de la libido, elle avait décidé qu'elle avait pour but de se fixer sur un objet sexuel dont dans son obscure clarté, elle, n'avait bien défini le sexe de l'ange devant l'accompagner.

L'histoire est un incroyable concasseur de mythes, une démolition en règle d'idéologies fantasmées par un nombre relativement important d'illuminés, ce qui, depuis des siècles ne paraît pas avoir profondément changé, compte tenu de « l'oubli à mesure » servant de fonctionnement à l'esprit humain.

Je revins à Francis Lemarque :

– Moulou m'a pas mal parlé de vous quand nous avons discuté sur *Le Déserteur* en me rappelant que votre chanson, *Quand un soldat*, était, elle, d'un militarisme sans aucune excitation.

– Marcel vous a dit ça… Je n'ai pas été aussi emmerdé que lui. Comme j'ai traversé la guerre, relativement peinard. J'ai été appelé comme lieutenant-guitariste et en 1940, je suis parti pour Marseille. Ma mère n'a pas eu cette chance, elle a été déportée. Elle est morte à Auschwitz.

– Vous devez savoir qu'on a aussi cru, à cette époque que Mouloudji était juif ?

Moulou en avait rigolé :

– Vous croyez que ça ne suffit pas que je sois arabe, alors juif en plus…

Je lui dis qu'il faisait partie avec Moulou de mes deux auteurs préférés, j'exagérais un peu, à peine, mais la conversation se prolongea.

– Je ferais certainement un dernier récital à Paris, laissez-moi votre téléphone et votre adresse et je vous inviterai.

Il m'appela fin juin 1994 pour me parler de Mouloudji qui venait de nous quitter. Je lui proposai un déjeuner sur un

bateau-mouche. Ce fut notre ultime rencontre. Il m'envoya une invitation pour son dernier récital en 2001. Un bonheur d'émotion et de force, de présence et de générosité. Il fut tellement entouré que ce jour-là je ne pus arriver jusqu'à lui. Et en 2002, quand il nous quitta, j'allai, après son enterrement lui faire un dernier adieu au Père Lachaise en saluant au passage Jean de la Fontaine, Edith Piaf et Jim Morisson.

Voilà, je vous parle que des morts. Quand ils ne sont plus là, on prend le temps de les raconter et bien sûr de les écouter, s'ils nous ont laissé des disques. La mort c'est quelque chose de pas désiré, mais c'est obligatoire. T'as beau te piquer le cul aux hormones de croissance, aux extraits d'embryons de veau ou bouffer bio, végan ou végétarien, tu finis quand même par crever. Autant s'y habituer un peu à l'avance, car tu vas toujours essayer de mourir de ton vivant.

T'imagines le mec, branché de tous les côtés, nourri à la piquouze et intubé comme une montgolfière avant le décollage, qu'on te le prolonge, avec un électroencéphalogramme plat, encore pendant des mois ou des années. C'est pas humain de continuer d'honorer un déjà mort, comme une relique. Faut être bardé d'un égoïsme à toute épreuve ou d'une humeur morbide, en face de laquelle Dracula passerait pour enfant de chœur. Car, merde, la mort c'est du sérieux, du garanti sur facture, une obligation au porteur à intérêt croissant. Dans la vie, tu peux toujours te rattraper si t'as manqué un épisode. Mais la mort, c'est pas du ciné. Y a pas de deuxième prise. T'as droit qu'à un essai et faut pas le rater. Pas de repêchage. Faudra un jour que tous nos gouvernants se penchent d'un peu plus près sur l'euthanasie, un grand mot caché par ses racines grecques. Ça veut dire, simplement, bien mourir.

Chez Claude c'était un atelier de cousu-main. On y croisait du beau monde les mardis soir au cours de séminaires

où des personnalités du *show-biz* venaient à l'invitation de maître : Pierre Delanoë, Gilbert Bécaud, Allain Leprest, Michel Legrand, Yves Simon, Carlos… Et puis des producteurs, des agents artistiques, des compositeurs de tous horizons.

Ah ! Pierre Delanoë quel personnage. Pourfendeur du rap, cette exultation féroce et morbide de censeurs à la petite semaine, de révoltés du café du commerce qui étaient à la chanson ce que les ventouses étaient au traitement de la pneumonie.

– C'est une vieillerie apparue en 1970 en Amérique et on veut vous faire croire que c'est le dernier mode d'expression artistique sur le plan musical.

Il ne décollerait pas l'artiste et il en avait le droit lui, l'auteur de tant de succès de Gilbert Bécaud à Michel Polnareff en passant par Michel Fugain, Mireille Mathieu, Serge Reggiani, Dalida…

Il avait débuté dans l'administration fiscale, mais le démon de l'écriture l'éloigna assez vite de cette administration. En me repérant dans l'assemblée il dit à Claude :

– Mais tu as aussi des vieux avec toi !

Ces deux plumes croisaient le fer à fleurets mouchetés. Pierre Delanoë, l'extraverti, l'ancêtre des compagnons de Bécaud, dégainait à la vitesse « grand V », des textes simples mais charnus, s'ébattant dans la chanson populaire, dans le meilleur sens du terme. Claude donnait de son côté de l'élégance et de la noblesse à ses textes, dans un langage simple et imagé avec ce rien de poésie nécessaire à la chanson.

J'étais donc le vieux venu au contact de ces jeunes apprentis trouver le moyen d'entrer dans le cercle très fermé des auteurs. Il n'était pas fermé, il était cadenassé. Même essayer de passer par la fenêtre était un exploit. Pensez donc ! Un seul tube avait permis à des auteurs de recevoir de la Sacem une rente régulière. Alors, l'association à d'autres succès vous permettait de vivre sur un très bon pied, en gratouillant quelques vers sur un

papier, pourvu que cette œuvre trouve d'abord un musicien inspiré et ensuite un interprète décidé à se saisir de l'œuvre.

Il y avait depuis Aristide Bruant, dès 1898, des auteurs-compositeurs-interprètes, dont il fut en quelque sorte la figure de proue. À côté pouvaient exister des écrivains de chansons, fournissant aux interprètes, non démangés par le désir d'écrire, le résultat de leurs créations. Cette époque fit les beaux jours des créateurs de Maurice Vidalin à Roda Gil en passant par Louis Amade, Lucien Bonifay, Henri Contet, Jean-Loup Dabadie et bien sûr Claude Lemesle…etc.

Ça ne dit rien à beaucoup de gens. On pense encore qu'Yves Montand, Serge Reggiani ou Gilbert Bécaud sont les auteurs des textes qu'ils interprètent. L'auteur est un fantôme derrière l'artiste, un anonyme seulement connu, la plupart du temps, de l'interprète. Et pourtant*, L'été indien* doit beaucoup à Joe Dassin et une grande partie à Pierre Delanoë et Claude Lemesle co-auteurs des paroles, et à Toto Cutugno le créateur de la musique. *La foule* portée magnifiquement par Edith Piaf a vu le jour grâce aux paroles de Michel Rivgauche et à la mélodie d'Ange Cabral qui composa cette valse Péruvienne. Edith Piaf, elle-même, fut l'auteure de nombreuses chansons et pas seulement une interprète. Elle écrivit *L'Hymne à l'amour* et *La Vie en rose* au milieu de 26 autres textes. Alors dans les dix chansons encore préférées des Français on trouve : *L'Hymne à l'amour, Les Lacs du Connemara, L'Aigle noir, Ne me quitte pas* et en tête de liste *Mistral Gagnant* qui ne devait pas figurer sur l'album. Cette chanson de dernière minute à laquelle Renaud lui-même ne croyait pas fut rattrapée de justesse par un coup de fil lancé par sa femme Dominique Lanvin l'obligeant à enregistrer cette magnifique chanson.

Je demeurais fixé sur la belle chanson. Un beau texte soutenu par une mélodie presque immédiatement retenue. Très sensible au timbre de la voix et à l'interprétation. Je datais un peu, au milieu de cette jeune génération, m'évoquant des artistes dont

je ne connaissais rien, des noms jamais entendus, à part des pointures comme Jean-Jacques Goldman qui éclatait déjà les compteurs de la Sacem. Mais je fis une fantastique rencontre, celle de mon frère en écriture avec lequel nous allions partager, en dehors d'un coup de foudre immédiat, des textes personnels et l'écriture d'albums de grands artistes.

La chanson avec Claude c'était très simple. Un sujet proposé au début de l'atelier, après la lecture publique des sujets donnés la semaine précédente, nous avions une heure et demie pour écrire cette chanson paroles et musique, pour l'interpréter en fin d'atelier. Je me trouvais, ce soir-là, en compagnie de Christophe Marie, un garçon qui m'avait tapé dans l'œil. Guitariste, une voix à la Goldman et déjà une technique dans l'écriture que j'enviais. Il m'avait repéré et quand les groupes se formèrent, il décida de travailler avec moi. Claude avait disposé deux tas de papiers :

– Dans le premier tas il y a des noms de personnages célèbres et dans le deuxième un nom de lieu.

Christophe tire Mao Tsé-toung et moi Supermarché. Voilà, l'affaire était lancée. Nous avions le titre de la chanson : *Mao Tsé-toung au supermarch*é. On se met dans un coin avec Christophe et je lui lance le premier vers pendant qu'il essaye de trouver une mélodie.

– Mao Tsé-Toung achète des tongs au supermarché de Canton.

C'est parfait me dit-il et il embraye sur le deuxième vers et ainsi de suite jusqu'à la fin. Instinctivement nous avions appris à tricoter un texte à quatre mains. Le résultat fut plutôt convaincant. Le public redoutable mais prêt à reconnaître la qualité d'une production, non sans une certaine jalousie, applaudit vivement le résultat. Notre pacte était scellé et jusqu'à aujourd'hui nous avons continué ensemble ou séparément à produire de la chanson. Ce pacte se poursuivit avec Serge Reggiani, Alice Dona, Lio, Michèle Torr, entre autres.

J'avoue qu'après toutes ces années difficiles et studieuses, pleines de risques et parfois de bonheur, j'avais l'impression d'être retourné dans le jardin d'enfants de mes années 1944 ou dans la cour de récréation du collège quand l'apprentissage se mêlait aux jeux, quand rien n'avait vraiment d'importance. C'était pour moi subitement devenu le lieu d'un retour à l'enfance, un endroit où rien n'était impossible, où le plaisir d'écrire n'était plus la rédaction imposée comme un devoir à faire à la maison mais le boulot d'un explorateur allant fouiller dans la conscience et l'inconscient à la recherche de la matière pour construire une œuvre. Je me retrouvais dans les chemins, depuis longtemps délaissés de ma jeunesse, hors de la furie et de la fureur du monde moderne. Je travaillais sur quelque chose de totalement inutile à la survie de l'espèce et confronté à une épreuve qui n'engageait pas le restant de mon existence.

Nous allions, tous les quinze jours, à Gentilly, aux ateliers de la chanson d'Alice Dona. Cette grande artiste avait ouvert une école pour rassembler les aspirants à la gloire. On apprenait à chanter, à se tenir en scène, à utiliser un micro et nous débarquions pour proposer au cours d'une réunion nos textes pour trouver un metteur en musique et éventuellement un interprète. Alice connaissait déjà Christophe qui avait participé à son programme après avoir abandonné une carrière dans la SNCF où il turbinait dans l'équipe des essais du TGV. Elle me donna, très souvent, des signes d'encouragement et davantage quand je mis des paroles sur une musique de son formidable musicien José Souc pour un titre *O*ù *est passé le Far-West*, ma première chanson interprétée publiquement au Casino de Paris. Un plaisir égal à mes premiers patins à roulettes, un soir de Noël et un meilleur regard porté sur mes œuvrettes. J'ai toujours contemplé avec nonchalance et méfiance les produits de mon imaginaire et cette façon de montrer un peu plus de moi-même attendra toujours le regard de l'autre pour être validé. J'ai rarement vu un métier où le narcissisme est autant

en première ligne. S'il ne se double pas d'une quantité égale d'autocritique, il devient rapidement insupportable. Serge Gainsbourg trouvait que la chanson était un petit boulot. Il n'en disait pas davantage quand nous lui rendîmes visite à Paris, en compagnie de mon beau-frère Claude Garoutte, à l'époque consul de la Jamaïque, dans son appartement noir, pour l'inviter à descendre à la Foire de Marseille pour un récital. Il avait composé, à cette époque *Aux armes et cetera*. Il le chanta devant un auditoire de légionnaires, prêts à lui casser la gueule mais la personnalité du grand Serge transforma cette tentative d'homicide organisée, en une vaste fête d'humaine camaraderie qui se termina noyée dans quelques tournées monumentales.

Il avait ajouté :

– On n'écrit pas chaque fois *Les Misérables*, on n'est pas des Rimbaud mais de simples artisans du verbe, pour donner au public quelque chose de magique et d'inattendu et essayer d'atteindre son cœur et ses tripes.

Vaste programme que seulement quelques chansons ont réussi à produire, hors des phénomènes de mode ou de matraquage radiophonique.

Cet été-là je passais en compagnie de Christophe des vacances d'été à Aix-en-Provence. Claude était venu nous rejoindre et un après-midi il nous proposa d'écrire ensemble une chanson pour le prochain album de Serge Reggiani. C'était un cadeau royal, une offre partagée seulement avec cinq ou six éléments de sa *master class*. Ecrire avec le Maître nous avait paru impensable et en même temps nous arriva la confiance et la détermination simplement par le choix fait par Claude ce jour-là.

– Voilà, Christophe, tu prends ta guitare et tu nous composes la musique. Nous allons découper la chanson en vers successifs de dix et deux pieds pour le couplet. Le refrain sera en octosyllabes. Le titre : *Le Vieux*, et le refrain commencera par

ce proverbe connu : « Quand le doigt montre la lune, l'imbécile regarde le doigt. »

Trois heures après, dans une ambiance studieuse, joyeuse et modérément arrosée, la chanson, paroles et musique, était née. De retour à Paris, rendez-vous le matin, boulevard des Maréchaux chez le grand Serge. Noëlle Adam son épouse et Raymond Bernard son éternel pianiste sont là. On a en face de nous ce monument du théâtre, du cinéma et de la chanson qui nous reçoit au débotté comme de vieux amis. Vient le moment de vérité.

– Allez, montrez-moi ça.

Christophe dans ses petits souliers s'empare de la guitare et commence :

Il faisait des années supplémentaires
Sur terre
Il avait bu des océans cul sec
Avec
Des moins ivrognes déjà morts
Des éternels changeurs de bord
Sûr qu'il prenait la bouteille au sérieux
Le vieux…

Christophe termine la chanson, ému et dérouté, tel une abeille sur une fleur en papier. Il est pâle. J'ai l'impression qu'il va s'affaisser. La voix de Serge troue le silence :

– Elle est très bonne. Je la prends.

Et voilà, c'est aussi bête que ça. *Le Vieux* fut le single de l'album sorti en 1997, sous le titre *Nos quatre vérités.* Claude, directeur artistique de cette production aurait aimé que *Le Vieux* soit le titre de l'album mais Serge, un peu en colère, affirma que si ce titre était choisi il mettrait son véto à sa sortie. Avec Christophe on se foutait royalement du titre de l'album simplement heureux d'avoir enfin une chanson enregistrée par un grand artiste. Quand le disque enfin sortit dans le public, que *Le Vieux* fut chanté à la radio, à la télévision puis au Palais

des Congrès pour un des derniers grands concerts de Serge, je regardais la chanson comme un terrain de jeu formidable et que tout ce qui allait arriver par la suite ne serait que du plaisir.

Christophe me dit qu'il serait peut-être judicieux de prendre dans la chanson un pseudo plus accrocheur qu'Albert Ducreux. Je pensai à ce camarade fréquentant nos ateliers, Robert Merlan. Claude lui dit un jour qu'il lui fallait trouver un autre nom de scène. Notre Robert revint la semaine suivante :

– Ça y est Claude, j'ai trouvé mon nom de scène.

– Oui ?

– Ce sera Bob… Bob Merlan.

Grande rigolade accompagnée de la plus grande confusion de l'auteur de ce nouveau baptême. Un peu, comme la trouvaille de cette auteure ayant traité, un jour, d'un sujet autour de la guerre. Elle était heureuse, dit-elle, d'avoir trouvé un titre formidable pour sa chanson : *Parfum de paix* ! L'énonciation orale de ce petit bijou prit évidemment une signification plus percutante, laissant planer une tout autre odeur que celle d'une tranquille atmosphère de fin de conflit.

Albert Ducreux me convenait très bien. Je n'allais pas renoncer à mon nom de baptême mais comme je n'aspirais pas à la gloire, je demeurai fidèle à mes origines avec tout ce que mon nom traînait avec lui de souvenirs.

Alice Dona en 1998, plusieurs années après la parution de son dernier album, demanda à Christophe d'écrire pour elle les chansons de son prochain disque. Christophe proposa à Alice de se mettre à l'écriture en ma compagnie, ce qu'elle accepta tout de suite.

Alors pendant deux mois nous nous sommes retrouvés chez elle. Elle nous donnait les sujets qu'elle voulait nous voir traiter : l'enfance, l'amour, la vie, la mort et le handicap. Elle voulait rendre un hommage à sa jeune sœur atteinte de trisomie et dont le cœur et la tendresse étaient demeurés au creux de

son existence. Ces deux mois ne furent que du bonheur. Elle nous accueillait le matin avec des gâteaux et des viennoiseries et tout ce qu'il fallait pour accompagner une journée studieuse. Au premier étage, dans une vaste pièce, trônait son célèbre piano blanc. De son côté, dès les premières phrases jetées sur le papier elle s'empressait de poser une mélodie nous guidant et nous incitant à changer tel ou tel mot, apportant une idée supplémentaire à ce que nous avions déjà pondu.

De temps en temps, au cours de la journée, je faisais un petit stage dans ses toilettes, même en dehors de tout besoin pressant et là, assis sur le couvercle des cabinets, je prenais en main le cadre accroché sur la droite du mur pour relire pour la énième fois une des versions manuscrites de la chanson *Le parapluie* de Georges Brassens. Georges ne corrigeait jamais directement ses textes mais il réécrivait chaque fois l'intégralité de sa chanson sur une nouvelle page quadrillée, comme celle des écoliers. Claude de son côté possédait un nombre relativement élevé de ces brouillons. Un soir de séminaire nous recevions Allain Leprest. La soirée fut fort arrosée. Alain à la façon d'un Bernard Dimey n'écrivait que dans les bistrots, hors de toute contrainte et libre comme l'air. Son nom, à part les artistes qui l'ont chanté est peu connu du grand public. Il me fit le plaisir, passant en concert à Venelles, de recevoir les auteurs de l'atelier que j'animais dans la région. Ce fut un échange inoubliable, un instant magique avec cet extra-terrestre mettant son âme sur la table et participant avec nous à nos petites créations. Qui ose encore aujourd'hui écrire, dans des chansons des vers aussi sensibles et poétiques tout en demeurant à l'écoute de ses auditeurs :

Plus les siècles passent, plus on se résigne
À sentir sa chaise pousser dans ses reins
Peut-être mon corps aura pris racine
Quand me parviendra la chanson d'un train

En cette fin de soirée, Claude voulant remercier Allain de cette folle rencontre lui fit cadeau, au moment de son départ, d'un brouillon de *L'Auvergnat* de l'ami Georges. Ils s'embrassèrent, se remercièrent l'un et l'autre longuement et Allain partit dans le taxi que nous venions de lui appeler.

Quelques jours après, nous déjeunions ensemble avec Allain.

– Albert, promis, tu ne dis rien à Claude.

– Qu'est-ce que je ne lui dis pas ?

– Que je n'ai pas retrouvé le manuscrit de Brassens… Je crois que je l'ai laissé sur la banquette arrière du taxi.

Peut-être, pensai-je à ce moment, que le nouveau propriétaire de cette œuvre l'aura encadré chez lui et placé ailleurs que dans les toilettes.

Allain était un auteur et aussi un interprète formidable, dans la lignée d'un Brel à qui on l'a souvent comparé. Un soir j'assistai à l'un de ces récitals, accompagné par Jean-Louis Beydon, merveilleux pianiste et directeur du conservatoire de l'école de musique de Vanves, nous nous retrouvons, en compagnie de Claude Nougaro à la fin du spectacle. Claude ne tarissait pas d'éloges sur Allain :

– Putain, mais comment fais-tu pour écrire de cette façon quand on sait la difficulté de mettre les mots les uns à la suite des autres ?

On termina dans la loge la soirée au champagne et plus tard, Nougaro dont on connaît la virtuosité de l'écriture laissera cet hommage appuyé :

– C'est bien simple, je considère Allain Leprest comme un des plus foudroyants auteurs de chansons que j'ai entendues au ciel de la chanson française.

Allain nous quittera volontairement, en 2011, à l'âge de 57 ans du côté d'Antraigues où Jean Ferrat lui-même avait disparu. Il faudra attendre cette même année pour que les chansons qu'il n'avait pas enregistrées soient regroupées dans un CD et interprétées par : Enzo Enzo, Kent, Sanseverino,

Christophe, Daniel Lavoie et Romain Didier. Reconnaissance tardive de cette étoile filante qui fut à deux reprises grand prix de l'Académie Charles-Cros et reçut également en 2010 le grand prix de poésie de la SACEM.

Nous étions décidés à donner à Alice le meilleur de nous-même. Pensez donc, nous arrivions après Serge Lama qui lui avait écrit ce succès international *Je suis malade* et Claude Lemesle l'auteur de plusieurs de ses albums remplis de petites perles. C'était à 50 balais son grand retour à la chanson. Le titre de l'album fut *Couleurs de l'ombre*, c'était la première phrase du titre *Dans ce monde-là* que nous avions écrit pour qu'il puisse être chanté avec elle par toute sa troupe. Ce fut la dernière chanson composée. Alice nous joue la musique du couplet et nous partons chacun de notre côté pour placer des mots sur sa mélodie. Il nous fallut une demi-heure pour finaliser chacun un quatrain et naquit une des plus belles chansons de son album, aux dires de la revue Platine saluant sa sortie par une critique enthousiaste. Il ne bénéficia pas d'un accompagnement radio, déjà coincé par les listes en attente de morceaux devant être diffusés, de la frilosité des programmateurs et des choix artistiques, déjà très spécifiques des gourous des ondes. Alice demeurait à cette époque un peu boudée du *show-biz*. Claude trouva nos chansons excellentes. Un seul nous fit un peu la gueule mais sans aucune méchanceté : Serge Lama. Nous étions conviés pour les 50 ans d'Alice et Laurent Boyer voulant lui faire la surprise, nous avait demandé d'attendre dans un bistrot près du lieu de rendez-vous. Arrivés avec Christophe nous tombons sur Serge qui attendait aussi.

– Vous êtes invités à l'anniversaire d'Alice.

– Oui.

– Et vous êtes ?

– Les auteurs de son prochain album.

Petit silence de Serge qui nous regarde un peu dubitatif…

- Ah ! Mais elle n'a pas encore trouvé de producteur.

Il n'y avait pas de regret dans cette phrase. Peut-être un peu de dépit mais en pensant aux belles chansons que Serge avait déjà tricotées sur les musiques d'Alice dont ce succès international : *Je suis malade*, on prit cette remarque comme un encouragement amical.

Ce fut un fol anniversaire. Nous sommes reçus à la porte par Jean-Jacques Goldman, un artiste aussi discret et humain que talentueux qui nous passe les petits gâteaux. On salue au passage Véronique Sanson, Liane Foly, Philippe Lavil… Philippe regardant le paquet que je tiens à la main me demande :

– Tu as amené un cadeau ? C'est quoi ?

– Pas très original, on s'est fendu avec Christophe, d'un Mont Blanc… À bille.

Philippe rigolard mais un peu coincé :

– Moi, je lui ai apporté une merde !

– Une merde ?

– Oui, un étron…Un étron de chien trouvé dans un magasin de farces-attrapes… Un porte-bonheur quoi !

Je me retrouvai subitement replongé dans le monde d'un stade anal depuis longtemps oublié, et lui demandai si, par la même occasion, il n'avait pas fait l'acquisition d'un coussin péteur. Il ne trouva pas ça drôle et mettant son cadeau dans sa poche je ne suis toujours demandé s'il l'avait finalement offert à Alice qui connaissant son humour n'aurait pas manqué d'en rire.

Et puis, on mange, on boit, on rit et on chante accompagné au piano par Patrick Bruel. Alice interprète deux ou trois chansons de l'album et l'on est sûr, devant les réactions de ces auditeurs avertis, que notre travail trouvera sa récompense. Ce qui fut fait quand WH Record sortira le disque en 1999. Le passage chez Drucker me donnera l'occasion de passer un après-midi en compagnie de Robert Lamoureux qui répondra à Michel lui demandant :

– Mais comment faites-vous pour être aussi magnifique à… 80 balais, on peut le dire.

– Je bois et je fume !

Cette remarque ne fut pas coupée au montage et j'admirai le pied-de-nez de ce fantasque et fantastique auteur qui m'accompagnait depuis mon enfance.

L'écriture est un vrai travail. Du matin au soir nous ne pensions qu'à ça. Rien à apprendre, tout à inventer. Inutile de chercher dans sa mémoire une phrase ou une idée. Elle doit surgir de nulle part, arriver au bout de la plume et ce n'est qu'une fois écrite qu'on la découvre sur le papier. Quelque chose venu d'un ailleurs, d'un espace profond et inconscient d'où l'absence de toute contrainte et de toute idée préconçue la fera jaillir. Vous lisez cette première phrase, comment elle est arrivée là, comme un peintre appose une touche sur la toile et qui devient magiquement quelque chose d'encore jamais vu. Ce sont bien les deux premiers vers qui vont donner l'élan à toute la chanson. Si Jean-Pierre Lang n'avait pas posé cette première phrase, sur son papier « J'ai crevé l'oreiller j'ai dû rêver trop fort », *Vertige de l'amour* n'aurait peut-être jamais été chanté par Bashung. Alors Christophe qui connaît ma rapidité à jeter cette première phrase semble ne pas chercher pendant que j'essaie de trouver. Raconter en peu de mots, car la chanson ne doit durer que trois ou quatre minutes, est un exercice déterminant. On ne doute jamais, on attend maintenant, avec des centaines de textes écrits depuis des années, l'arrivée. On va démarrer par l'enfance. On pense à *Mistral gagnant*. On oublie pour ne pas se sentir totalement incapables. Alors ! Je me fais tout petit et je me tourne vers ma prime jeunesse. C'est l'automne, ce matin-là il fait mauvais temps. On quitte la maison douillette et tranquille pour aller à l'aventure d'une année nouvelle. J'écris :

Sous la pluie le pas des enfants

Septembre en tablier
Le temps où l'on apprend
À s'abandonner

Christophe jette un œil sur la page. Il ne dit rien, réfléchit. Il prend le relais.

Ils s'en vont et c'est pas la peine
Qui les ramènera …

Il a introduit une deuxième idée, celle de l'abandon momentané qui a créé tant de drames dans cette première séparation d'avec les parents. On monte au premier étage et l'on étale sur le piano d'Alice ce début. Elle le lit tranquillement et colore immédiatement cet embryon de chanson par une mélodie douce et un peu nostalgique et puis elle chante, de sa formidable voix, ces quelques mots qui prennent tout à coup l'allure d'une histoire.

– C'est parfait. C'est tout à fait ça. Allez-y les garçons. Foncez.

Après quelques retouches dans l'après-midi la chanson était terminée et chantée. Il n'en restait plus que douze à écrire. Nous étions déjà heureux et cette mise à l'épreuve fut moins stressante que l'interprétation faite en présence de Reggiani. Pourtant cette grande dame de la chanson qui avait travaillé avec les plus grands auteurs, semblait tout à fait en phase avec ce que nous lui avions proposé. Et là notre courage redoubla et celui-ci persista pendant les jours que nous allions passer ensemble.

Alice nous parle longuement de sa vie, de son coup de foudre dans une station de ski avec celui qui allait devenir pendant 32 ans son compagnon, son ami, son amant, son homme : Laurent Boyer. Quinze ans les séparaient mais la communion de leur esprit et de leur cœur était exceptionnelle. Les mêmes contraintes, les mêmes contradictions, les mêmes tentations faisant varier les harmonies dans des tonalités parfois graves ou tragiques mais toujours la même mélodie qui reprenait

son cours quand les exécutants de ce duo réaccordaient leurs instruments. L'intelligence est la seule qualité nécessaire pour combattre les transgressions, oublier les trahisons, ramener les drames au rang d'évènements. La peine accompagne toujours l'amour. La tristesse est une fréquence dont s'acclimate le bonheur et la distance est souvent le meilleur élément pour mettre à l'épreuve les liens qui froissent les passions. Alice avait déjà deux grands enfants. Elle savait qu'un jour ou l'autre Laurent aimerait bien devenir père à son tour. Il fallait aborder ce sujet de la façon la plus délicate possible car nous avions aussi pour Laurent une grande tendresse. Un homme chaleureux, une tête bien faite, un artiste dans son boulot. Tous les deux beaux comme des cadeaux de la nature, une classe à fleur de peau et une autorité sur les choses et sur les gens capables de se retourner sur eux-mêmes.

C'est ainsi que naquit *L'enfant d'une autre* et Alice ce soir-là chanta à Laurent ce texte qui les fit pleurer ensemble :

Comme s'il était le mien
J'aimerais l'enfant d'une autre
Et ce bonheur sera le nôtre
Simplement parce qu'il est le tien

Nous avions avec Christophe trouvé dans ce travail l'exercice de la sincérité, le plaisir d'écrire la vie, l'enfance, l'amour non pas comme une exposition narcissique des arcanes d'un couple mais comme un ensemble de comportements, de rupture, d'interrogation pouvant toucher le plus grand nombre de personnes. Au fond les histoires sont à peu près toujours les mêmes et si l'on arrive à écrire encore des chansons, on écrit le plus souvent des chansons d'amour. L'amour, cette transgression sans cesse en déséquilibre des sentiments humains, où rien ne demeure stable, où le basculement survient quand la réalité réapparaît dans cette fièvre incontrôlable capable de mettre à mal l'état le plus passionnel. Alors ce cadeau empoisonné doit être reçu par le maximum de personnes et rien n'est plus

attristant que la complainte d'un malheur n'intéressant que celui qui l'a vécu.

Un grand *break* d'été allait nous faire le plus grand bien. J'invitai Christophe à venir me rejoindre à Aix-en-Provence où je demeurais, en dehors de mes passages à Paris, dans un appartement au premier étage d'une bastide du XVIIIe, ouvrant ses fenêtres sur un jardin à la française alignant ses haies de buis dans un ordre artistiquement obsessionnel. Par la fenêtre, la montagne Sainte Victoire nous parlait de Cézanne et le ciel regardait la terre avec la douceur des yeux d'un enfant. Ce retour aux sources me faisait retrouver le flot odorant de mes premières promenades. Le thym et la marjolaine m'avaient attendu et les pins où craquait le ventre des cigales, berçait la tête des épis de blé mûrissant, crevés en grappes par les pétales rutilants des coquelicots. Je partais, chaque jour, avant que le soleil ne vienne saluer l'ombre des sous-bois sur les chemins de mon enfance. J'avais l'impression de reconnaître chaque caillou, les détours des sentiers me faisaient retrouver les buissons de ronces où je cueillais les mûres qui noircissaient pour quelques heures ma bouche délicate. Le craquement des pépins me redonnait, en fermant les yeux, un goût d'éternité. Je repassais devant la bastide de Solliers, en oubliant la terre rouge battue des cours de tennis, vides à cette heure de tout combattant, et je pénétrais dans mon ancien royaume de vacances en retrouvant le rire de mon père et de ma mère, les jeux et les bagarres de notre jeune tribu. Je m'attardais un instant dans le séjour et là, fermant les yeux, j'entendais à nouveau les claquettes de mon ami Bill, dansant, accompagné au piano par ce père trop tôt disparu, puis entraînant maman dans cette danse inoubliable d'une liberté retrouvée.

Certains jours, avec Christophe, après un petit déjeuner pris dans le fond du jardin, nous laissions couler les heures dans de longs silences entrecoupés par des échanges de regards accompagnés de sourire. Dans ces entretiens muets nous échangions

toute l'histoire de nos vies, la sienne en devenir, la mienne peuplée de malicieux fantômes. Les heures défilaient sur le cadran d'une montre sans aiguille, le temps s'étirait sans aucun repère et nos poumons s'emplissaient de cette atmosphère tiède bercée par intermittence par une légère brise apportant des senteurs de résine. Avec Christophe, plus qu'un ami, j'avais retrouvé un frère, un frère d'arme et de cœur, un de ces êtres dont je croyais l'espèce disparue. Capable de passer, dans son angoisse toujours dissimulée, à des élans de gaieté réveillant le fond demeuré intact de nos âmes enfantines jusqu'à la plus intense des mélancolies qui devenait dans nos échanges autant de phrases dont nos vers allaient se saisir.

J'ouvrais un œil pour l'entendre me dire :

– Et maintenant, qu'est-ce que tu as envie de faire ?
– Comme toi… Tu as l'heure ?
– Il est quatre heures.
– Alors on attend l'apéro et puis peut-être on écrit un peu.
– Tu as une idée ?
– Non, et toi ?
– Moi non plus.
– Alors ça va le faire…

Et dans la perpétuelle douceur de cette fin d'après-midi, en regardant encore une fois le ciel immobile arriva cette première phrase de la chanson demandée par Alice, voulant ne pas oublier de parler de la mort dont la route se glisse sous chacun de nos pas. Il n'y a que la paix pour pouvoir saluer le confort d'une vie dont l'éphémère lassitude nous prive un jour des délices du temps appelé, un jour, à se soustraire à notre regard. Lui parler c'est adresser un regard lucide et moqueur à cette invariante de l'espèce humaine, à cette évidence rejetée par les vivants, dont chacun n'ayant conscience que de la mort de l'autre, finit par se croire immortel. J'étais à un âge où les absences avaient fini par se succéder avec les départs successifs de parents et d'amis, où cette conscience douloureuse

arrivait toujours à se magnifier au milieu de tous les évènements heureux vécus ensemble, où les photos ayant figé, un instant, la présence et le sourire d'un être aimé redonnaient à ma vie une grâce et une légèreté remplie de corps et de cœurs. Je pensais à mon ami et toujours Franck C., avec lequel, en compagnie de sa femme Michèle, nous avions partagé des étés lumineux dans sa maison de campagne du Lot. Atteint d'un lymphome dont la deuxième chimiothérapie n'avait fait qu'effleurer la malignité, il se retrouvait grabataire dans une clinique de Toulouse, les veines crevées par des perfusions autant malveillantes qu'inefficaces. Sur sa demande insistante, depuis le début de sa maladie, il m'avait fait jurer de ne pas le laisser, le moment venu, mourir dans un acharnement thérapeutique devenu sans intérêt et ne trouvant comme alibi que l'application de lois incontournables d'une médecine n'ayant aucun courage. Sa femme et ses enfants étaient présents, appelés pour ce qui devait être ses derniers instants. Je pris la main de Franck et lui demandai s'il voulait partir. Il ouvrit doucement les yeux, pressa fortement ma main et secoua sa tête en souriant tendrement dans un geste d'acceptation. Sa femme et ses enfants posèrent leurs mains sur ce corps meurtri, je m'assis sur le bord de son lit, posai mes doigts sur son front brûlant. Je débloquai la pompe à morphine et poussai lentement la drogue pour inonder ses veines. Deux minutes plus tard, sa respiration s'arrêta après un dernier souffle profond qui marqua enfin l'apaisement de ses souffrances en ramenant sur son visage la paix abandonnée depuis longtemps. Fasse que vienne le jour où les censeurs qui nous gouvernent se mettront à réfléchir à ce problème comme l'ont fait les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg où les politiques ont eu plus de courage que tous les bien-pensants de toutes nos assemblées réunies.

Notre chanson sur la mort allait occuper tout notre après-midi et la nuit entière. Nous avions décidé que ce serait un rock et l'écriture en alexandrin s'imposait. Le premier

quatrain arriva rythmé par les strophes d'un Brassens, là où la destinée n'échappe jamais à sa plume trempée dans l'encre d'un humanisme incomparable :

Dans trente ans quand mon ciel n'aura plus de nuages
J'irai voir si Brassens n'a plus son mal aux dents
Chantera-t-il encore tout près de Sète plage
Sans regret le temps des funérailles d'antan

À cinq heures du matin, on bouclait le dernier quatrain avec un dernier vers de Christophe qui concluait cet hymne par un pied de nez dont lui seul avait le secret :

Juste avant de partir refermez bien la porte
Ne laissez pas le chien tout seul dans la maison
Respirez à ma place puisque je serais morte
Et dites à mon voisin que je le trouvais con.

Nous faxons immédiatement le texte à Alice. Vers 11 heures du matin elle nous appelle :

– Je suis sortie ce matin pour acheter un magnétophone, le mien ayant rendu l'âme, je tiens la musique…Votre chanson est formidable… À très vite, je vous embrasse.

Le CD inonda les bacs en 1999 et restera pour nous, après Serge Reggiani la deuxième reconnaissance publique dans ce métier aléatoire et hasardeux dans lequel nous nous étions plongés et cette fois non pas avec un seul titre mais la quasi-totalité des titres enregistrés.

J'avais l'envie débordante de retrouver une tendresse féminine dans ma longue chevauchée de célibataire aventurée dans des rencontres plurielles sans jamais renoncer à cette liberté acquise et maintenue si chèrement.

J'avais oublié Amélie. Nous avions chanté ensemble dans un assemblage hétéroclite et festif de jeunes artistes passionnés par la scène. C'était pour moi une enfant. Vingt-trois ans et préparant son devenir dans l'Éducation nationale. Elle m'avait raconté, à l'époque, qu'elle partageait ses jours avec un jeune

garçon plus intéressé par l'utilisation du minitel rose, ce qui avait fait éclater ses factures téléphoniques, que de doux élans que son cœur tendre attendait. Ce matin-là le téléphone sonne :

– Coucou, Albert, c'est Amélie, ça va ?

– Je revois tout de suite ses yeux vert tendre, une coupe de cheveux à la garçonne et ce brin de timidité donnant à ses mots un brin d'incertitude.

– Tu aurais dû me réveiller plus souvent. Moi, ça va et toi ?

– C'est pas la joie. Je voudrais te parler.

– Tu peux, j'ai tout mon temps.

– J'aimerais mieux te voir pour te dire tout ça.

– Tu habites toujours au même endroit ? Je viens te chercher ?

– Viens, Je me prépare. J'attends ça depuis pas mal de temps.

– Je suis là dans dix minutes.

Quand j'arrivai, elle était devant le pas de sa porte, une petite valise posée à ses pieds. Je la serrai doucement contre moi. Elle pleurait. Une fois dans la voiture, elle posa sa tête sur mon épaule, sans un mot jusqu'à l'arrivée dans ma maison. Je pris sa valise et dès l'entrée dans l'appartement elle se dirigea vers le séjour, comme si elle avait toujours habité là, s'allongea sur le canapé et tendant ses deux bras me fit signe de l'y rejoindre. Je l'embrassai comme une petite sœur et j'attendis qu'elle me raconte ce qui lui était subitement passé par la tête. Elle était à l'aube de sa vie. Son père disparu alors qu'elle avait 6 ans, avait laissé dans son cœur une blessure encore ouverte. Sa mère vivait avec un nouveau compagnon et ce couple avait reconstitué pour elle un milieu bienveillant et chaleureux. Elle m'apprit que depuis déjà bientôt deux ans elle ne supportait plus la cohabitation avec son copain mais n'osait pas lui demander de s'en aller un peu par pitié, pensant que sans elle il ne saurait pas trop où se poser. Il avait une famille pas mal déstructurée, un devenir aléatoire parsemé de

boulots sans aucun intérêt et un imaginaire depuis longtemps abandonné dans les greniers de sa brève vie antérieure. Il ne lui faisait plus de bien depuis longtemps mais elle était incapable d'en dire du mal. Dans ses yeux je lus la peur d'entendre ma bouche proférer un raisonnement d'adulte devant le désarroi de son âme, lui conseillant la patience, en vue d'un avenir plus radieux qui avait peu de chance de se produire. Je pris la situation là où elle était. Elle attendait que d'un mot je mette fin à ses hésitations, à cette espèce de culpabilité que l'on traîne, quand on a peur de faire du mal à quelqu'un n'ayant puisé dans leur relation que les avantages.

– Tu sais ce qu'on fait ?

Silence.

– On écrit le mot fin sur ton histoire et si tu veux c'est la nôtre qui commence.

Elle passa les bras autour de mon cou, m'embrassa longuement et je sentis les battements de son cœur affolé claquer dans ma poitrine. Je la pris dans mes bras, l'amenai jusqu'à la chambre, je la déshabillai lentement et quand elle fut nue je m'allongeai à ses côtés, la serrant doucement contre moi et je la regardai s'endormir dans le calme de ce jour d'été où la fenêtre ouverte laissait entrer dans la chambre la fraîcheur d'une matinée venant caresser son corps d'une innocence retrouvée.

J'allais découvrir avec elle, un nouveau et certainement le dernier acte de mes passions commencé avec Alice et poursuivi avec Arlette. Elle allait devenir le troisième « A » de mes amours avec cette note pas encore effleurée d'une improbable fusion entre deux êtres séparés par plus de trente-cinq années. Une sorte de religieux inceste dans l'accomplissement d'un partage de complicité et de tendresse au milieu d'une sexualité sans aucun repère, tranquille et douce, une communion sacrée où le plaisir apparaissait comme une divine bénédiction. À son réveil on échangea le plus doux de nous-mêmes. On

s'était donné de la force et de la confiance. Nos corps partagés avaient mêlé leur vécu. J'avais laissé s'évader de moi tout ce que ma vie pouvait lui donner, pour meubler les absences de sa jeunesse.

Elle devint un second moi-même pendant que s'affirmait, de jour en jour la force intérieure lui faisant, maintenant, regarder l'existence avec des yeux de vainqueur. Je m'étais assigné un rôle démesuré voulant être à la fois son père, sa mère, son frère, son ami et son amant. Elle me laissait jouer tous ces rôles à ma guise en m'apportant, de son côté, tout ce que l'énergie de sa jeunesse avait en elle pour m'amener, en sa compagnie, dans les traces de ces bonheurs depuis longtemps oubliés.

Je me savais passager de cette aventure mais je sentis dès la première semaine son envie de prolonger le voyage. Il existe du merveilleux dans nos réalités quotidiennes que les soupirs du temps laissent parfois lentement suspendu au-dessus de nos vies. Sur ce chemin inattendu j'écoutais sa voix et ses rires me ramenant à l'insouciance de ma jeunesse, à l'oubli des années marquées par les deuils, les absences et les turbulences d'une longue histoire déjà vécue. J'avais à nouveau 20 ans, l'âge des révoltes et des déraisons, l'époque des futurs et des rêves. Je l'accompagnais vers ses lieux d'étude comme on amène un enfant à l'école et je la retrouvais le soir comme la femme qu'elle était déjà. Et je rêvais à un ciel d'orage où des pensées frileuses réchauffaient le cœur des anges, où demeurait près de moi une flamme pure pour apporter à mon âme la beauté de cet être unique que je priais comme un dieu. Je sus que nous allions laisser tourner et retourner les montres autour de nos amours jusque-là endormies.

La matinée du 10 mai 1999 m'apporta au réveil la voix de mon cher Christophe. Excité, mais un peu plus qu'à l'accoutumée, me demandant si j'étais bien assis. Étant encore sous les draps je l'assurai être en état de recevoir ses révélations.

– Albert, nous avons du boulot. Va falloir que tu arrives dare-dare.

Alice Dona lui avait téléphoné la veille. Elle avait reçu un appel un peu désespéré de Georges Terray, le directeur-adjoint des Folies Bergère.

– Bonjour Madame, j'ai pensé à vous car les adaptations françaises des chansons de la comédie musicale que j'ai reçues sont épouvantables et j'ai pensé à vous pour les réécrire car la première est dans quatre mois.

– Ah ! Mais depuis bien longtemps je n'écris plus de textes. Moi, c'est seulement la musique. Mais j'ai sous la main deux jeunes auteurs, comme elle l'avait écrit dans la présentation de son dernier CD (nous ne totalisions à nous deux que 80 balais), je vous recontacte très vite.

Alice appelle Christophe qui ce matin-là me répercute la conversation et nous voilà engagés dans une nouvelle aventure. Je réserve mon billet d'avion, boucle ma valise et le lendemain matin je débarque chez Christophe à Massy. Nous avons rendez-vous avec Georges Terray, le directeur-adjoint et nous pénétrons, pour la première fois dans l'antre des Folies Bergère, ce lieu mythique qui a vu défiler entre autres, Mistinguett, Maurice Chevalier et Joséphine Baker. L'arrière-boutique est dans son jus, on y respire l'odeur de tant de gloires passées dans ces coursives, un parfum de rétro et de paillettes, un univers de fête gravé sur les murs des loges et de l'arrière-scène me ramenant à cette époque bénie du *music-hall* d'autrefois.

Paris était couvert d'affiches annonçant pour la fin de l'année une comédie musicale dont la vedette était Lio. Elle qui s'appelait, on ne pouvait pas faire plus simple : Wanda Maria Ribéro Furtado Tavares de Vasconcelos avait simplement pris le prénom d'un des personnages de la BD *Barbarella*. À l'âge de 16 ans elle devient vedette du jour au lendemain avec son titre *Banana split* vendu à 2 000 000 d'exemplaires.

Georges nous confie les bandes-son de cette comédie musicale américaine composée par Gene de Paul et réalisée au cinéma par Stanley Donen sous le titre : *Les Sept femmes de Barberousse.* Succès immédiat repris par la suite dans plusieurs pays sous forme de comédie musicale qui, en passant par la Belgique, devint : *Sept filles pour sept garçons*. Elle venait de terminer une année de représentations en Italie et devait certainement trouver en France un public réceptif.

Il fallait travailler vite, le casting étant terminé et les répétitions devaient commencer le mois suivant. Dans l'inconscience la plus totale, il y avait seulement 21 chansons à écrire, une paille, nous affirmons à Georges que tout serait terminé au jour J.

En quinze jours, nous avions déjà bouclé 18 chansons. On les délivra en trois fois pour ne pas donner l'impression d'avoir bâclé le travail mais aux premières lectures Georges trouva les chansons formidables. On dut subitement, mais pour quelques jours seulement, changer la pointure de nos chaussures. Heureusement que nous ne portions pas de chapeaux !

Ce furent des heures de joie, de bouffe, de picole, de nuits entrecoupées de réveils brutaux quand l'un de nous avait trouvé un début pour la chanson suivante. Devant l'ordinateur les phrases s'alignaient sous le regard critique de l'un ou de l'autre. Nous avions nos codes :

– Regarde, qu'est-ce que tu en penses ?

– Ça mange pas de pain !

Alors on effaçait immédiatement les vers pondus jusqu'à la formulation validée par nous deux.

Il y avait un texte sur la venue du printemps.

– Là, me dit Christophe, je sais pas faire, c'est pour toi.

Le texte fut bouclé en trente minutes. Pour le principe Christophe changea un mot pour ne pas me sentir orphelin sur ce coup-là et quand Georges écouta la chanson son opinion fut immédiate :

– Ça, c'est du Trenet !

Le Charles disait toujours qu'il faisait des chansons comme un pommier faisait des pommes. Comme la venue à maturité de ces fruits à tarte prenait quand même pas mal de temps j'eus une pensée pour Lucky Luke, j'avais tiré plus vite que mon ombre. Mais l'habitude prise chez Lemesle de travailler à tout berzingue nous avait depuis longtemps confortés dans l'idée que si nous avions quelque chose à dire il ne fallait pas des plombes pour la mettre noir sur blanc, tout en respectant les bonnes règles de l'écriture.

Nous suivions au fur et à mesure les répétitions, corrigeant çà et là un mot ou une tournure de phrase que le comédien avait du mal à chanter pour que le plaisir soit partagé.

Lio était virevoltante, formidable meneuse de revue, volontaire et souriante cachant un caractère trempé dans le bronze et une vie déjà traversée de coups de cœur et de coups de blues laissant transparaître derrière cette force qui l'habitait, sa part de fragilité.

La grande Hélène Martini supervisait tout ça. La reine de ces lieux, c'était elle. Née en Pologne d'un père français et d'une mère russe, elle avait traversé le chaos de la guerre durant laquelle sa famille fut décimée. Cachée à Königsberg, braquée un soir par un militaire russe qui voulait l'exécuter, elle dut la vie à un poème de Gogol qu'elle se mit à réciter à son bourreau voulant l'exécuter. Elle arrive à Paris en 1945, se fait engager comme mannequin, bizarrerie du destin aux Folies Bergère qu'elle quitte du jour au lendemain en ayant gagné trois millions à la Loterie Nationale. Sa chance venait de tourner. Elle épousera en 1955 Nachat Martini, achetant à tour de bras des cabarets parisiens, dont les Folies Bergère et montrera dès lors une redoutable capacité à diriger des lieux en compagnie de son époux.

Elle devint, après le décès de Nachat, la reine de la nuit. Derrière ses yeux doux se cachaient une redoutable volonté et une autorité jamais prise en faille.

J'admirais sa discrète présence et cette tranche d'histoire au regard de laquelle la mienne me parut bien dérisoire.

On se sentait bien dans ce temple du spectacle et on attendait que « notre » comédie rencontre, surtout aux approches de Noël, un grand succès.

Malheureusement pour nous, elle devait se jouer en même temps que *Notre-Dame-de-Paris*, précédé par un matraquage radiophonique de toutes les chansons, par ailleurs remarquables et ne resta à l'affiche que quatre mois.

L'avant-première fut retardée par le démantèlement cervical de Lio à la suite d'une jalousie éméchée de son compagnon du moment, n'ayant pas supporté la présence autour d'elle de l'entourage de ces magnifiques et jeunes acteurs. Elle arriva ce matin-là portant autour du cou une minerve en guise de collier. La veille, après qu'elle ait déposé une plainte, suivie d'une comparution immédiate, elle avait fait mettre à l'ombre son agresseur, calmant toute velléité offensive du jaloux. Elle poursuivra par la suite son combat dans la défense des femmes battues.

Mais le spectacle fut quand même formidable. Les quatre saisons défilaient dans des décors recherchés. Une troupe homogène de comédiens, de chanteurs, de danseurs et d'acrobates entraînait le public dans une action rythmée par les aventures de ces filles et de ces garçons. Un orchestre accompagnait l'événement faisant dire plus tard à Michel Rivgauche que j'avais invité :

– C'était beaucoup mieux que Notre-Dame-de-Paris. Il n'y avait que des bandes-son.

Son avis nous alla droit au cœur ainsi que les critiques qui furent dans l'ensemble élogieuses. Mais le spectacle ne trouvant

pas son public traversa les nuits parisiennes comme un nuage poussé par un vent trop inamical.

En fait, avec Christophe on s'en foutait car nous avions quand même réalisé un rêve auquel, assis dans les fauteuils de cuir du carré d'or du théâtre, nous avions assisté, heureux comme des enfants le soir de leur premier Noël.

La vie reprit comme avant. Des retrouvailles entre Paris et Aix-en-Provence, des chansons écrites pour un tas de jeunes interprètes faisant appel à nous et la préparation du prochain album de Serge Reggiani auquel notre cher Claude Lemesle nous avait demandé à nouveau de participer. Au cours d'une soirée joyeuse et arrosée dans l'appartement qu'il louait dans le Marais, pour retrouver quand le besoin s'en faisait sentir une tranquille solitude, il nous demanda de travailler sur deux sujets. Le premier était follement réjouissant : j'ai rencontré la mort en robe de mariée. On trouva tout de suite l'idée magnifique et le sujet sur la musique de Christophe et de Jean Mora, pianiste entre autres de Sylvie Vartan, d'Obispo et de Johnny Hallyday arriva très vite. Le deuxième demeura muet pendant quelques mois. Voilà, nous dit Claude, la chanson s'appellera : *Le mac et le pigeon*. C'est au fond Serge qui raconte sa vie de pigeon et interpelle un mac pour lui dire sa façon, plutôt crue, de voir les choses. Claude nous imposa seulement la dernière phrase de la chanson pour faire dire à Serge que, lui le pigeon, avait sur son interlocuteur un avantage c'était de pouvoir toujours aller chier sur les statues.

On finit quand même par venir à bout de cette fable somme toute acrobatique, mais Serge nous quitta avant d'avoir pu mettre sa voix sur ces chansons demeurées jusqu'à aujourd'hui dans le grenier de nos souvenirs.

Je commençais à me demander dans quel monde je vivais au cours de ces immersions dans le monde dit artistique. J'étais

devenu une sorte de tailleur sur mesure qu'on appelait comme on appelle un ébéniste après avoir cherché son nom sur les pages jaunes de l'annuaire des téléphones. Le meuble, une fois terminé, ornementait l'intérieur d'un appartement qui ne serait plus jamais le nôtre. Les rencontres avec les artistes se limitaient au temps de la création et comme dans le monde des affaires, sitôt le contrat rempli, chacun retournait dans le silence et l'oubli. Il y a, dans cet univers-là, autant d'amitiés que dans le monde politique. Dans chaque « famille » on s'écharpe à qui mieux-mieux pour prendre la tête des opérations. La musique n'adoucit pas les mœurs. On plonge le bénéficiaire d'un succès dans un concert de louanges, rapidement suivi de la plus grande détestation, si le succès perdure.

On gardera seulement le souvenir de quelques grands artistes. Les politiciens replongent vite dans l'anonymat le plus absolu à moins de frasques plus ou moins drolatiques : Paul Deschanel, président de la République, tombé en pyjama d'un train ou Félix Faure, succombant dans le palais de l'Elysée, victime d'une épectase, savamment orchestrée par sa favorite Marguerite Steinheil, venue lui procurer ce dernier délice. Et si l'on se souvient de Roger Bambuck c'est davantage pour sa médaille de bronze aux 4x100 des Jeux Olympiques que pour ses performances au ministère des sports.

L'ego, dans la vie, est l'épicentre de tout individu. Je ne m'exclus pas de la masse de ses impétrants. Mais cette surestimation du moi demeure quand même la part pathologique qui demeure inconsciemment cachée en chacune de nous. C'est un pugilat permanent dans lequel nous laissons une grande partie de notre énergie pour un résultat aléatoire et passager duquel personne n'est soustrait, même pas les quarante Immortels de l'Académie Française. L'homme est sournois, méchant, hypocrite, jaloux vis-à-vis de tout ce qui n'est pas lui. Les pensées s'égrènent en contradictions permanentes comme si chacun détenait seul la vérité. Même l'amour, tellement décliné dans

les chansons, demeure l'assaisonnement de tous les drames et de toutes ces contradictions et le déluge qui parfois inonde le monde musical devient un gâteau indigeste. Personne, comme Georges Brassens, n'a su rendre à ce sentiment aujourd'hui galvaudé, sa grâce et son humour. Et quand Maître Gims écrit, en regardant danser le cul de Bella : « j'aimerais devenir la chaise sur laquelle elle s'assoit », je rejoins le camp de l'ébéniste ayant certainement façonné ce siège.

Quitte à demeurer un vieux con démodé, accroché à la nostalgie de mes amours musicales qui commençaient déjà à dater, je demeurais sensible à des artistes comme Julien Clerc ou Maxime Le Forestier qui continuaient à délivrer de petits bijoux sur des mélodies qu'on pouvait encore appeler musiques. Le tintamarre des percussions et des nappes de synthé utilisées dans les arrangements des chansons prenait la place sur l'émotion que me procuraient les textes parlant à mon cœur. Les grands rassemblements des Dôme et des Zénith m'avaient depuis longtemps éloigné de l'écoute confidentielle des cabarets et des petites salles. Les disques sortaient à des cadences infernales et disparaissaient aussi vite au fond des tiroirs. Ils étaient devenus des sortes d'hebdomadaires qui une fois écoutés rejoignaient les colonnes de CD, empilant les uns sur les autres des productions qui sommeillaient en attendant les suivantes. Les émissions de télé fabriquaient à tour de bras les nouvelles stars de demain. Le talent ne pouvait s'accompagner que d'une belle gueule ou d'une anatomie excitante. Combien de vedettes d'un jour, après une gloire éphémère étaient abandonnées comme un citron dont tout le jus avait été extrait. Il fallait faire du chiffre, dans cette période où les affaires devaient se traduire par le nombre de disques vendus, même si leur comptabilité était souvent truquée par des achats en sous-main, par les producteurs eux-mêmes, pour chiffrer en milliers d'exemplaires des chansonnettes que personne ne fredonnerait jamais plus. Un Brel, un Brassens ou un Ferré

aurait-il, dans cette période, eu la chance d'exister ? Le disque était devenu un produit comme un autre, une marchandise soutenue par le matraquage intempestif de radios à la solde des marchands où la mise d'un titre en liste d'attente dépendait de l'investissement effectué.

Les disques ont fini par ne plus se vendre. La mise en ligne des chansons permet, grâce à l'ordinateur, de voler aux créateurs, les droits attachés à la diffusion de celles-ci. Même Canal+ décide de ne plus rémunérer ces œuvres.

Beaumarchais, l'inventeur des droits d'auteur, doit bien se marrer d'autant plus que la SACEM a pris pas mal de retard dans cette révolution numérique et que la chute des revenus des artistes s'en est fait rapidement sentir.

J'étais entré trente ans trop tard dans cette activité mais je ne regrettais en rien ce choix dicté seulement par le plaisir de me mesurer aux auteurs en présence.

J'avais décidé de faire une dernière tentative pour savoir, si un loup solitaire avait quelque chance de s'approcher du troupeau.

Je rencontrai l'agent artistique de Michèle Torr qui habitait, à vol d'oiseau, à cinq cents mètres de chez moi. Je branchai Christophe sur le texte et un brillant pianiste-compositeur Murat Oztürk avec lequel j'avais pas mal travaillé pour différents artistes confidentiels. Je déposai un matin la chanson dans la boîte aux lettres de Michèle et là, surprise, quelques jours après, elle me téléphonait me disant :

– Vous m'avez envoyé une chanson magnifique. Je suis en ce moment à Aix, nous pourrions nous rencontrer.

– Demain ?

– Demain matin 10 heures, si vous voulez.

Je fais la connaissance d'un beau mas sur les hauteurs d'Aix-en-Provence. Je la perçois comme une personne sympathique mais réservée. Sa maison est décorée avec goût et sur les murs sont accrochées quelques toiles de belle facture. La pièce, où

elle me reçoit, est couverte de disques d'or. Nous échangeons quelques politesses d'une banalité désarmante. Je lui fais part de mon envie d'écrire pour elle d'autres chansons. Elle me donne sa biographie :

– Je vous laisse le soin de la lire. J'aimerais, sur un songe récurrent décrit dans mon livre, avoir une chanson comme *L'Aigle noir* de Barbara.

Rien que ça ! J'en suis ravi. Puis elle me parle de Sœur Emmanuelle et de son association ASMAE dont elle est marraine.

– Et pourquoi pas une chanson sur elle ? lui dis-je.

Sœur Emmanuelle, le grand âge venu avait délégué son œuvre à toute une compagnie de religieuses, ayant épousé au Caire à la fois ses idées et la poursuite de son œuvre.

– Oh oui ! Ce serait une magnifique idée surtout qu'elle va bientôt fêter ses 100 ans.

– Pour demain, ça vous va ?

– Demain, pourquoi pas !

Le lendemain matin, après le tricotage de toute une nuit, je lui apporte la chanson *Son paradis c'est les autres*. Elle la prend tout de suite et la propose à un de ses musiciens Philippe Javelle. Elle nous reviendra avec une musique forte et tendre. Les petits chanteurs d'Aix-En-Provence vinrent compléter l'enregistrement et Michèle se préparait à la faire entendre à Sœur Emmanuelle pour la cérémonie organisée à l'occasion de son centenaire. Malheureusement Sœur Emmanuelle nous quitta quelques jours avant d'avoir entendu la chanson. C'est au cours du dernier Olympia de Michèle que l'hommage lui sera rendu. J'aurais voulu par la suite proposer à Michèle d'autres chansons pour renouveler un peu son répertoire dont certaines chansons dataient un peu. Mais cette femme d'affaires était organisée autour de plusieurs activités, ayant su séparer l'activité artistique d'autres activités professionnelles. Elle

gérait d'une main de maître une chaîne de boutique Les Pains d'Antan, dont une à Saint-Tropez.

Un jour s'installa dans son salon de thé Lio, ignorant sans doute que la propriétaire des lieux se trouvait présente ce jour-là. Les relations entre elles n'étaient pas au beau fixe depuis que Lio avait dit un jour :

– Michèle Torr chante comme elle dégueule !

Quand Lio demanda l'addition, Michèle sortit de l'ombre pour lui offrir royalement le moment passé dans sa boutique.

Je ne sais, si depuis elles se sont réconciliées. Connaissant le caractère de chacune je suis certain de l'improbabilité de cette heureuse conclusion.

Je fis la connaissance de son fils Romain, enfant qu'elle eut avec le chanteur Christophe. Celui-ci refusera toujours de le reconnaître et se contentera de dire *Les Mots bleus* à toutes autres personnes qu'à son fils. Romain sera touché par la sclérose en plaques qui le rendit assez vite, relativement invalide. Elle organisera son mas pour qu'il puisse demeurer auprès d'elle et déploie, depuis ce jour son talent, à trouver des fonds, pour la recherche sur cette maladie, au cours de nombreux galas.

La chanson est comme la vie. Elle vous berce de belles paroles mais ne cherchez jamais à connaître l'auteur caché derrière ces mots. Je fis part un jour, au pianiste Roger Pouly, l'accompagnateur pendant plus de quinze ans de Charles Trenet, de mon envie de rencontrer l'homme que j'admirais depuis ma plus tendre enfance :

– Vois-tu, Albert, si tu aimes ses chansons, il vaut mieux ne jamais rencontrer l'homme.

Trenet sur scène était accompagné par ses deux pianistes dont Roger était le piano directeur. Pierre Nicolas, le célèbre contrebassiste surnommé familièrement par Brassens : Pierrot la Famine apportait son soutien à cet ensemble instrumental. Pierre, à la fin de sa vie, atteint d'un cancer du poumon,

continua, vaille que vaille, à exercer son art le plus longtemps possible. Le récital de Trenet se terminait invariablement par son tube *Y'a d'la joie.* Une fois la chanson terminée il se laissait bercer longuement par les bravos, sortait de scène et regagnait directement son hôtel, sans jamais donner de rappel. Ce soir-là, Pierre Nicolas, victime d'un malaise était sorti de scène avant la fin des applaudissements et perdit connaissance immédiatement dans le couloir menant aux loges. Trenet passa près de lui sans chercher à savoir dans quel état se trouvait son accompagnateur et se coula sûrement dans une nuit paisible une fois retourné dans sa chambre.

Et si tous les mots que l'on échange n'étaient que les déguisements de notre âme obscure ? Et si la compassion, l'émotion, la tendresse, l'empathie, l'amour n'étaient finalement que des faux-semblants, cherchant à dissimuler la noirceur de celui qui un jour a appris à parler ? Lâchetés, trahisons, tromperies, escroquerie sont trop souvent la face masquée d'une pensée propre à démolir votre vis-à-vis, devenu subitement adversaire. Et les donneurs de leçons tel un Jean-Jacques Rousseau qui écrit avec *L'Émile* un ouvrage sur l'éducation, après avoir abandonné ses cinq enfants à l'Assistance Publique. Le monde est un décor, une tromperie époustouflante où les porteurs de grâce et de vertus sont livrés, du temps de leur existence, à l'oubli. Où les bienfaiteurs, les chercheurs, les savants font partie de cette nécessaire utilité pour faire avancer plus longtemps la horde des mégalomaniaques à la recherche d'une reconnaissance. On se meurt de la politique où l'individu fait grossir son patronyme à la dimension de sa vacuité. Où dans ce qu'il appelle sa famille, on tue et l'on assassine à la manière de Borgia de province. Et quand la religion, dispensatrice de sermons et de suppliques s'en mêle, s'ajoute le péché, sanction immédiate s'accrochant à tout comportement n'obéissant pas au dogme et condamnant aux flammes éternelles. Jacques Prévert avait si bien résumé les choses en peu

de mots : « Minerve pleure, sa dent de sagesse pousse et la guerre recommence sans cesse. »

J'vois pas pourquoi je vous entraîne sur ces chemins. L'est con l'auteur, direz-vous. Il nous décrit les autres et lui alors ? Va pas nous refaire toutes les dernières guerres. Elles sont là, d'accord, mais on s'en fout. Elles ne sont pas à notre porte. Bon, c'est vrai, les immigrés qui se barrent de chez eux parce que ça pète de plus en plus, faut bien les accueillir. Mais quand même pas trop près de son village et puis ces gens-là, ils sont pas comme nous. T'as vu ce qu'ils font aux femmes ? Te viendrait l'idée toi, de t'habiller comme un citronnier en pot une fois l'hiver venu ? Pourquoi pas couvrir aussi la tronche des mecs des fois qu'un homo passe par là. C'est pas le ciel qui les occupe c'est le cul.

Avec mon Christophe à moi, nous avions organisé depuis 2006 des rencontres d'auteurs et de compositeurs. Nous avions investi un chalet, dans le petit village d'Entraigues, au-dessus de Saint-Jean-de-Maurienne où tous les six mois nous recevions de jeunes artistes venant peaufiner leurs textes et préparer, pour certains, leur prochain spectacle.

Ce lieu depuis est devenu une seconde famille qui vit se créer des couples, naître des enfants et eut la douleur de perdre en 2016, une extraordinaire musicienne, chanteuse et auteure talentueuse : Florence Gazon. Elle avait 35 ans, était belle autant que son cœur était tendre. Elle entra un vendredi à l'hôpital pour une infection broncho-pulmonaire et s'en alla le dimanche, sans qu'on sût de quoi elle était atteinte. Elle demeure parmi nous, à chacune de nos rencontres avec les chansons qu'elle nous a laissées et l'immense bonheur de l'avoir connue. Elle me fit rencontrer Iza Loris, auteure pour Julie Zenatti, Anggun ou Hélène Ségara entre autres, avec qui encore aujourd'hui je partage de jolis moments d'écriture.

En 2015, je retrouvai Alice Dona qui avait généreusement accepté de composer deux musiques sur l'album qu'avec Iza nous préparions pour Véra. C'était la sœur de Lisa Angell notre représentante, envoyée par malheur, au concours de l'Eurovision de l'année précédente. Trompée par les marchands du temple lui ayant fait miroiter un fulgurant retour au premier plan, à la suite de sa présence dans le cirque annuel de la chanson, sorte de foire aux bestiaux internationaux : L'Eurovision. Elle termina avant-dernière du concours, nantie d'une chanson mal fagotée et d'une tristesse redoutable. Ayant laissé de côté ses soutiens habituels, dont Patrick Sébastien qui avait pour elle une grande affection, elle se retrouve du jour au lendemain lâchée par ses faiseurs de miracle, pour s'en aller déçue vers un présent difficile.

Pourtant, c'était bien parti. Il ne restait rien du concours originel, ouvert à tous les auteurs et compositeurs de chanson. Le choix se faisait en circuit fermé, sous la houlette de quelques décideurs patentés. Lisa Angell, voix magnifique de l'avis même de Céline Dion, après trente ans de piano-bar et de désillusions, est repérée par Patrick Sébastien qui lui ouvre les portes de la télévision et de sa maison de production : Universal Music. Elle écouta, malheureusement, quelques sirènes bien intentionnées. Robert Goldman, le frère de Jean-Jacques, excellent auteur par ailleurs, lui avait écrit *N'oubliez pas*. Jean-Claude Camus, incontournable producteur de Michel Sardou et Johnny Hallyday, entre autres, est « subjugué » par Lisa. Elle fut entraînée dans ce tourbillon. Qui lui a dit :

– Demain tu l'auras ta maison et ta piscine ?

Ce qu'elle recevra surtout, après ce grand bain, terminant 25ème sur 27 candidats, c'est une grande douche, ayant perdu définitivement le soutien de Patrick Sébastien, la laissant seule, après cet échec, sur un quai sans aucun nouveau départ.

Le monde de la chanson est aussi cruel que le monde tout court. Le talent ne peut rien contre le pouvoir de l'argent.

Le rôle des producteurs est un univers d'affaires où le talent se mesure à l'once des disques vendus. « L'artistique » n'est pas de philanthropie, mais un business comme les autres. À Stockholm, Christer Björkman, chef d'orchestre des deux dernières victoires du royaume, n'a pas compris la prestation de Lisa Angell :

– Quelle nonchalance. On avait l'impression d'être vingt ans en retard, comme si la France avait raté l'évolution de la compétition, dont le format ressemble aujourd'hui bien plus à ce que produit une chaîne comme MTV qu'à un traditionnel concours de la chanson.

Car dans nombre de pays, l'Eurovision est tendance et désormais, avec YouTube et les plateformes de téléchargement comme « iTunes », est devenue une machine à cash mondiale.

Alice, sans arrière-pensée, comme seule pouvait le faire une grande artiste, composa pour Véra deux magnifiques mélodies dont elle a toujours le secret. J'en profitai pour passer quelques jours en sa compagnie et pus écouter quelques chansons de son futur album, pour lequel Serge Lama lui avait écrit des textes, retrouvant son auteur un temps abandonné. Elle me fit l'honneur, un matin au réveil, de me proposer une musique : *Ma petite valse.* J'espère voir cette chanson figurer sur son prochain CD, impatiemment attendu.

Ma belle Alice avait quitté Paris et retrouvé dans un magnifique mas de Vaison-la-Romaine le cadre idéal pour puiser, dans cet environnement, la puissance de ses compositions. Avec elle je retrouvais, une fois de plus, ce que la chanson était pour moi. Un beau texte servi par une mélodie, sortie de je-ne-sais-où, chantée et interprétée par une voix inégalable. Cette artiste est magnifique. Georges Brassens qui n'assistait jamais aux galas, s'installa aux premiers rangs de l'Olympia pour sa première. Dans sa loge, à la fin du spectacle, Gilbert Bécaud lui fit le plus beau compliment de sa carrière de compositrice :

– Alice, tu écris comme un homme !

Il ne me paraissait pas y avoir un énorme fossé entre ces artistes reconnus et ces jeunes talents en voie de devenir. La petite classe se donnait l'illusion d'avoir réinventé de nouvelles formes d'expression musicale, rangeant aux poubelles de l'histoire à peu près tout ce qui les avait précédés. C'est pourtant difficile d'écrire une bonne chanson sans tomber dans la ringardise de sentiments rebattus, où l'ego met en scène sa propre histoire, comme une aventure inédite et profondément intéressante. La musique et les arrangements terminent la sauce pour digérer le tout.

Au fond il n'y a pas qu'une seule façon d'écrire et tous les genres peuvent être excellents sauf les genres ennuyeux. Aujourd'hui tout le monde écrit ou croit savoir écrire et l'entourage flagorneur ne fait que convaincre l'artiste de l'extraordinaire qualité de son œuvre. On a même fini par conditionner le public. On peut être star un soir ou en quelques mois mais il faut une vie pour devenir un artiste. Les stars sont partout : stars de la politique, de la télévision, de la chanson, du sport. Les écrivains, eux, ne sont jamais appelés des stars mais des auteurs et si quelquefois toute cette jeune population a du talent, il y en a aucun qui ait d'un grand écrivain le génie. Bob Dylan a été extrêmement surpris de se voir décerner les prix Nobel de littérature. Et quand un auteur à succès passe par quelques trous dans ses phases de création, il sort vite un album comme un Benjamin Biolay revisitant les chansons de Charles Trenet, un Matt Pokora se lançant dans la réinterprétation des chansons de Claude François, un Christophe Lambert ressuscitant sur scène les chansons d'Yves Montand. Et si Maxime Le Forestier, dont le talent n'a pas de ride, prend soudain l'envie de faire revivre la quasi-totalité des chansons de Georges Brassens, c'est davantage pour redonner à ce poète la place qu'il n'aurait jamais dû perdre dans le cœur des auditeurs.

Quand on interrogeait Sacha Guitry sur le théâtre il répondait invariablement : « Quoi de neuf ? Molière… »

J'ai aujourd'hui 79 balais et je commence à radoter. La mémoire est un organe immatériel peuplé autant de souvenirs que de fantasmes, une égale répartition entre quelques vérités comme la présence de la tour Eiffel place de la Concorde ou la possible vérification du principe d'Archimède grâce à la consommation d'un scotch avec glaçons et un tas de conneries telles que l'existence d'un complot dans la famille du Petit Poucet ou la croyance dans la possibilité d'augmenter son QI par la lecture assidue des É*chos de la finance*.

J'essaye de ne plus rencontrer les anciens camarades perdus de vue depuis quelques années. Pas réconfortant d'avoir en face de soi un visage d'autrefois, un miroir renvoyant votre propre image. Finalement devenir vieux et con à la fois est peut-être la meilleure façon de remettre à l'heure les pendules qui n'ont pas arrêté de tourner.

Vous ne pouvez pas vous imaginer comme je suis heureux de ne plus avoir d'avenir. Le jour qui passe est un cadeau. La mort une nécessité vitale et finalement indispensable pour faire un peu de place aux arrivants. Ce qui est terrible dans le fait de venir au monde, c'est de ne pas savoir si un jour on aura des souvenirs. Ça dépend tellement d'un tas de choses. On ne choisit jamais rien, on prend au passage ce qui se présente, à condition d'être au bon endroit et de regarder du bon côté.

Je suis né dans la pire partie de ce XXe siècle où l'enfance m'avait protégé des haines accumulées, depuis cinquante ans par le bellicisme d'un peuple manipulé par l'esprit revanchard et ayant accumulé une hargne et une inhumanité propre à des dirigeants pas bien fini du côté du ciboulot. Des aventuriers paranoïaques lançant à l'assaut des hordes de pauvres bougres davantage préoccupés par leurs érections que par l'amour de la patrie.

En 1870 on avait tiré les premiers grâce à la manipulation, par la méthode Coué, du patriotisme insolent d'une assemblée de parlementaires, donnant à Napoléon III le pouvoir d'aller emmerder les Prussiens. Alors nos braves soldats, déguisés d'un habillement d'opérette et pourvus de pétoires à tirer le moineau à l'arrêt, entamèrent une marche arrière, amenant l'adversaire d'un combat, perdu d'avance, aux portes de Paris. La résistance dura quatre mois, le temps de voir disparaître de la faune de la capitale le dernier rat susceptible d'être accommodé en ragoût. Bon, d'accord, il n'y eut environ que 500 000 morts, pas de quoi inventer plus tard un révisionnisme pour faire disparaître des statistiques une poignée de cavaliers ou de fantassins malheureusement situés sur les lignes de tir. Et comme d'habitude, notre peuple, s'extasiant davantage sur la fabrication de la première bagnole électrique et l'invention du celluloïd qu'aux avancées médicales, négligea la vaccination antivariolique, on eut, surtout du côté français, davantage de sujets sortis de l'existence terrestre, sous l'assaut des éruptions pustuleuses et purulentes de la variole, plutôt qu'éparpillés par des éclats d'obus. Les Prussiens, un peu plus disciplinés, avaient été de leur côté vaccinés en masse ce qui les autorisa de crever de façon tout à fait traditionnelle. Nous nous étions, une fois de plus, distingués par notre côté rebelle caractérisant un peuple à la fois contestataire, sur le plan de la logique la plus élémentaire et du progrès, assimilable, dans ce cas-là, à une atteinte intolérable de notre liberté individuelle.

Le brave Napoléon III fut emporté dans la tourmente. Déjà pas flambard au milieu de pathologies diverses. Passe encore pour les poussées de crises hémorroïdaires et de rhumatisme mais hélas, passablement empierré au niveau rénal et taraudé par des envies de pisser fréquentes, il finit par se garnir le froc de serviettes absorbantes pour demeurer présent sur les lieux nécessitant sa présence. Il fut achevé, dans son exil, par la troisième intervention, visant à évacuer un calcul rénal mal

engagé, ce qui permit d'en finir avec l'empire et de bouger, une fois de plus, les institutions.

La république ne fit pas mieux. Et comme l'histoire est un éternel recommencement, l'affront des défaites, les impulsions guerrières demeurant l'expression la plus manifeste de la virilité nous amenèrent à ce que vous savez déjà.

J'en étais à ce point-là de ma réflexion et je commençais à m'emmerder sérieusement, dans la création de chansonnettes. J'étais arrivé trop tard dans le circuit pour bénéficier d'avantages substantiels. Mes revenus à la SACEM me permettaient de nourrir convenablement mon chien et les redevances versées par les différents sites hébergeant nos œuvres travaillaient surtout pour l'engorgement des comptes bancaires de leurs dirigeants. Le seul tube international écrit en compagnie de mon fidèle Christophe, musiqué et chanté par mon frère Daniel, accrocha Radio Pandora aux USA. Pendant que nous bouffions des anglophonies, les Américains pompèrent en streaming et en français cinq millions de fois notre chanson *Les Baleines bleues*. On a dû se partager à trois environ 400 euros après quatre années de réclamations, une fortune.

Heureusement, un nouveau jour est parfois porteur d'une belle surprise. Un matin, un coup de téléphone revient titiller cette activité distractive et peu épuisante sur le plan mental. J'avais au bout du fil Pedro Alvès, magnifique Aaron dans la comédie musicale *Les Dix commandements* en 2000. Après une sortie relativement prolongée du *show-biz*, il me dit vouloir revenir à la chanson, décidé à sortir du champ des productions habituelles.

– J'ai pensé à toi car tu es le seul à pouvoir m'écrire des textes sur ce que j'ai aujourd'hui envie de chanter pour mon retour.

Il venait de titiller fortement mon ego et remettre un éclairage puissant sur ma table de travail, avec l'envie de lui donner le meilleur de moi-même. Excellent compositeur, une voix magnifique et une empathie mutuelle qui avait traversé les années. Je l'avais connu du temps des studios d'Alice Dona à Gentilly et participé à l'écriture du single de son album *Regarder une femme* qui fut coulé par le fond, par sa maison de disques le jour où son agent artistique mourut accidentellement en déplaçant, sans son casque, sa moto de 20 mètres.

Depuis trois ans il a validé une trentaine de mes textes et posé des musiques sur ces mots qui pourraient marquer pour lui, son vrai retour dans l'univers du spectacle. Évidemment, à ce moment-là, il faut se battre car les anciens amis, compositeurs, producteurs ou interprètes ne vous répondent plus au téléphone ou vous passent leurs secrétaires. C'est une grande famille, la chanson, où le pouvoir devance toujours le talent et où le pognon fabrique de la marchandise, pour essayer d'appâter d'abord la minette impubère et s'attaquer ensuite au pouvoir d'achat des ados en phase de révolte contre la sphère des adultes complètement rétrograde, se gâtant les tympans par les rythmes jamaïquains d'un Bob Marley, les romances sirupeuses d'un Elvis Presley ou d'un Sinatra délaissant même un Jean-Jacques Goldman qui écrit encore trop bien et pas assez actuel.

Je suis ravi de cette dernière aventure. J'espère que l'ami Pedro n'attendra pas que je sois mort pour remettre dans l'air du temps ces chansons. En finir avec les frémissements vaporeux et les étreintes, plus ou moins réussies d'interprètes en mal d'amour, avec les révoltes menées à l'abri des studios par de pseudo-rebelles, voulant niquer tout le monde, cracher sur la société, le fric, les nantis, tout en produisant un caca radiophonique générateur de tunes.

Ils ont raison, le monde est un vaste troupeau de moutons où un allumé peut entraîner à sa suite une flopée de fanatiques se donnant l'impression d'avoir réinventé le poil à gratter.

Je t'attends, mon Pedro et pour moi, une dernière fois, un nouveau jour existera.

L'aube enfin. Le soleil se lève et des milliards de culs se lèvent aussi.

– La vie matinale tourne autour d'un orifice. On va commencer la journée en voulant mettre un peu la merde. Les toilettes ne seront pas ce matin un passage obligé. J'ai mal dormi et souffert, une fois de plus mais cette fois violemment, d'une congestion inflammatoire et boursoufflée de la vascularisation de mon extrémité rectale. Pour faire bref, j'ai une crise hémorroïdaire. J'ai refusé, depuis longtemps, d'être mon propre médecin et je cherche dans les pages jaunes de l'annuaire l'adresse d'un gastro-entérologue. Je privilégie d'abord la jeunesse relative et cherche une femme devant laquelle je suis plus à l'aise pour me déshabiller dans un cabinet médical. Docteur Anne V. ancien interne des hôpitaux de Paris, pour moi le sérieux et la qualification assurée. J'appelle en me servant de ce passe, rarement mis en échec en tombant sur la secrétaire :

– Allo, bonjour madame, Docteur Albert Ducreux. Pour une fois ce n'est pas pour un patient mais pour moi-même.

Je décris rapidement mes symptômes, en accentuant quelque peu l'urgence de mon appel accompagné d'un enrobement syntaxique capable d'émouvoir Bernard Pivot, lui-même.

– Un rendez-vous s'est libéré, ce matin, à 11h30. Cela vous conviendrait-il ?

– Merci de votre amabilité, j'arrive.

Je fais une grande toilette, je me sape de manière sportivement négligée et descends sur Marseille, ménageant le temps

nécessaire pour me garer et prendre un café en m'intoxicant davantage avec une dernière Camel.

Dans la salle d'attente je feuillette quelques revues laissées à la disposition du public, étonné de ne trouver que des revues de décoration, un ou deux bouquins sur la peinture et les expositions nationales et un livre de recettes de cuisine. J'ai le moral au beau fixe et j'en viens à me demander ce que je viens faire ici, car mes douleurs ont disparu.

Quand la porte du cabinet s'ouvre, je n'en crois pas mes yeux. Une élégante silhouette grande et mince coiffée de cheveux châtain clair mi-longs mais artistiquement dérangés s'approche de moi pour me tendre la main dans un sourire relativement timide.

– Entrez, c'est à vous.

Son espace médical est dans un ordre impeccable, un ordinateur sur sa gauche et son iPhone à portée de main. Elle me sourit à nouveau.

– Merci de m'avoir si vite reçu… et du choix des revues de votre salle d'attente.

– Ému et conquis à la fois, je sens que je commence à débiter des conneries. J'avais seulement envie de séduire la partie médicale se trouvant en elle, car n'ayant jamais eu un sens très développé de la drague, je suis toujours demeuré dans mes rencontres, en l'attente d'un signe venant de l'autre.

– Bien, allez, parlons de vos malheurs… Depuis une semaine ? Vous auriez pu arriver plus vite plutôt que de rester dans cet état.

Après un interrogatoire relativement bref mais extrêmement précis elle me fait passer dans sa salle d'examen en me demandant de me déshabiller, de faire une dernière toilette si utile, tout étant à portée de main. Je caresse, une dernière fois, la zone souffrante avec une lingette antiseptique.

– Enlevez votre pantalon et votre slip et mettez-vous à genoux sur la table en laissant reposer votre tête sur le lit.

Me voilà en position genu-pectorale, le cul à l'air, tourné vers cette face adorable dont les yeux investigateurs s'étaient déjà penchés sur l'organe affecté.

– Il me faut scléroser tout ça.

– Dois-je reprendre rendez-vous ?

– Pas du tout nous allons pratiquer ce traitement tout de suite. Ce n'est pas douloureux et la plupart du temps les résultats sont excellents.

Malgré la position, j'ai l'impression d'être agenouillé devant la grotte de Lourdes dans l'attente d'un miracle. Je ne sens même pas les deux ou trois piqûres effectuées et quand elle me dit que la séance est terminée, je retrouve, une fois rhabillé, la plénitude d'un yogi en fin de prière.

Revenus chacun de part et d'autre de son bureau, elle me demande si, dans ma famille, il existe des cas de cancers colorectaux.

– Oui, ma grand-mère maternelle et une de mes sœurs.

– Il serait prudent de penser à pratiquer une coloscopie.

– Donnez-moi un autre rendez-vous et je reviens vous voir.

Elle me dit tout ça comme si nous venions de prendre le thé, après avoir dégusté un gâteau pour un goûter improvisé.

Je la revis une semaine après à la clinique, toujours aussi relax, pour lui présenter mes fesses et conscient à nouveau de l'importance de ce tractus digestif, cette préoccupation de ma petite enfance. Quand je me réveillai au détour de cette introspection mécanique, lui ayant révélé mon monde intérieur, je retrouvai son sourire pénétrant, sa beauté immatérielle, le chic de sa blouse légèrement cintrée à la taille et cette fois une coiffure sage aux dessus de deux yeux rassurants et légèrement frondeurs. Il fallait que je lui dise quelque chose de pas trop con, cette attirance vers elle m'avait fait oublier les côtés les moins avantageux de ma personne. Comme j'avais l'impression de sortir d'une soirée au théâtre où la pièce avait été réjouissante, je me surpris à lui dire, dans un sourire interrogateur :

– Alors pessimiste ou optimiste ?

– Pour vous ou pour moi ?

– Pour vous.

– Reprenez un rendez-vous à mon cabinet et en même temps que les résultats de votre examen nous pourrons parler tranquillement de tout ça.

Quand je la retrouvai, nous n'avions plus à parler de pathologie, tous mes bobos étaient rentrés dans l'ordre. Je la félicitai de m'avoir débarrassé de mes entraves à la position assise, décidé même à reprendre l'équitation. En fait le seul sport que je pratiquais était le vélo, interrompu évidemment depuis quelques mois.

– Pourquoi m'avez-vous posé cette question ?

– J'ai eu l'impression de trouver au fond de vous une certaine mélancolie.

Elle se mit à me raconter sa vie, son enfance, ses parents, ses frères et sœur dont l'une avait disparu tragiquement. Puis la naissance de son fils et la séparation d'avec son mari après douze ans de parfaite entente.

– Et vous ?

– Bof, une vie comme toutes les vies, comme la vôtre avec les évènements habituels, le bon, le mauvais, parfois l'exceptionnel souvent l'ordinaire.

– À part ma mélancolie pourquoi cet intérêt pour moi ?

Là fallait être authentique, dire le fond de sa pensée avec des mots simples et choisis, dévoiler une réalité dans ce qu'elle avait de beau et d'attirant. J'échappai à une réponse immédiate, c'est elle qui la formula :

– Cela me ferait plaisir de déjeuner de temps en temps avec vous.

En retournant chez moi, trois prénoms se posèrent à la surface de ma mémoire comme autant de bonheurs ineffaçables : Alice, la Sissi de mes années d'externat, Arlette, ces quatre années douloureusement terminées par cet enfant rejeté

hors du temps avant d'avoir vu le jour, Amélie me donnant au passage quelques années de sa jeunesse avant de devenir la femme et la mère de deux enfants. Anne serait, peut-être, la quatrième à me laisser poser sur elle le plein de tendresse et d'amour demeurant encore à partager.

Au cours de notre première rencontre je lui fis part de l'intense attraction qu'elle opérait sur moi, tout en exprimant le regret de ne pas l'avoir rencontrée plus tôt. J'étais maintenant trop vieux. Je regardais les rides creuser mon visage, les yeux se fermaient un peu sous la descente de la paupière supérieure. Les matins me semblaient difficiles et les projets demeuraient au stade de départ. La vie, on ne fait que la défaire, on la détricote plus que l'on ne la construit. Quand chez l'un la richesse ou le pouvoir prennent de plus en plus de hauteur avec l'âge, l'affaissement de leur corps et de leur énergie les éloigne encore plus des sommets matériels qu'ils avaient construits. La possession s'accompagne en même temps de dépossession. La richesse se trouve confrontée à la misère du vieillissement. La fin de l'existence devient la compagne des jeux les plus fréquents.

Je sentais qu'avec Anne il pouvait se bâtir quelque chose de serein et d'amical. Je ne voyais pas un si beau corps se serrer contre mon ventre un peu trop rond et des muscles ayant égaré pas mal de leur tonicité. Quant au désir sexuel il avait suffisamment pris de place durant des années et l'interpénétration de deux êtres m'était devenue plus jouissive quand elle se situait dans le coït de deux esprits ou de deux âmes. La passion était devenue tendresse, la pulsion demeurait une joie, même en dehors de l'assouvissement de tout désir. J'aimais encore les femmes, davantage pour ce qu'elles étaient plutôt pour ce qu'elles pourraient éventuellement me donner.

J'aurais adoré me mêler à sa tristesse et à sa solitude, pénétrer dans un extérieur comme dans un nouveau jardin, parcourir la terre et voir dans ce monde furieux des coins d'humanité encore inexplorés. J'aurais voulu, j'aurais voulu… Je rêvais et

je bénissais la vie de pouvoir me donner l'occasion d'encore le faire.

Il suffisait de presque rien pour que nos destins basculent pour ce temps d'automne, dans l'attente de voir renaître, dans un nouveau printemps, les bourgeons et les feuilles. Je ne voulais pas laisser mourir cette rencontre dans une réalité inachevée, tout en demeurant perplexe.

On se donna un autre rendez-vous. Elle me téléphona au dernier moment pour me dire être appelée par une urgence. Je lui demandai de me recontacter dès qu'elle serait disponible. Et c'est le téléphone qui laissa en suspens cette rencontre débutante dont je garde un souvenir bizarre. Il y a des amours qui jamais ne commencent, ce sont aussi des amours qu'on n'oublie jamais. Je peux tirer ma révérence, c'est si beau la vie…

L'aube. Elle revient pour dessiner un autre futur, où vont prendre place de nouveaux souvenirs. Pour combien de temps encore ? Ce matin je pense surtout aux bonheurs du passé, à mes amours vécus, à mes passions secrètes, à mes erreurs, à mes tourments. Je revois la dérive d'un monde inamical, la tendresse partagée avec des êtres remarquables, les bulles de tendresse, les sourires de la vie, la course des années qui ont suivi mes gestes.

Je ramasse en chemin un oiseau blessé. Je l'ai appelé : Loizo. Je vais le garder sous mon aile, le soigner en faire mon ami. Guéri, il va devenir le compagnon de ma solitude. Ce matin il piaille. Il a vite appris à sortir de sa cage pour se poser sur mon épaule.

– Dis, Loizo et si tu étais mon dernier souvenir ?

Je sens qu'il accepte. Il lui reste un peu de temps pour m'accompagner au bout de ma vie.

Dans un avenir, plus ou moins lointain, on nous oubliera, quand notre tour sera venu de quitter la terre, on fermera définitivement le contenu de nos mémoires.

J’imagine déjà cette éternité dans l’univers. J’ai préparé de quoi partir en paix et en silence, je pourrai, à ce moment, tirer ma révérence, comme un comédien à la fin du spectacle, en emportant dans mes bagages tout l’amour partagé. Je m’épargnerai ainsi les incontinences du corps et de l’esprit pour abandonner la vie, les yeux dans le soleil. N’ayant jamais vraiment haï personne, je n’ai pas de pardon à demander. Mais j’ai eu tellement de plaisir à retraverser par ces mots mes chemins sur la terre, que les regrets ne pourront jamais venir frapper à ma porte.

Postface

J'ai connu Albert Ducreux en 1957, en même temps que Colette, ce grand amour de ma jeunesse, qui allait devenir quelques années après ma femme. Elle avait, comme Albert, dix-sept ans. Cet Albert m'a tellement accompagné tout au long de ma vie, qu'arrivé au terme de celle-ci, je ne sais plus, si quand je parle de lui, je ne raconte pas cet autre moi-même, ayant vécu à mes côtés toute mon existence.

Albert s'est envolé, en même temps que Colette, le jour où j'ai écrit la dernière page de ce roman. A-t-il réellement existé ? Je retrouve dans son histoire tellement de choses traversées que même une fois disparu, il continue de vivre en moi. Il était peut-être destiné à mettre des mots sur des actes et des pensées que l'on n'a pas, soi-même, osé ou pris le temps de raconter.

Je dédie cette aventure à notre fils, Stéphane, à mes deux petits enfants, Julien et Evan.

Je l'offre aussi à Fannie, cette enfant née d'une passion passagère et à mes deux autres petites filles : Louise et Juliette.

J. R.
Aix-en-Provence,
février 2018

Création de couverture et mise en page : Aurore Guerguerian
Photo de la couverture : © Pexels

Dépôt légal : Septembre 2019

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie ICN